



OFFENBACH EDITION KECK
Kritische Ausgabe Jean-Christophe Keck

Jacques Offenbach

La Vie parisienne

Opéra-bouffe en 5 actes ou 4 actes

Paroles de Henri Meilhac et Ludovic Halévy

Livrets de censure

Paris 1866/1873

– *Première édition provisoire* –

BOOSEY & HAWKES
B O T E B O C K

Diese Edition ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlags unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für die Vervielfältigung auf Papier (außer für den persönlichen Gebrauch), die Verwendung in Programmheften, Artikeln, Büchern usw., für Übersetzungen sowie für die Weiterverarbeitung in elektronischen Systemen. Diesbezügliche Anfragen sind an den Verlag zu richten.

© 2003 Boosey & Hawkes · Bote & Bock, Berlin.
Eigentum für alle Länder: Boosey & Hawkes · Bote & Bock
ISMN M-2025-3107-5 ISBN 3-7931-3107-6

Livret de Censure 1866

La Vie parisienne
Pièce en 5 actes.

N° de visa 8305 – 29 août 1866

Pour être jouée sur le Théâtre du Palais
Royal
Le 29 août 1866.
[signé] Plumkett

Personnages :

Raoul de Gardefeu.
Le baron de Gondremarck.
Bobinet (l'Amiral suisse.)
Un Brésilien.
Frick (le Major).
Urbain (Porto Rico).
Prosper.
Alfred, maître d'hôtel.
Joseph, guide.
Alphonse, domestique de Gardefeu.
Noël, domestique de Madame
Quimper-Karadec.
La baronne Christine de Gondremarck.
Métella.
La douairière de Quimper-Karadec.
Madame de Folle-Verdure.
Gabrielle (Mme de Saint-Amaranthe).
Pauline (Mme l'Amirale).
Clara (Mme de Valangoujar).
Clara (Mme. de Villebouzin).

La scène se passe à Paris, de nos jours.

1^{er} acte : Gare du chemin de fer de
l'Ouest.

2^{ème} acte : Chez Raoul de Gardefeu.

3^{ème} acte : Dans l'hôtel de Quimper-
Karadec

4^{ème} acte : Dans l'hôtel de Quimper-
Karadec

5^{ème} acte : Au Café Anglais.

Acte 1^{er}

La gare du chemin de fer de l'Ouest.
La rotonde sur laquelle donnent les
trois escaliers conduisant aux salles
d'attente.

Scène 1^{ère}

Employés, Facteurs, Buralistes.

Chœur.
Nous sommes employés de la ligne de
l'Ouest
Qui dessert Saint-Malo, Batignolles et
Brest
Conflans, Triel, Poissy,
Barentin, Pavilly
Vernon, Bolbec, Nointot
Motteville, Yvetot
Saint Aubin, Viroflay
Landerneau, Malaunay
Laval, Condé, Guingamp
Saint Brieuc et Fécamp.
Nous sommes employés de la ligne de
l'Ouest
Qui dessert Saint Malo, Batignolles et
Brest.

Les hommes.
Nous fermons les portières
Nous vendons des journaux
Nous ouvrons les barrières
Nous faisons des signaux.

Tous.
Nous sommes employés de la ligne de
l'Ouest
Qui dessert Saint-Malo, Batignolles et
Brest.

Les femmes.
Nous sommes buralistes
Derrière nos guichets
A messieurs les touristes
Nous donnons des billets.

Reprise générale.
Nous sommes employés de la ligne de
l'Ouest
Qui dessert Snt Malo, Batignolles et
Brest
Conflans, Triel, Poissy
Etc. etc.

(Cloche dans l'intérieur de la gare.
Gardefeu et Bobinet entrent au milieu
du brouhaha de la sortie.)

Scène 2.

Gardefeu, Bobinet, L'Employé.

Bobinet.
A quelle heure arrive le train de
Maisons ?

L'Employé.

Dans cinq minutes, monsieur. (à
Gardefeu) Monsieur désire quelque
chose ?

Gardefeu.
Non ! Rien ! J'allais justement vous
demander ce que vous a demandé
Monsieur. (L'employé sort.)

Scène 3.

Bobinet, Gardefeu.
(Les deux jeunes gens s'observent de
plus en plus et se promènent dans la
gare en évitant de se rencontrer. Ils
racontent l'histoire suivante, chacun
disant sa phrase, pendant que l'autre
remonte la scène et tourne le dos au
public.)

Bobinet (à part.)
C'est M. Raoul de Gardefeu. Je ne le
salue plus parce qu'il m'a joué un tour.

Gardefeu (à part.)
C'est le petit Bobinet ! Il ne me salue
plus, parce qu'il nous est arrivé une
aventure ...

Bobinet.
J'étais l'amant de un peu plus que du
dernier bien avec Blanche Taupier.
Tout Paris sait que j'ai été l'amant de
un peu plus du dernier bien avec
Blanche Taupier.

Gardefeu.
Blanche Taupier m'a aimé comme elle
sait aimer. Tout Paris sait que Blanche
Taupier m'a aimé ...

Bobinet.
Un matin ... Blanche Taupier et moi
demeurons alors tous les deux à Ville
d'Avray ... Blanche me dit : Petit Bob,
si nous invitations à dîner ton ami,
Gardefeu.

Gardefeu.
Blanche était à Ville d'Avray; elle
m'écrit: Venez demain à une heure, il
n'y sera pas; en sortant de chez vous,
recommandez à votre domestique de
dire que vous devez bientôt rentrer.

Bobinet.
Je réponds : soit ! invitons Gardefeu.
Elle me dit : Va le chercher à Paris, il
est chez lui à une heure, ne reviens pas
sans lui ... Je pars ...

Gardefeu.
J'arrive à Ville d'Avray. Je trouve
Blanche. Je ne trouve pas Bobinet. Je
lui dit : Comment avez-vous fait pour
l'éloigner ?

Bobinet.

J'arrive chez Gardefeu ... Son domestique me dit : Monsieur va rentrer à l'instant. Il était une heure. J'attends.

Gardefeu.
Blanche me répond : J'ai pris un moyen très simple. J'ai dit au petit Bob d'aller vous chercher à Paris et de ne pas revenir sans vous.

Bobinet.
Deux heures arrivent, puis trois heures ... J'attendais toujours ... Monsieur veut-il des cigares, m'avait dit le domestique ... Ils sont excellents.

Gardefeu.
Et pendant que Bobinet fumait mes cigares à Paris, moi, là bas ...

Bobinet.
Enfin, à quatre heures, je me décide à m'en aller tout seul ; je retourne à Ville d'Avray et je le trouve installé.

Gardefeu.
Vers cinq heures il est revenu. Je lui ai dit : Tiens, pendant que tu étais chez moi, j'étais chez toi ; c'est très drôle.

Bobinet.
Je ne l'ai pas trouvée drôle.

Gardefeu et Bobinet.
Et voilà pourquoi nous ne nous saluons plus.

(Cloche au dehors.)

L'Employé.
Le train de Maisons, messieurs, le train de Maisons.

(Entrent des voyageurs.)

Scène 4.

Les mêmes, Métella, Gontran, Voyageurs.

Chœur de Voyageurs.
Le ciel est noir
Il va pleuvoir
Dans un instant, la chose est sûre
Vite, courons
Et nous hâtons
Ou nous n'aurons pas de voiture

(ils sortent en courant. Paraît Métella au bras de Gontran.)

Gardefeu.
Métella !

Bobinet.
Métella !

Métella.
Fichtre ! Je suis pincée !

Gontran.
Vous paraissez embarrassée,
Madame, et votre bras frissonne sur mon bras.

Bobinet et Gardefeu (ensemble.)
Madame, en nous voyant, est surprise peut-être.

Gontran.
Ces deux messieurs paraissent vous connaître.

Métella (froidelement.)
Ces messieurs ? Connais pas !

(Elle entraîne Gontran.)

Chœur.
Le ciel est noir
Il va pleuvoir
Dans un instant, la chose est sûre
Vite courons
Et nous hâtons
Ou nous n'aurons pas de voiture.

(Les Voyageurs sortent en se bousculant.)

Scène 5.

Bobinet, Gardefeu.

(ils se regardent quelque temps, puis tombent dans les bras l'un de l'autre.)

Bobinet.
Gardefeu !

Gardefeu.
Bobinet !

Bobinet.
Une trahison nous sépare.

Gardefeu.
Qu'une trahison nous réunisse.

Bobinet.
Elle nous trompait.

Gardefeu.
Elle nous trompait. Comment se portent ta respectable tante, madame de Quimper-Karadec et ta charmante cousine, madame de Folle-Verdure.

Bobinet.
Très bien ! Je te remercie ! Elles sont à la campagne pour le moment, mais revenons à Métella, c'est une rouée.

Gardefeu.
Une vraie rouée !

Bobinet.

On dit d'une femme ! C'est une rouée.

Gardefeu.
Pourquoi ?

Bobinet.
Parce qu'elle a fait ceci et cela.

Gardefeu.
La belle affaire !

Bobinet.
Mais Métella ça n'est pas ça.

Gardefeu.
C'est autre chose.

Bobinet.
A la bonne heure, quand vous voudrez me parler d'une rouée parlez-moi de Métella ... Elle nous trompait.

Gardefeu.
Elle nous trompait.

Bobinet.
Je m'en doutais quelque temps du reste. Il y a huit jours je l'ai regardée ... là ... entre les deux yeux.

~~Gardefeu.~~
~~Où ça ?~~

Bobinet.
Là ! (sonnant 3 petits coups sur le front de Gardefeu.) Ni là, ni là, mais là, quand on tient à savoir la vérité c'est là qu'il faut regarder les femmes, donc je l'ai regardée là et j'ai tout de suite vu clair dans son jeu. Elle ne m'aimait pas.

Gardefeu.
Crois-tu ? ...

Bobinet.
Elle se moquait de moi ! Oh ! mon Dieu ! Je ne lui en veux pas. Quel plaisir une femme comme Métella peut-elle trouver dans la société d'un homme tel que moi. Nous ne parlons pas la même langue. Il y a des moments dans la conversation, je ne sais pas si tu l'as remarqué. Il y a des moments où j'aime à aborder des questions élevées ... Il n'y a pas ; on aurait beau me tenir ... il faut absolument que j'aborde.

Gardefeu.
Je l'ai remarqué, Bobinet.

Bobinet.
Ça a fini par assommer Métella et alors ... Tant mieux, du reste. Sa conduite me décide à mettre tout de suite à exécution un projet que j'avais formé. Il y a longtemps que les femmes du monde se plaignent d'être

délaissées par les jeunes gens à la mode. Je trouve qu'elles ont raison et je suis décidé à revenir avec elles.

Gardefeu.
Tu as peut-être raison.

Bobinet.
Tel que tu me vois, je voudrais être le chef d'un grand mouvement qui ramènerait la jeunesse brillante dans les hôtels du grand monde.

Couplets.
1.
Elles sont tristes, les marquises
De nous voir, fuyant leur salon
Aller faire un tas de bêtises
Chez des femmes de mauvais ton
Les ingrats, disent les pauvrettes
Chez nous, ne trouveraient-ils pas
Chez nous autres, femmes honnêtes
Des plaisirs bien plus délicats ?
Allons y donc, et dès demain
Repeuplons les salons du faubourg
Saint-Germain.

Bobinet et Gardefeu (ensemble.)
Allons y donc, et dès demain
Repeuplons les salons du faubourg
Saint-Germain.

Bobinet.
2.
Et puis, cher, ce qui me décide
A quitter le monde élégant
C'est que ma bourse est vide, vide
Vide, que c'en est désolant,
Or, pour peu qu'on y réfléchisse
Quand n'a pas le sou, vois-tu
Il est temps de lâcher le vice
Pour revenir à la vertu
Allons-y donc et dès demain
Repeuplons les salons du faubourg
Saint-Germain.

Bobinet et Gardefeu (ensemble.)
Allons-y donc et dès demain
Repeuplons les salons du faubourg
Saint-Germain.

Bobinet.
Et maintenant, rue de Varenne, chez la petite comtesse Diane de la Roche-Trompette. Adieu bon ! A bientôt.

(Sort Bobinet.)

Scène 6.

Gardefeu (seul.)
Être l'amant d'une femme du monde ... Ce n'est pas une mauvaise idée. Mais il faudrait trouver une femme du monde qui consentit à être ma maîtresse ! Le problème est là ! Où pourrais-je trouver ? (Entre Joseph.)
J'en connaissais une, autrefois, qui s'appelait madame de la Blanche

Epine. Elle montrait un mari et se disait baronne. Mais était-elle du monde ?

Scène 7.
Gardefeu, Joseph.

Joseph.
Non, monsieur, elle n'en était pas.

Gardefeu.
Joseph, mon ancien domestique !

Joseph.
Moi-même. Trop heureux de m'être trouvé là pour donner à monsieur ce petit renseignement.

Gardefeu.
Et, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Joseph.
Je ne suis plus domestique, monsieur, je suis guide !

Gardefeu.
Guide ! ... Mais tu n'as pas l'uniforme ...

Joseph.
Il ne s'agit pas du régiment, monsieur, je suis guide ... Cicerone ... attaché au Grand-Hôtel ... c'est moi qui suis chargé de promener les étrangers dans Paris, et de leur détailler les beautés de la capitale.

Gardefeu.
Et tu attends des voyageurs ?

Joseph.
Oui, monsieur. J'attends un baron ~~danais~~ **suédois** qui doit arriver par le train de Havre ! Un baron ~~danais~~ **suédois** accompagné de sa femme.

Gardefeu.
Une baronne ~~danaise~~ **suédoise** !

Joseph.
Naturellement.

Gardefeu.
Une baronne ~~danaise~~ **suédoise**, mais c'est une femme du monde !

Joseph.
J'aime à le croire, monsieur !

Gardefeu.
C'est le ciel qui me l'envoie. –
Joseph ?

Joseph.
Monsieur ?

Gardefeu.
Ce baron et cette baronne, ils ne te connaissent pas.

Joseph.
Pas du tout; ils ont envoyé une dépêche à l'hôtel et c'est moi que l'on a chargé ...

Gardefeu.
Rien ne s'opposerait alors à ce que je prisse ta place.

Joseph.
Rien du tout; si j'y consentais !

Gardefeu.
Et tu y consentiras, bon Joseph, tu y consentiras, moyennant une honnête rétribution.

Joseph.
Soit ! monsieur. Je vous céderai mon baron et ma baronne, contre indemnité ...

Gardefeu.
Le baron et la baronne ... Je ne pourrais pas prendre la baronne seulement.

Joseph.
Oh ! non, monsieur ... c'est un lot ... il faut tout prendre ou rien !

Gardefeu.
Je prends tout, mais comment les reconnaitrai-je ?

Joseph.
C'est mon affaire. Je vais aller dans la gare les recevoir au sortir du train. Je vous les amène et vous en ferez ce que vous voudrez.

Gardefeu.
Va, bon Joseph, va, je serai leur guide.

Joseph.
Décidément.

Gardefeu.
Oui, décidément.

Joseph.
Eh bien alors voici une lettre qu'on a envoyée pour la baronne au Grand-Hôtel. Vous aurez à la remettre.

Gardefeu (prenant la lettre.)
Je la remettrai. Je la remettrai, mais va me chercher mes ~~danais~~ **suédois**.

Joseph.
J'y vais, monsieur. J'y vais ! (il sort.)

Scène 8.

Gardefeu, seul.
Comme c'est drôle ! une femme que je ne connais pas et je suis ému en l'attendant.

Triplet.

I.

Ce que c'est pourtant que la vie
~~J'étais l'amant de~~ Je croyais chérir
 Métella
 La coquine me plante là !
 Ce que c'est pourtant que la vie !
 Je croyais l'aimer, et voilà
 Qu'en un quart d'heure je l'oublie
 Ce que c'est pourtant que la vie
~~J'étais l'amant de~~ Je croyais chérir
 Métella.

II.

Je vais conduire une ~~Danoise~~ Suédoise
 A travers le monde élégant
 Je me fais guide maintenant
 Je vais conduire une ~~Danoise~~ Suédoise
 Il faut tâcher d'être amusant
 Et de divertir ma bourgeoise
 Je vais conduire une ~~Danoise~~ Suédoise
 A travers le monde élégant.

III.

Si cette ~~Danoise~~ baronne est jolie
 Je sais où je la veux mener
 Et cela peut se deviner
 Si cette ~~Danoise~~ baronne est jolie
 Je compte bien la promener
 Dans le sentier de la folie
 Si cette ~~Danoise~~ baronne est jolie
 Je sais où je la veux mener.

Ah ! par exemple ! Si la baronne n'est
 pas jolie ou si elle a 60 ans, je la
 recampe à Joseph et c'est lui qui la
 promènera.
 (Entre Joseph suivi du baron et de la
 baronne.)

Scène 9.

Gardefeu, Joseph, le baron, la baronne
 (la baronne est voilée.)

Joseph.

Les voici, monsieur, les voici !

Gardefeu.

Bien ! mais ne t'en va pas encore. Il
 faut d'abord que je sache si ces ~~Danois~~
 Suédois me conviennent. (Entrent le
 baron et la baronne.) Le mari est bien,
 mais c'est la femme qu'il faut voir.

Joseph.

Voici votre guide, M. le baron. (à
 Gardefeu.) Raoul, voici vos voyageurs.
 (La baronne lève son voile.)

Gardefeu.

Ah ! ... C'est bien, va-t-en, Joseph, va-
 t-en ! (avec éclat.) Je serai leur guide !
 (Joseph sort.)

Scène 10.

Le baron, la baronne, Gardefeu.

(Le baron s'approche du guide et lui
 adresse une longue phrase en ~~danois~~
 suédois.)

Gardefeu.

Sacrebleu ! Je n'avais pas pensé à
 celle-là. (Il est comme ahuri. La
 baronne répète la phrase.) Je ne
 comprends pas davantage, mais c'est
 plus doux !

Le baron (à la baronne, à part.)
 Comment allons-nous faire ? Ce guide
 ne parle pas le ~~danois~~ suédois ?

La baronne.

Si nous lui parlions français ?

Le baron.

C'est une idée ! Je n'y songeais pas.

La baronne.

Dites-moi, mon ami ...

Gardefeu.

Allons bon ! Voilà que je comprends
 le ~~danois~~ suédois maintenant !

La baronne.

Vous connaissez bien Paris, au
 moins ?

Gardefeu (à part.)

Eh ! non ! C'est du français ! (haut,
 avec transport.) Si je connais Paris,
 madame la baronne.

Trio.

Gardefeu.

Jamais, foi de Cicérone
 La moderne Babylone
 N'aura vu, soyez en sûrs
 Dans ses murs
 Etrangers mieux promenés
 Mieux guidés
 Pilotés
 Amusés
 Dirigés
 Hébergés
 Mieux lotis,
 Divertis,
 Réjouis,
 Eblouis !
 Et pour cela, vous paierez
 Monsieur, ce que vous voudrez.

Le baron.

On vous paiera
 Ce qu'il faudra.

Gardefeu.

Ah ! ne parlons pas de cela
 Et, laissons-là cette misère
 Nous nous entendrons.

Le baron.

Je l'espère !

La baronne.

On vous paiera
 Ce qu'il faudra.

Gardefeu.

Un pareil mot doit me suffire
 Dites-moi, maintenant, où je dois vous
 conduire ?

Le baron.

Moi, je voudrais voir les théâtres,
 Pas ceux où l'on s'embête, mais
 Ceux où des actrices fôlatres
 Offrent aux regards mille attraits.

Gardefeu.

Soit, monsieur, nous irons là
 Et vous verrez tout cela.

La baronne.

Je veux moi, dans la capitale
 Voir les divas qui font fureur
 Voir la Patti dans *Don Pasquale*
 Et Thérèse dans *le Sapeur*

Gardefeu.

Madame, nous irons là
 Et vous verrez tout cela.

Ensemble.

Gardefeu.

Oui, je serai votre guide
 Dans cette ville splendide
 Je vous conduirai partout
 Grâce à moi, vous verrez tout.

Le baron et la baronne.

Nous allons avoir un guide
 Dans cette ville splendide
 Il nous conduira partout
 Grâce à lui nous verrons tout.

Le baron (prenant Gardefeu à part.)

Il est encor certaines choses
 Que je voudrais voir ... parlons bas
 Sur ce point, il faut, et pour causes
 Que ma femme n'entende pas !

Gardefeu.

Ah ! Vous êtes un gros farceur !

Le baron.

Oh ! C'est en tout bien, tout honneur !

La baronne (prenant Gardefeu à part.)

J'ai deux ou trois courses à faire
 A faire seule ... parlons bas
 Sur ce point, il est nécessaire
 Que mon mari n'entende pas.

Gardefeu.

Eh ! la baronne me fait peur !

La baronne.

Oh ! C'est en tout bien, tout honneur !

Gardefeu (au baron et à la baronne.)
 Ne craignez rien

Tout ira bien
Allez, allez
Vous en verrez
Plus encor que vous ne pensez.

Ensemble.

Gardefeu.
Oui, je serai votre guide
Etc. etc.

Le baron et la baronne.
Nous allons avoir un guide
Etc. etc.

Gardefeu.
Et, maintenant, partons.

Le baron.
Mais nos bagages ! Allez les prendre !
Voici le bulletin.

Gardefeu.
Oh ! les bagages ... On pourrait à la rigueur ...

Le baron.
Comment, on pourrait ...

Gardefeu.
Vous y tenez à vos bagages ... Ah !
alors ... les bagages ... le bulletin ...
Je suis guide ... Attendez-moi, ne partez pas sans moi.

La baronne.
Il n'y a pas de danger puisque vous êtes notre guide.

Gardefeu.
Au fait ! C'est vrai ! puisque je suis votre guide. Et à ce propos ...
Madame, voici une lettre qu'on a remise pour vous, au Grand-Hôtel ...
Je cours chercher les bagages. (il sort.)

Scène 11ème.

Le baron, La baronne.

La baronne.
Une lettre pour moi !

Le baron.
Et de qui cette lettre ?

La baronne (ouvrant la lettre et la parcourant.)
C'est de Julie ! Vous savez bien, madame de Folle-Verdure que j'ai connue à Copenhague ... Son mari était attaché à l'Ambassade.

Le baron.
Et que vous dit-elle ?

La baronne.
Je lui avais annoncé notre arrivée. Elle m'écrit qu'elle ne peut pas être à Paris

aujourd'hui, mais qu'elle y reviendra après demain. Nous sommes invités à venir dîner avec elle chez sa tante, madame de Quimper-Karadec.

Le baron.
Eh bien ! nous irons dîner chez madame de Quimper-Karadec. (Rentre Gardefeu suivi des voyageurs.)

Scène 12.

Les mêmes, Gardefeu, le Brésilien, Voyageurs.

Gardefeu.
Voici vos bagages, on les apporte...

Finale.

Choeur.
Paris ! Paris
Dans une course furibonde
Nous accourons vers toi, Paris,
Vers toi, Paris, reine du monde
Nous venons de tous les pays
Paris ! Paris !

Le baron.
Partons-nous, maintenant ?

La baronne.
Non ! Ce coup d'oeil me plaît,
attendons un instant.

(Entre le Brésilien)

Choeur.
Voici venir le personnage
D'une exquise distinction
Qui, tout seul, pendant le voyage
Occupait un wagon-salon.

Le Brésilien.

Rondeau.

Je suis Brésilien, j'ai de l'or
Et j'arrive de Rio-Janeiro
Plus riche aujourd'hui que naguère
Paris, je te reviens encor !

Deux fois je suis venu déjà.
J'avais de l'or dans ma valise
Des diamants à ma chemise
Combien a duré tout cela.
Le temps d'avoir deux cents amis
Et d'aimer quatre ou cinq maîtresses
Six mois de galantes ivresses
Et plus rien ! O Paris ! Paris !
En six mois, tu m'as tout rafflé
Et puis, vers ma jeune Amérique
Tu m'as, pauvre et mélancolique,
Délicatement emballé.
Mais je brûlais de revenir
Et là-bas, sous mon ciel sauvage
Je me répétais avec rage
Une autre fortune ou mourir !
Je ne suis pas mort, j'ai gagné

Tant bien que mal des sommes folles
Et je viens pour que tu me voles
Tout ce que là-bas, j'ai volé.

Je suis Brésilien, j'ai de l'or
Et j'arrive de Rio-Janeiro
Vingt fois plus riche que naguère
Paris ! Je te reviens encor !

Ce que je veux de toi, Paris
Ce que je veux, ce sont tes femmes
Ni bourgeoises, ni grandes dames
Mais les autres ... l'on m'a compris
Celles que l'on voit étalant
Sur le velours de l'avant-scène
Avec des allures de reine
Un gros bouquet de lilas blanc
Celles dont l'oeil froid et câlin
En un instant, jauge une salle
Et va, cherchant de stalle en stalle
Un successeur à ce gandin
Qui, plein de chic, mais indigent
Au fond de la loge se cache
Et dit, en mordant sa moustache
Où diable trouver de l'argent
De l'argent ! moi ! J'en ai ! Venez !
Nous le mangerons, mes poulettes
Puis après, je ferai des dettes
Tendez vos deux mains, et prenez !

Je suis Brésilien, j'ai de l'or
Et j'arrive de Rio-Janeiro
Vingt fois plus riche que naguère
Paris, je te reviens encor !

Hurrah ! Je viens de débarquer
Mettez vos faux cheveux, cocottes
J'apporte à vos blanches quenottes
Toute une fortune à croquer !
Le pigeon vient ! Plumez, plumez !
Prenez mes dollars, mes bank-notes
Ma montre, mon chapeau, mes bottes
Mais dites-moi que vous m'aimez !
~~Dites-moi ces mots délirants
Qui rendent le poète triste,
Dites-moi qu'à votre modiste
Vous devez douze mille francs.
Qu'il faut encor mille écus pour
Cette gueuse de couturière
Plus deux mille pour la lingère
En un mot, parlez-moi d'amour !
Je paierai tout comptant, content
Mais vous connaissez ma nature
Et j'en prendrai, je vous le jure
Ah ! J'en prendrai pour mon argent~~

Je suis Brésilien, j'ai de l'or
Et j'arrive de Rio-Janeiro
Vingt fois plus riche que naguère
Paris, je te reviens encor !

Reprise du choeur.
Paris ! Paris ! etc.

Le brésilien, Le baron, la baronne,
Gardefeu.
Entrons, entrons dans la fournaise
Entrons, voici le grand moment.
Pour les gens qui sont à leur aise

Paris est un endroit charmant.

Choeur général.
 Nous venons
 Arrivons
 De tous les pays du monde
 Par la terre ou bien par l'onde.
 Italiens,
 Brésiliens,
 Japonais,
 Hollandais,
 Espagnols,
 Romagnols,
 Egyptiens
 Et Prussiens
 De tous les pays du monde
 Par la terre ou bien par l'onde
 Nous venons
 Arrivons
 (bruit de la vapeur)
 Tsehut ! Tsehut ! Tsehut !
 (sifflet de la locomotive)
 Pssitt ! Pssitt ! Pssitt !
 Le chauffeur
 Nous amène
 Nous entraîne
 La vapeur
 En furie
 Siffle et crie
 L'eau qui bout
 Exaspère
 La chaudière !
 C'est partout
 Une rage
 De tapage
 Tsehut ! Tsehut ! Tsehut !
 Pssitt ! Pssitt ! Pssitt !
 Tous les étrangers ravis
 Vers toi s'élançant, Paris
 Tsehut ! Tsehut ! Tsehut !
 Pssitt ! Pssitt ! Pssitt !
 Nous venons
 Arrivons !

Acte 2^e

Un salon chez Gardefeu. Portes au fond, à droite et à gauche.

Scène 1^{ère}

Frick, Gabrielle.
 (Frick et Gabrielle paraissent au fond.
 Frick portant à la main une paire de
 botte vernies, et Gabrielle un carton.)

Duo.

Frick, (accent allemand)
 Entrez ! entrez, jeune fille à l'oeil bleu,
 Chez l'homme adoré des cocottes,
 Monsieur Raoul de Gardefeu,
 Vous apportez des gants, moi,
 j'apporte des bottes !

Gabrielle, (accent bordelais.)
 Je suis la gantière !

Frick.

Je suis le bottier.

Gabrielle.
 Telle est ma carrière !

Frick.
 Tel est mon métier !

Gabrielle.
 Je suis des premières.

Frick.
 Je suis des premiers.

Gabrielle.
 Parmi les gantières !

Frick.
 Parmi les bottiers !
 C'est la botte
 Qui dénote
 L'homme vraiment élégant
 C'est la botte !

Gabrielle.
 C'est le gant !
 Nul jeune homme
 N'est en somme
 S'il n'est finement ganté
 Cité comme
 Un jeune homme
 Méritant d'être cité !

Frick.
 Nul jeune homme
 N'est en somme
 S'il n'est finement botté
 Cité comme
 Un jeune homme
 Méritant d'être cité !
 C'est la botte
 Qui dénote
 L'homme vraiment élégant !
 C'est la botte !

Gabrielle.
 C'est le gant !

Frick, (s'animant.)
 C'est la botte !

Gabrielle, (idem.)
 C'est le gant !

Frick.
 Allons, je suis bon enfant !
 C'est la botte et c'est le gant !

Ensemble.
 Nul ne peut être élégant
 Sans la botte et sans le gant !

Reprise.
 Je suis la gantière, etc.
 Je suis le bottier, etc.

Frick.
 Savez-vous bien, mademoiselle
 Que vous êtes crânement belle !

Gabrielle.
 Que veut dire ce compliment ?

Frick.
 L'allemand n'est point né volage !
 Il aspire à vivre en ménage !

Gabrielle.
 Expliquez-vous plus nettement !

Frick.
 Eh ! bien, tous mes compatriotes
 Depuis longtemps sont mariés !

Gabrielle.
 Achevez donc !

Frick.
 Si vous vouliez ...

Gabrielle.
 Si je voulais ...

Frick.
 Si vous vouliez ...
 (avec feu)
 à vos pieds je mettrai mes bottes !

Gabrielle.
 Je crois qu'elles ne m'iraient pas.

Frick.
 Hélas ! Hélas !

Gabrielle, (avançant son pied.)
 Voyez ! elles ne m'iraient pas !

Frick.
 Soyez moins sévère, mignonne !
 Qu'à la botte le gant se donne !

Gabrielle, (avec un regard
 encourageant.)
 Eh bien ! nous verrons ça plus tard !

Frick.
 Oh ! ce regard ! Oh ! ce regard !

Reprise de l'ensemble.
 Je suis la gantière, etc.
 Je suis le bottier, etc.

Frick.
 Et notez qu'en m'épousant, vous
 n'épouseriez pas un bottier ordinaire.

Gabrielle.
 Comment cela ?

Frick.
 Je ne fais pas seulement des bottes
 pour les messieurs, je fais aussi des
 bottes pour les dames.

Gabrielle.
 Vraiment, M. Frick.

Frick.

Des bottes ... des petites bottes qui montent très haut et je leur prends mesure.

Gabrielle.
Eh bien ?

Frick.
Voulez-vous que je vous prenne mesure ... Venez je vais vous prendre mesure.

Gabrielle.
Mais je ne veux pas.

~~Frick.
Moi ... je veux absolument ... je vais vous prendre mesure.~~

~~Gabrielle.
Si vous approchez ...~~

~~Frick.
Puisque je dois vous épouser !~~

(Entre le domestique.)

Scène 2^e

Les mêmes, le domestique.

Frick.
Eh bien ! M. de Gardefeu !

Le domestique.
Il ne peut vous parler maintenant ! Il vous parlera tout-à-l'heure ... Entrez là !

~~Frick, (à Gabrielle)
C'est très bien, je vais vous prendre mesure pour la botte ... les petites bottes !~~

~~Gabrielle.
Mais non ... mais non !~~

~~Frick.
Si fait !~~

~~Le Domestique.
Entrez ! Entrez donc !~~

~~(il les pousse et les fait entrer dans une pièce à droite.)~~

Scène 3^e

Gardefeu, le Domestique.

Gardefeu, (entrant.)
Alphonse !

Alphonse.
Monsieur ...

Gardefeu.
Descends et aide ces gens à monter les bagages.

Alphonse.
Les bagages ?

Gardefeu.
Eh ! oui, les bagages ... Dépêche-toi !

(Alphonse sort.)

Scène 4^e

Gardefeu (seul.)

Je leur ai dit qu'ils étaient au Grand-Hôtel ! Elle est très jolie la ~~Danoise~~ Suédoise et je la tiens. – L'important est de la garder. – Où en sont-ils, ce mari et cette femme ? Je vais risquer une épreuve.

Scène 5^e

Gardefeu, le baron, la baronne, le domestique, une femme de chambre.

Le baron.
C'est très bien ici ... c'est très bien !

Gardefeu.
Alphonse ?

Alphonse.
Monsieur ...

Gardefeu.
Prenez les bagages qui sont à monsieur et portez-les là ... ce sera votre chambre, M. le baron.

(il désigne une porte à gauche.)

Le baron.
Très bien !

Gardefeu (à la femme de chambre.)
Et vous, mademoiselle, faites porter là ce qui est à madame ... ce sera votre chambre, madame !

La baronne (avec effusion.)
Merci, monsieur ! (à part.) Ce garçon a de l'esprit.

(Elle entre à droite.)

Gardefeu.
Voilà où ils en sont ... Je ne suis pas fâché de le savoir.

Scène 6^e

Gardefeu, le baron.

Gardefeu.
Et vous, M. le baron, vous n'entrez pas ?

Le baron.

Tout-à-l'heure ... Tout-à-l'heure ! ... Dites-moi donc ...

Gardefeu.
Quoi, M. le baron ?

Le baron.
Vous m'avez dit que j'étais au Grand-Hôtel ... il est tout petit, cet hôtel !

Gardefeu.
Mais oui ... vous êtes dans un des petits hôtels du Grand-Hôtel !

Le baron.
Je ne comprends pas bien !

Gardefeu.
C'est fort simple; le Grand-Hôtel étant plein, l'administration a dû acheter une foule de petits hôtels pour y loger les voyageurs. C'est dans un de ces petits hôtels que se trouve logé M. le baron.

Le baron.
Ah ! l'administration a dû acheter ?

Gardefeu.
Mais oui, monsieur, mais oui, et il est bien probable que Paris devenant de plus en plus une ville d'étrangers, dans la suite des temps, le Grand-Hôtel finira par envahir la ville tout entière. Alors, on ne demeurera plus à Paris, mais selon la fortune qu'on aura, on viendra y passer quelque temps pour faire de bons dîners, aller au théâtre ...

Le baron.
~~Et voir~~ Présenter ses hommages à des petites femmes ?

Gardefeu (froidement.)
Oui, monsieur le baron.

Le baron.
Je ne voudrais pas quitter Paris sans avoir vu une de ces femmes présenté mes hommages à une de ces femmes !

Gardefeu (à part.)
Ah ! ah ! je te vois venir.

Le baron.
Il y a un de mes amis, le baron de Frascata.

Gardefeu (à part.)
Frascata !

Le baron.
Il a connu à Paris une certaine Métella dame qui jouait la comédie dans un théâtre – une certaine Métella.

Gardefeu.
Je m'en doutait ...

Le baron.

Vous dites ?

Gardefeu.
Je dis que je le savais ...

Le baron.
Et il m'a donné une lettre de recommandation pour elle. Savez-vous où elle demeure ?

Gardefeu.
Si je le sais ! ...

Le baron.
Eh bien ! vous lui ferez parvenir cette lettre ...

Gardefeu.
Tout de suite ?

Le baron.
Le plus vite possible ... car ...

Couplets.
1.
Dans cette ville toute pleine
De plaisirs, de joie et d'amour,
Dans cette ville souveraine
Je ne ferai qu'un court séjour !
J'y resterai trois mois peut-être !
Or, trois mois, c'est bien peu, je crois,
Bien peu, quand on veut tout connaître !
Aussi je veux dans ces trois mois
(passant sa main au devant de la bouche)
Je veux m'en fourrer jusque-là !
Portez la lettre à Métella !

2.
Mon père, un gentilhomme austère
Tint ma jeunesse avec rigueur
Il ne comprenait rien, mon père,
Aux exigences de mon cœur !
J'ai dû garder ma robe blanche
Jusqu'à mon mariage, mais
Je prétends prendre ma revanche
C'est le moment, ou bien jamais.
Je veux m'en fourrer jusque-là !
Portez la lettre à Métella.

Gardefeu.
C'est entendu, monsieur, je ferai porter votre lettre.

Le baron.
C'est très bien ! à quelle heure dîne-t-on ?

Gardefeu.
Mais à l'heure que vous voudrez.

Le baron.
Comment à l'heure que je voudrai ...

Gardefeu.
Sans doute !

Le baron.

Il n'y a donc pas de table d'hôte ?

Gardefeu.
Vous tenez à dîner à table d'hôte ?

Le baron.
Mais certainement, je voyage pour m'amuser ... je n'ai pas envie de dîner en tête-à-tête avec la baronne.

Gardefeu (à part.)
Oh ! j'aime ce mot !

Le baron.
Et puis je veux voir du monde, observer, rire ... et s'il n'y a pas de table d'hôte ici, je m'en vais.

Gardefeu (à part.)
Comment, il s'en va ! ... (haut) ne vous en allez pas ... il y en aura une. Il faut qu'il y en ait une à tout prix !

Le baron.
A la bonne heure ! ... mais qu'est-ce que vous entendez par : à tout prix ! ...

Gardefeu.
J'entends qu'on peut payer plus ou moins si l'on prend des suppléments !

Le baron.
C'est juste ! ... à propos de prix ... qu'est-ce que je vais dépenser ici ?

Gardefeu.
Combien de personnes êtes-vous ?

Le baron.
Quatre : la baronne et moi, la femme de chambre et le domestique ...

Gardefeu (à part.)
Comment ! Je vais lui prendre de l'argent pour ... Oh ! c'est indigne ! ...

Le baron.
Eh ! bien, ça me coûtera ... ?

Gardefeu (à part.)
Prenons-lui en très peu, au moins.

Le baron.
Eh ! bien ?

Gardefeu.
Eh bien ! mais ça sera dix francs ! ...

Le baron.
Dix francs !

Gardefeu.
Aimez-vous mieux cent sous ?

Le baron.
Par tête ?

Gardefeu.
Non, pour tout le monde !

Le baron.
C'est bien bon marché ... comment pouvez-vous vous en tirer ?

Gardefeu.
Ah ! je vais vous dire ... C'est une compagnie ... moi, je suis employé ... j'ai un traitement fixe ... alors, ça m'est bien égal ... si la compagnie fait de mauvaises affaires ... ça regarde ceux qui ont des actions. Vous devez comprendre que je n'en ai pas, moi, j'ai un traitement fixe. Je ne tiens qu'à une chose, c'est à ce que mes voyageurs soient de bonne humeur. Pour cela, je les fais payer très peu ... Ainsi je vous ai dit cent sous ... voulez-vous que ce soit quatre francs ?

Le baron.
Non, non !

Gardefeu.
C'est entendu, alors ?

Le baron.
Et à quelle heure, la table d'hôte ?

Gardefeu.
La table d'hôte ?

Le baron.
Eh ! oui ...

Gardefeu.
Ah ! c'est vrai, je n'y pensais plus ... à 7 heures, la table d'hôte ... à 7 heures !

Le baron.
C'est très bien ... j'entre dans la chambre et je vais m'habiller !

(il sort.)

Scène 7^e

Gardefeu (seul.)
Une table d'hôte ! ... On peut tenir vingt dans ma salle à manger à la rigueur ... mais il faudrait trouver des gens pour cette table d'hôte ... où en trouverai-je ? ... (Entre la gantière effarée, suivie de Frick plein d'ardeur, tenant d'une main le châle de Gabrielle et de l'autre les bottes de Gardefeu.)

Scène 8^e

Gardefeu, Frick, Gabrielle.

Gabrielle (poursuivie par Frick.)
Ah !

Gardefeu.
Qu'est-ce que c'est ?

Gabrielle.
Monsieur, c'est votre bottier ...

Gardefeu.
Qu'est-ce que cela signifie, M. Frick ?

Frick.
J'apporte vos bottes ...

Gardefeu (à part.)
Ah ! quelle idée !

Frick.
Quoi donc ?

Gardefeu.
Mes amis, écoutez-moi ... Vous ne remarquez pas une chose ... c'est que nous n'avons jamais dîné ensemble ...

Frick.
Tiens, c'est vrai !

Gabrielle.
Jamais ! jamais ! ...

Frick.
Mais quand vous voudrez ...

Gardefeu.
Aujourd'hui, ça vous va-t-il ?

Gabrielle.
Parfaitement !

Gardefeu.
Très bien ... vous devez avoir des amis et des amies ? ...

Frick.
Sans doute !

Gardefeu.
Eh bien ! Si vous profitez de l'occasion pour amener une dizaine des uns et des autres ? ...

Frick.
Je veux bien, moi.

Gabrielle.
Je ne demande pas mieux.

Gardefeu.
Et puis, si vous voulez, pour que ce soit tout-à-fait drôle ... au lieu de garder vos noms, vous prendrez ceux de vos clients et de vos clientes ... Une table d'hôte ! ... il me faudrait absolument un major !

Frick.
J'en connais un ... un type ... un véritable type ...

Gardefeu.
Et la veuve d'un colonel ...

Gabrielle.
J'en connais une.

Gardefeu.
Voilà qui est entendu, alors ! ... Vous serez le major ... Vous serez, vous, la veuve du colonel ... à 7 heures, revenez ! ...

Frick et Gabrielle.
A 7 heures !

(au moment où Frick et Gabrielle vont sortir, Bobinet paraît au fond, il a l'air navré. Mélodrame à l'orchestre sur le motif du 1^{er} acte : Repeuplons les salons du faubourg Saint-Germain.)

Gardefeu.
Qu'est-ce que tu as, toi ?

(Bobinet fait signe qu'il ne peut pas répondre.)

Gardefeu (en renvoyant Frick et Gabrielle.)
A 7 heures !

Frick et Gabrielle.
A 7 heures, comptez sur nous !

Scène 9^e

Gardefeu, Bobinet.

Bobinet.
Et moi qui m'étais décidé à aller chez les femmes du monde parce que je n'avais plus le sou.

Gardefeu.
Eh ! bien, parle maintenant.

Bobinet.
Ah ! mon ami !

Gardefeu.
Voyons !

Bobinet.
J'arrive de la rue de Varenne.

Gardefeu.
La comtesse de la Roche Trompette n'était pas chez elle...

Bobinet.
Elle y était.

Gardefeu.
Elle ne t'a pas bien reçu ?

Bobinet.
Elle m'a presque sauté au cou.

Gardefeu.
Eh bien ! ... alors ...

Bobinet.
Et elle m'a dit ... elle m'a dit ... mon ami, vous pouvez me sauver, j'ai

absolument besoin de cinquante mille francs. (fin du mélodrame.)

Gardefeu.
Oh !

Bobinet.
Prêtez-les moi, je vous les rendrai jeudi soir. Je lui ai répondu : Comtesse, vous les aurez dans deux heures et je suis parti.

Gardefeu.
Ah ! tu n'aurais pas dû promettre.

Bobinet.
Ça l'a rendue si heureuse ... C'est un bonheur qui ne durera que deux heures ... mais enfin, c'est toujours ça ... ah ! les femmes du monde ! ...

Gardefeu.
N'en dis pas de mal ... il y en a une là ... une baronne ~~danoise~~ **suédoise**... que j'ai trouvée à la gare ...

Bobinet.
Oui, je sais, ton domestique vient de me prévenir ... j'aurais bien ri si j'avais été moins triste.

Gardefeu.
Tu es triste ?

Bobinet.
Je suis navré.

Gardefeu.
Tant pis ! Si tu avais été gai, tu aurais pu me rendre service.

Bobinet.
Je suis gai alors ... un ami ...

Gardefeu.
Ce soir, pour garder ici le baron et la baronne, j'ai improvisé une table d'hôte. Demain, pour que la femme restât seule ici et que le baron restât dehors tard, très tard ... il faudrait ...

Bobinet.
Il faudrait ?

Gardefeu.
Eh ! je ne sais pas ce qu'il faudrait. Si je le savais ! ...

Bobinet.
Ce soir une table d'hôte, m'as-tu dit ?

Gardefeu.
Oui.

Bobinet.
Mieux que cela, moi, demain, la même idée plus en grand, une fête de nuit dans l'hôtel de Quimper-Karadec en l'honneur de ton ~~Danois~~ **Suédois**.

Gardefeu.
Ah ! ce serait superbe ! mais comment feras-tu ?

Bobinet.
Ma tante Karadec et ma cousine de Folle-Verdure sont absentes ... L'hôtel est à ma disposition ... Il y a dans l'hôtel avec moi, deux domestiques, Prosper et Urbain, deux drôles qui ont un esprit du diable. Il y a la femme de chambre de ma cousine et les deux nièces du concierge. Voilà les invités. Quant à moi ...

Gardefeu.
Quant à toi ...

Bobinet.
Tu te rappelles le succès que j'ai eu avec mon costume d'amiral suisse ... Voilà une occasion de le remettre. Demain, ton baron recevra une invitation ainsi conçue : l'amiral Walter prie M. de Gondremarck ... et caetera. Il viendra.

Gardefeu.
Et tu le retiendra très tard à ta fête.

Bobinet.
Dame ! ça sera l'affaire de ces dames ...

Gardefeu.
Ah ! mon ami, tu me sauves ! ...

Bobinet.
Tu ne m'as demandé que de la gaîté, toi ... Si madame de la Roche Trompette ne m'avait demandé que ça ... ah ! les femmes du monde ! (entre la baronne.)

Gardefeu (à Bobinet.)
Chut !

Scène 10°

Gardefeu, Bobinet, La baronne.

La baronne (à Gardefeu.)
Quel est-ce ? ...

Gardefeu.
C'est Joseph ! le maître d'hôtel.

La baronne.
Ah ! ...

Gardefeu.
Il venait prendre les ordres pour le dîner ... allez ... Joseph ! ... allez ! ... (Bobinet s'incline et sort.)

Scène 11°
Gardefeu, la baronne.

La baronne.
Monsieur ! ...

Gardefeu.
Madame.

La baronne.
Voilà ce que j'ai trouvé dans une coupe sur la cheminée !

Gardefeu.
Quoi donc, madame ?

La baronne.
Cinq bagues, très jolies, ma foi !

Gardefeu.
Ah ! c'est vrai ... c'est à ...

La baronne.
C'est à ...

Gardefeu.
C'est à la personne qui logeait là avant vous, madame.

La baronne.
Ah ! il y avait une dame ?

Gardefeu.
Oui !

La baronne.
Jolie ?

Gardefeu.
Très jolie.

La baronne.
Il y avait un monsieur aussi ?

Gardefeu.
Comment ?

La baronne.
Tenez, j'ai aussi trouvé un billet ... Oh ! je n'ai lu que le premier mot ... mon cher Raoul !

Gardefeu.
Raoul, c'est mon nom.

La baronne.
Comment, c'est à vous ?

Gardefeu.
A moi, non pas, madame, non pas ! ... Cette lettre est adressée à un autre Raoul ... Est-ce qu'on m'écrirait une lettre comme cela à moi ? est-ce qu'on peut m'aimer, moi ?

La baronne.
Monsieur ...

Gardefeu.
Et pourquoi ne m'aimerait-on pas, parce que je suis un guide ? la belle raison ! D'ailleurs qui vous dit,

madame, que je suis un guide comme les autres ? Peut-être ... *(avec orgueil)* ~~Tel que vous me voyez, madame, je devrait être sous-préfet !... *(revenant à un ton naturel)*~~ Si vous le voulez, madame, je ferai remettre à cette personne les bagues et la lettre.

La baronne (se méfiant.)
Je le veux bien, monsieur.

(Entre Métella.)

Scène 12°

Les mêmes, Métella.

Métella (à part.)
Qu'est-ce que je vois ? ...

Gardefeu.
Tenez, madame, voici justement la personne qui logeait là avant vous.

La baronne (saluant.)
Madame ...

Métella (saluant.)
Madame ...

La baronne.
J'ai trouvé divers objets qui vous appartenaient ... Je viens de charger monsieur de vous les remettre.

Métella (à part.)
Par exemple !

La baronne.
Je rentre chez moi.

Métella (à part.)
Chez elle !

La baronne.
A quelle heure le dîner ?

Gardefeu.
A 7 heures.

La baronne (saluant.)
Madame ...

Métella (idem)
Madame ... (la baronne rentre chez elle.)

Scène 13°

Métella, Gardefeu.

Métella.
Eh bien ! mais dites donc, je venais pour vous donner une explication ... il me semble que je ferai bien de commencer par en demander une.

Gardefeu.
A quoi bon ?

Métella.
Si j'y tenais pourtant ...

Gardefeu.
Je vous dirais que je suis tombé dans la misère et qu'alors l'idée m'est venu de louer mon hôtel en garni, et de me faire guide.

Métella.
Guide !

Gardefeu.
Oui, il y a ici un baron et une baronne, je suis leur guide.

Métella.
Ah ! enfin !

Gardefeu.
Voilà mon explication ... à votre tour ... quel était ce monsieur ... tout-à-l'heure à la gare ?

Métella.
A quoi bon ? C'est fini nous deux.

Gardefeu.
Oui, c'est fini.

Métella.
Alors, je trouve bien inutile ...

Gardefeu.
C'est vrai ... voilà vos bagues ...

Métella.
Il n'y en a que cinq ? ...

Gardefeu.
Est-ce que vous en aviez laissé plus ?

Métella.
Je ne sais pas ... je croyais ...

Gardefeu.
Vous avez raison ... il y en avait six ... nous retrouverons la sixième.

Métella.
Était-ce une bague ? ... C'était un bracelet peut-être !

Gardefeu.
Comme vous voudrez ...

Métella.
Un bracelet alors, avec des émeraudes ...

Gardefeu.
Avec des émeraudes ...

Métella.
Adieu alors !

Gardefeu.
Non pas encore adieu !

Métella.
Comment ?

Gardefeu.
J'ai une lettre pour vous.

Métella.
Une lettre de qui ?

Gardefeu.
Du baron de Frascata ... celui qui l'hiver dernier ... je m'en étais toujours douté !

Métella.
Mais puisque je vous jure ...

Gardefeu.
Eh ! à quoi bon maintenant ?

Métella.
Tu es bête ! ... Et à quel propos m'écrivit-il ce baron de Frascata ?

Gardefeu.
Mais lisez, vous allez voir.

Rondeau.

Métella, (lisant).
Vous souvient-il, ma belle,
D'un homme qui s'appelle
Jean Stanislas, baron de Frascata ?
En la saison dernière
Quelqu'un sur ma prière
Dans un grand bal chez vous me
présenta !
Je vous aimai, moi, cela va sans dire !
M'aimâtes-vous ? Je n'en crus jamais
rien.
Vous le disiez, mais avec quel sourire !
De l'amour, non ! mais ça le valait
bien !

Ça dura six semaines,
Qui furent toutes pleines
Des passe-temps les plus
extravagants !
Les verres qui se brisent,
Et les lèvres qui disent
Un tas de mots ~~débrailés~~ cavaliers et
fringants !
Ah ! le bon temps ! Six semaines
d'ivresse !
Les longs soupers, les joyeuses
chansons !
Et vous surtout, la perle des
maîtresses,
Vous avant tout ... mais sur ce point
glissons !

Vous dirai-je, ma mie,
Qu'à présent je m'ennuie
Comme un perdu dans le fief paternel
Et que ma seule joie
Dans le noir que je broie,
Et de rêver d'un boudoir bleu de ciel !
Si vous saviez ~~à quel point~~
~~Copenhague~~ combien c'est chose rare

~~Est assomant quand on a vu Paris ...~~
~~que le plaisir dans notre froid pays~~
Si vous saviez surtout ... mais je
~~divague m'égare ...~~
N'oublions pas pourquoi je vous
écrivis !
Un digne gentilhomme
Mon ami, que l'on nomme
~~Nicolas, Paul, baron de Gondremarek~~
~~De Gondremarck s'en va demain matin~~
~~Et qu'un caprice entraîne~~ Son caprice
l'entraîne
Vers les bords de la Seine
~~Veut à son tour quitter le Danemark~~
~~Je crois qu'il veut s'y divertir un brin~~
~~Or en partant~~ Car tout à l'heure il m'a
pris pour me dire :

Où dois-je aller pour m'amuser, mais
là !
Moi souriant ... pardonnez ce sourire
J'ai répondu : Va-t'en chez Métella !
Écoutez ma prière
Recevez-le, ma chère,
Comme autrefois, soyez bonne
aujourd'hui !
Prenez pour le séduire
Votre plus doux sourire
Je vous répons absolument de lui ! ...
Je vous l'envoie, et quand plus tard,
ma belle,
Il reviendra, car il doit revenir
Ô Métella ! faites qu'il se rappelle
Tout ce dont moi j'ai le souvenir !
En la saison dernière
Quelqu'un, sur ma prière
Dans un grand bal, chez vous me
présenta.
Vous souvient-il, ma belle,
De celui qui s'appelle
Jean, Stanislas, baron de Frascata ?

Métella.
Et qu'est-ce que c'est que ce baron de
Gondremarck ?

Gardefeu.
Mais c'est mon locataire.

Métella.
Allons donc !

Gardefeu.
C'est celui que je dois guider. ~~Si vous~~
~~vouliez nous pourrions nous partager~~
~~la tâche ... Vous vous chargeriez de~~
~~guider le mari.~~

Métella.
~~Pendant que vous guideriez la femme.~~
Ah ! c'est le mari de la dame qui ...

Gardefeu.
Qu'en dites-vous ? Justement.

Métella.
~~Tu es bête ! Elle est bien jolie – mes~~
compliments –

Gardefeu.

Alors, tu acceptes ? Oh ! je ne les mérite pas encore.

(entre le baron)

Métella.
Tu es bête. Oh ! je me vengerai !

Scène 14°

Les mêmes, le baron.

Le baron.
Me voilà, moi ! ... (voyant Métella.)
Oh !

Gardefeu.
C'est elle !

Le baron.
Qui, elle ?

Gardefeu.
Métella ! ... Elle a lu la lettre ...

Le baron.
Oh ! madame ...

Métella.
Le baron de Frascata était de mes amis, monsieur, et je ne fermerai certes pas la porte à une personne qui m'est recommandée par lui.

Le baron.
Vous avez lu la lettre ?

Métella.
Oui.

Le baron.
Il y a une réponse.

Métella (très digne.)
Mais je pense que vous me ferez l'amitié de venir la chercher chez moi dans & quelques jours ! ...

Gondremarck (affligé.)
Dans & quelques jours ! ...

~~Gardefeu.~~
~~Pourquoi dans 8 jours ?~~

Métella.
~~J'ai mes raisons.~~ Cela me plait ainsi. (à part.) On y reviendra dans ton hôtel garni. (saluant le baron.) Monsieur ...

Gondremarck.
Madame ... (sort Métella.)

Scène 15°

Le baron, Gardefeu.

Le baron.
~~Huit~~ Quelques jours ! ... j'aurais préféré ... enfin ! ... Sept heures

moins dix ... dans dix minutes le dîner !

Gardefeu (à part.)
Le dîner ... mais je l'ai oublié, moi ... il n'y aura rien du tout pour dîner ...

Le domestique (annonçant.)
Le major Edouard ! (entre Frick en major.)

Scène 16°

Les mêmes, Le major.

Gardefeu.
Ah ! voilà les convives qui commencent à arriver !

Le domestique.
Oui.

Le major (bas à Gardefeu.)
Suis-je bien ?

Gardefeu (bas.)
Vous êtes superbe ! (haut.) Baron, je vous laisse avec le major ... major, je vous laisse avec le baron. Je vais m'occuper du dîner.

Le major.
Baron ...

Le baron.
Major ...

Gardefeu (à part.)
Qu'est-ce que je vais leur donner à dîner ... Il y en a un qui me donne cent sous pour quatre, et les autres qui ne paient rien ... Enfin, il faut leur donner quelque chose tout de même. (il sort.)

Scène 17°

Le baron, le Major.

Le baron.
Ainsi, vous êtes major ?

Le major.
Je le suis.

Couplets.
1.
Pour découper adroitement,
Pour assaisonner savamment,
Pour faire sauter les bouchons,
Et pour offrir les cornichons,
Pour décocher à tout propos
Des traits malins, de jolis mots,
C'est moi le coq. – Dans cet emploi
Nul ne peut piger avec moi !
Je suis le major !
Partout où l'on dîne
D'une façon fine
Paraît le major !
Je coupe

Découpe
Fait sauter la coupe
Et possède encor
Mille autres talents ... Je suis le major !

2.
J'ai toujours, après le dîner,
Pour avis qu'il faut cartonner
Baccarat ou bien lansquenet !
J'ai dans ma poche un jeu tout prêt.
Mais c'est surtout à l'écarté
Que brille ma dextérité,
Et quand il faut tourner le roi
Nul ne peut piger avec moi
Je suis le major !
Partout où l'on joue
Partout où l'on floue
Paraît le major !
Je coupe
Découpe
Fais sauter la coupe
Et possède encor
Mille autres talents ! Je suis le major !

Le baron (boutonnant sa redingote.)
C'est un cynique ! méfions-nous !

(immédiatement après les couplets, le major qui a examiné les pieds du baron, lui dit.)
Qu'est-ce qui vous a fait ça ?

Le baron.
Ça quoi ?

Le major.
Ça là !

Le baron.
Mes bottes ?

Le major.
Vous appelez ça des bottes ! ... enfin, qu'est-ce qui vous a fait ce que vous appelez vos bottes ?

Le baron.
C'est un bottier à ~~Copenhague~~
[Stockholm](#).

Le major.
Un bottier ! ... Tout le monde peut s'intituler bottier ... mais le vrai bottier est celui qui fait des bottes ... donc, celui qui a fait cela n'est pas un bottier, car ça n'est pas des bottes.

Le baron.
Qu'est-ce que c'est que ce major-là ?

Le major.
Ôtez ça ... ôtez ! ...

Le baron.
Mais non.

Le major.
Elles sont affreuses !

Le baron.
Avec ça que les vôtres ...

Le major.
Je puis être mal chaussé, moi.

Le baron.
Pourquoi ça ?

Le major.
Je vous en ferai, moi, des bottes ...

Le baron.
Vous ?

Le major.
Et vous verrez ce que c'est.

Le baron.
Il est fou !

Le major.
Ôtez ! ... Ôtez ! ... Je vais vous
prendre mesure ... J'ai tout ce qu'il
faut. (il saute sur le baron pour lui
prendre mesure, le baron se débat.
Entre Gardefeu.)

Scène 18^e

Tout le monde.

Gardefeu.
Mes invités sont ici tous ... ils sont
très bien ... seulement tous les
hommes sont allemands, toutes les
femmes sont marseillaises ... Je
n'avais pas prévu ça ...
(Les portes s'ouvrent. Entrent les amis
de Frick, Gabrielle et ses amies. Le
baron s'éloigne de Frick et va se placer
près de sa femme qui est entrée au
commencement du chœur.)

Chœur.
Nous entrons dans cette demeure
Avec un appétit d'enfer !
On y dîne à la septième heure !
Rien par tête ... ce n'est pas chère !

Gardefeu, (au baron)
Permettez que je vous présente,
Madame de Sainte Amaranthe.

Le baron.
Je rends hommage
A sa beauté !
Mais pourquoi ce nuage
Sur son front attristé ?

Chœur.
Oui, pourquoi ce nuage
Sur son front attristé ?

Gabrielle.
1.
Je suis veuve d'un colonel
Qui mourut à la guerre !

J'ai chez moi ... regret éternel
Son casque sous un verre !
Maintenant je vis à l'hôtel
Mais de telle manière
Que de là-haut, du haut du ciel
Sa dernière demeure
Il est content, mon colonel
Ou du moins je l'espère
Es-tu content, mon colonel ?

Chœur, (faisant le salut militaire).
Es-tu content, son colonel ?

Gabrielle.
2.
Pour remplacer le colonel
Maints et maints téméraires
M'ont parlé d'amour, d'un ton tel
Qu'ils m'ont mise en colère !
J'ai par un refus si formel
Repoussé leur prière
Que de là-haut, du haut ciel
Sa demeure dernière,
Il est content, mon colonel,
Ou du moins je l'espère
Es-tu content, mon colonel ?

Chœur.
Es-tu content, son colonel ?

Gardefeu.
Mesdames et messieurs, le dîner est
servi !

Chœur.
Le dîner est servi.

Gardefeu.
Passez tous par ici !
Les allemands et les marseillaises.
Le dîner est servi !

Ensemble.

Chœur allemand.

Tarteifle mein gott
Schlackwarste, Butterbrodt, Schincken
Zucker, Eyer, astrichoken
Tarteifle, mein gott.
De la choucroûte et de la bière
Voilà le bonheur sur la terre
Tarteifle, mein gott.

Chœur marseillais.

Troun de l'air, té !
Tous quittâs ni diligeuno
Pour venir mangeaza questo
Troun de l'air, té !
Qu'on nous serve la bouillabaisse
Et que la sauce en soit épaisse
Troun de l'air, té.

Gardefeu, (à part).
Bon ! voilà ! ce que je craignais !

La baronne.
Mais quel drôle de français !

Le baron.
Et les étranges camarades
Que ces gens-là !

Gardefeu.
Paris est peuplé de nomades
Chacun sait ça
Allons, à table ! à table ! à table !

Chœur final.
A table ! à table ! à table !
Dépêchons-nous, que diable !
A table !

Allemands.
Tarteifle, mein gott !
Etc.

Marseillais.
Troun de l'air, té !
Etc.

Acte 3^e

Le grand salon de l'hôtel de Quimper-
Karadec. Mobilier sévère. Portraits de
famille.

Scène 1^{ère}

Urbain, Prosper, Pauline, Clara,
Léonie, puis Bobinet.
(Au lever du rideau, ils sont tous en
train d'allumer les bougies, de mettre
des fleurs dans les jardinières etc.
Entre Bobinet.)

Bobinet.
Eh bien ! mes enfants, cela commence-
t-il à prendre une tournure.

Pauline.
Voyez, monsieur.

Bobinet.
C'est très bien.

Urbain.
Une dépêche qui vient d'arriver, une
dépêche pour monsieur.

Bobinet.
Ah ! mon Dieu ! Tout est perdu. La
Douairière de Quimper-Karadec et
Mme de Folle-Verdure seront à Paris
demain ... ma tante et ma cousine ici.
Demain à deux heures – deux heures,
j'ai le temps. – A la bonne heure. Tra-
deri dera ...

Urbain.
Rien n'est perdu alors !

Bobinet.
Non – rien – rien.

Urbain.
Allons, tant mieux !

Bobinet.
Vite – vite ... mais avant tout passons la revue de mon personnel. Voyons un peu – les femmes d'abord – comment sont-elles. Mais très bien ! Très bien la femme de chambre.

Pauline.
C'est aujourd'hui que vous vous en apercevez ?

Bobinet.
Fous que nous sommes – nous allons chercher le bonheur bien loin – nous l'avons sous la main.

Pauline.
Ah ! monsieur ...

Bobinet.
Très bien aussi les deux nièces du concierge. (il les embrasse) Fous que nous sommes ... nous allons chercher le ... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ecoutez-moi, mes amis, vous m'avez bien compris, vous savez ce que j'attends de vous. Reproduction exacte d'une soirée dans le grand monde ... c'est entendu.

Prosper.
Parfaitement ; des personnages de haute distinction ...

Pauline.
Et des dames de haute excentricité.

Bobinet.
C'est cela même ...

Urbain.
Mais des costumes.

Bobinet.
Vous en trouverez qui ont servi pour jouer des charades. (aux femmes) Vous, vous avez des toilettes à vos maîtresses.

Pauline.
Certainement. Mme de Folle-Verdure ne met jamais ses robes qu'une fois.

Clara.
Au plus ...

Léonie.
Elle nous les donne après cela.

Bobinet.
C'est à merveille alors – ne perdons pas de temps.

Prosper.
Ah ! diable cependant il va nous manquer quelque chose.

Bobinet.

Quoi donc ?

Prosper.
Du moment que vos domestiques seront vos invités, vous n'aurez pas de domestiques, à moins qu'il ne vienne des invités pour faire les domestiques.

Bobinet.
Ah ! diable. C'est vrai.

Urbain.
Alors tout est perdu.

Prosper.
Non, tout n'est pas perdu – vous aurez vos invités – vous aurez vos domestiques – vous verrez – vous verrez.

Bobinet.
Bons serviteurs !

Quintette.

Urbain, Prosper, Pauline, Clara.
Comptez sur nous notre bon maître,
Ne craignez rien
On dira nous voyant paraître :
Ah ! qu'ils sont bien !

Prosper.
Nous imiterons
Copierons
Singerons
Les divers originaux
Dont abonde
Le grand monde
Ridicules, vieux, nouveaux,
Les bêtises
Les sottises
Messieurs les valets
Voient de près
Les secrets
En disant : voilà ! voilà !
Ils observent
Ceux qu'ils servent
Et le maître que les a
Les égaie
Et les paie.
Nous reproduirons
Les façons
Des salons
Nous ferons, mais en riant,
Les grimaces
Si cocasses
Que maint et maint important
Qu'on admire
Fais sans rire.
En un mot, ne craignez rien,
Si vous voulez des gens bien
On vous en montrera
Fournira,
Servira
Autant qu'il en faudra.

Bobinet.
C'est cela ! c'est bien cela !

Reprise de l'ensemble.
Comptez sur nous, notre bon maître,
etc.

Pauline.
Ils singeront eux
De leur mieux
Ces messieurs
Nous autres, pendant ce temps
Nous, les femmes,
De ces dames
Nous prendrons les airs galants
Les manières
Cavalières.
C'est nous qui parons
Préparons,

Réparons,
Serrons, frisons, épinglons
Leur toilette
De conquête
C'est nous qui les habillons
Ces coquettes
Cocodettes
Sans nous où serait
Leur attrait
Dieu le sait !
Eh ! bien, faisant un métier
Tout contraire
Pour vous plaire
Nous allons deshabiller
Les comtesses
Nos maîtresses.
En un mot ne craignez rien
Si vous voulez des gens bien
On vous en montrera
Fournira
Servira
Autant qu'il en faudra.

Bobinet.
C'est cela ! c'est bien cela !

Reprise de l'ensemble.
Comptez sur nous notre bon maître,
etc.

(Tout le monde sort excepté Bobinet)

Scène 2^e

Bobinet puis Gardefeu.

Bobinet.
Allez, mes amis, allez.

(entre Gardefeu)

Gardefeu.
Eh ! bien, mon cher ?

Bobinet.
Eh ! bien – tu auras ta soirée – mais ça sera maigre – cinq personnes seulement.

Gardefeu.
Qu'à cela ne tienne, je t'enverrai mes gantiers et mes bottiers.

Bobinet.
Tes gantières et tes ...

Gardefeu.
Oui – j'ai un lot de gantières et de bottiers que je peux envoyer dans les soirées qui ont besoin de renfort, mais ces gens ne ferment boutique qu'à dix heures. Tu les auras seulement à dix heures et demie. Tâche de traîner jusque-là.

Bobinet.
Je traînerai – mais savent-ils se conduire ?

Gardefeu.
Parfaitement – à l'exception de Frick, mon bottier. Je ne te l'enverrai pas – imagine-toi qu'au milieu de la soirée il voulait absolument forcer le baron de Gondremarck à ôter ses bottes.

Bobinet.
Oh ! ne m'envoie pas cet homme-là.

Gardefeu.
Sois tranquille.

Bobinet.
Un homme qui veut forcer les gens à ôter ... Ce serait une invraisemblance. Et vois-tu, pour que ces sortes de choses réussissent il ne faut pas d'invraisemblances.

Gardefeu.
Il n'en faut pas. S'il y a des invraisemblances, nous sommes perdus.

Bobinet.
Et les autres sont bien.

Gardefeu.
Très bien – il y a surtout Mme de Sainte-Amaranthe ... Je lui dirai de venir de bonne heure ... ils sont tous très bien. Hier chez moi ils ont chanté.

Bobinet.
Ils ont chanté hier. Ils danseront aujourd'hui – envoie-les moi. Seulement n'oublie pas que ce soir on ne doit pas entrer par la rue de Lille : je ne veux pas galvauder la grande porte de l'hôtel de Quimper-Karadec.

Gardefeu.
Par la rue Bellechasse alors.

Bobinet.
Oui, par la rue de Lille ... C'est par la rue Bellechasse que ton Gondremarck lui-même arrivera ... Et maintenant sauve-toi ... Je vais mettre mon costume d'amiral.

Gardefeu.
Et moi ...

Bobinet.
Et toi ? ...

Gardefeu.
Je retourne chez moi ... la baronne y sera – elle y sera seule ...

Bobinet.
Tes affaires vont bien.

Gardefeu.
Tu vas en juger. Ce matin elle me dit : venez me prendre à trois heures, avec une voiture ... Je fais atteler ma calèche et à trois heures j'arrive. La baronne paraît ... avec son mari. J'aurais préféré que son mari n'y fut pas. Enfin ils s'installent et me disent de monter. Je monte. Eh ! bien – qu'est-ce que c'est, me dit fièrement le baron, montez à côté du cocher ... et menez-nous au bois de Boulogne. Autour du lac ... au bois de Boulogne ... autour du lac ... à côté de mon cocher ! J'essaie de faire entendre à ce baron que maintenant l'usage du grand monde est d'aller se promener au bois de Vincennes. On y voit beaucoup d'artilleurs ... Je tiens à aller au bois de Boulogne, marchez. Et nous marchons. J'étais dans un état. Si tu veux voir un homme qui n'a pas manqué son effet ... Tout Paris élégant était au Bois. Il y avait là Carcasson, Bonnavet, Piton, Laguingeole, Tristapatte et Doublemar ... enfin tout ce qu'il y a de plus brillant ... ils étaient à cheval. En me voyant ils ont été stupéfaits, ils m'ont salué de la main, comme ça ... et ils se sont mis à suivre la voiture au petit trot ... Qu'est-ce que c'est que ces gens-là, m'a crié le baron dans le dos ... Ce sont des amis à moi, des maîtres d'hôtel ... pendant ce temps là notre escorte grossissait – ils étaient quarante qui suivaient la voiture ... ça a impatienté le baron d'être suivi par tant de maîtres d'hôtel que ça. Il m'a dit : J'en ai assez du bois de Boulogne. Mais votre mot d'artilleur m'a fait venir une idée, conduisez-nous au musée d'artillerie ! Je ne savais pas où c'était – mon cocher non plus. Avouer mon ignorance c'était me perdre. J'ai répondu : Je vais vous y conduire, et je les ai bravement menés au Bazar Bonne-Nouvelle. Voilà ma journée.

Bobinet.
Mon pauvre ami.

Gardefeu.
Si je ne me démasque pas ce soir, la journée de demain sera pareille. Voilà pourquoi je tiens absolument à me

démasquer ce soir ... Tâche que Gondremarck reste longtemps ici.

Bobinet.
Je chargerai Pauline de le retenir.

Gardefeu.
Pauline.

Bobinet.
Oui ... la femme de chambre. Elle est très jolie.

Gardefeu.
Oh ! alors ...

Bobinet.
Mais, j'entends quelqu'un, il me semble !

Prosper (entrant).
M. le baron de Gondremarck.

Gardefeu.
Je cours chez la femme.

Bobinet.
Je vais mettre mon uniforme.

Scène 3^e

Gondremarck, Prosper.

Gondremarck.
Personne. J'arrive trop tôt. Il me semble (à Prosper) Madame l'amirale ?

Prosper.
Chut !

Gondremarck.
Comment ?

Prosper.
Chut !

Gondremarck.
Et l'amiral ?

Prosper.
Il met ses ordres et je vais prendre les siens.

(Il sort)

Scène 4^e

Gondremarck puis Porto-Rico et Patapoff.

Gondremarck.
Décidément j'arrive trop tôt ... beaucoup trop tôt. Mais que ne pardonnerait-on pas à un étranger qui ne connaît pas la haute société parisienne et qui sur les choses étranges qui lui en ont été dites brûle de la connaître.

Urbain.
Le Général Malaga de Porto-Rico.
(il sort)

Gondremarck.
Oh ! oh ! voilà un personnage.

Urbain (rentrant).
Monsieur ...

Gondremarck.
Général ...

Urbain.
M. de Gondremarck, je suis sûr.

Gondremarck.
Comment me reconnaissez-vous,
Général ?

Urbain.
Je connais tous les habitués de ce salon
– vous je ne vous connais pas – c’est à
ça que je vous ai reconnu.

Gondremarck.
Quelle perspicacité. Oh les hommes
supérieurs !

(entre Prosper)

Prosper.
Le prince Patapoff, ministre ultra-
plenipotentiaire des cercles caucasiens.

Urbain.
Comprenez-moi, baron, comprenez-
moi bien.

Prosper.
Hum ! Hum !

Urbain (à Gondremarck).
Je vais vous présenter – Prince ...

Prosper.
Général ...

Urbain.
Le baron de Gondremarck.

Prosper.
Enchanté !

Urbain (à Gondremarck).
Le prince Patapoff ... le premier
diplomate de l’époque. Maintenant,
Prince, présentez-moi.

Prosper.
Le Général Malaga de Porto-Rico. (à
l’oreille) Le premier tacticien de son
temps.

Gondremarck.
Me voilà dans le grand monde. Mais
l’amiral et sa délicieuse compagne.

Prosper.
Chut !

Urbain.
Chut.

Gondremarck.
Ah ! il ne faut pas ...

Prosper.
Asseyons-nous.

Gondremarck.
Je ne saurais vous dire combien je suis
heureux de me trouver là assis entre le
premier diplomate de son époque et le
premier tacticien de son temps.

Urbain.
Ah ! Je crois bien que vous devez être
heureux.

Gondremarck.
Aussi je me permettrai de vous
demander qu’est-ce que vous pensez
de la question scandinave.

Urbain.
Oh ! oh !

(Gondremarck joue avec son chapeau
qui fait explosion.)

Prosper.
Qu’est-ce que c’est que ça ?

Gondremarck.
Je ne sais pas.

Urbain.
Est-ce que c’est à vous, Prince ?

Prosper.
A moi – pas le moins du monde – ni à
vous, Général ?

Urbain.
Par exemple ...

Gondremarck.
Mais, Dieu me pardonne – ce sont des
livrées.

Prosper.
Jetez cela.

Urbain.
Jetez où vous voudrez.

Prosper.
Là – asseyons-nous, maintenant.

Urbain.
Hum !

Prosper.
Hum !

Gondremarck.

Hum !

Urbain.
Midi !

Prosper.
Mais non, général. C’est mon chapeau.

Urbain.
Ah ! bien. J’ai cru que c’était le canon
du Palais-Royal.

Prosper.
Vous n’êtes pas le premier qui s’y
trompe.

Urbain.
Ça ne m’étonne pas ...

Gondremarck.
Qu’est-ce qui vous a fabriqué ça ?

Prosper.
Mon chapelier.

Gondremarck.
Donnez-moi son adresse, voulez-
vous ?

Prosper.
27 rue d’Antin.

Gondremarck.
Merci.

Prosper.
N’y allez pas, ça ne vous servirait à
rien.

Gondremarck.
Pourquoi ça ?

Prosper.
Mon chapelier n’en a fait que deux
comme ça. Le premier vous venez de
l’entendre. Le second a éclaté dans la
main de cet audacieux artisan et l’a tué
raid.

Gondremarck.
Le pauvre homme.

Prosper.
Ne le plaignez pas. Tué d’un coup de
chapeau c’est une belle mort pour un
chapelier.

Urbain.
C’est ainsi que je voudrais mourir ! La
mort sur un champ de bataille !

Gondremarck.
Je ne vous dis pas le contraire mais
vous ne m’avez pas dit ce que vous
pensez de la question scandinave.

Urbain.
Chut !

Gondremarek.

Oh ! ils sont bien forts, ils ont trouvé
moyen de ne rien dire, ils sont bien
forts.

Prosper.

Oh ! les champs de bataille, il n'en
faut plus.

Trio.

Prosper.

Rien ne vaut un bon diplomate.

Urbain.

Rien ne vaut un bon général.

Prosper.

Qui le menton dans sa cravate

Urbain.

Qui bien campé sur son cheval

Prosper.

Rumine

Rumine.

Urbain.

Domine

Domine.

Prosper.

En rêvant un fin traquenard.

Urbain.

Et porte haut son étendard.

Prosper.

Le nez plongé dans sa cravate.

Urbain.

Bien campé sur un grand cheval.

Prosper.

Rien ne vaut un bon diplomate.

Urbain.

Rien ne vaut un bon général.

Gondremarek (à part)

Je ne sais pas, mais entre nous,
Ces messieurs ont l'air de deux fous.

Prosper.

Protocoles

Fariboles

Memorandums

Ultimatums

Et factums

Signatures

Ecritures

Paperasses

Par liasses

Force notes

Contre notes

Des mémoires

Des grimoires

Discutons

Reculons

La bouche qui flatte flatte

La plume qui gratte gratte

Pehi, pehi pehi pehi pehi

Oui voilà

Tout est là

La raison suprême est là.

Urbain.

Carabines

Coulevrines

Sabres, canons

Fusils, tromblons

Mousquetons

Embuscades

Escalades

Demi-lunes

Pleines lunes

Force marches

Contre marches

Par la gauche

Par la droite

Combattons

Avançons

Le clairon qui sonne sonne

Le canon qui tonne tonne

Boum ! Boum ! Boum ! Boum !

Oui voilà

Tout est là

La Raison suprême est là.

Gondremarek.

Ils sont fous ! archifous.

Urbain.

Vous êtes de mon avis.

Prosper.

Répétez ce que je dis.

Urbain.

Répétez ce que je dis.

Gondremarek.

Je ne sais plus ou j'en suis.

Ensemble.

Prosper.

Protocoles

Fariboles

Memorandums

Ultimatums

Et factums

Signatures

Ecritures

Paperasses

Par liasses

Force notes

Contre notes

Des mémoires

Des grimoires

Discutons

Reculons

La bouche qui flatte flatte

La plume qui gratte gratte

Pehi, pehi pehi pehi pehi

Oui voilà

Tout est là

La raison suprême est là.

Urbain.

Carabines

Coulevrines

Sabres, canons

Fusils tromblons

Mousquetons

Embuscades

Escalades

Demi-lunes

Pleines lunes

Force marches

Contre marche

Par la gauche

Par la droite

Combattons

Avançons

Le clairon qui sonne sonne

Le canon qui tonne tonne

Boum ! boum ! boum ! boum !

Oui voilà

Tout est là

La raison suprême est là.

Gondremarek.

Protocoles

Carabines

Sabres, canons

Ultimatums

Et factums

Embuscades

Ecritures

Paperasses

Pleines lunes

Force notes

Contre marches

Par la gauche

Des grimoires

Combattons

Reculons

La plume qui gratte gratte

Le canon qui tonne tonne

Pehi boum ! boum !

Pehi boum ! boum !

Oui voilà

Tout est là

La raison suprême est là.

(Entre Pauline en grande toilette.)

Scène 5^e

Les mêmes, Pauline.

Pauline.

Monsieur de Gondremarek, je suis
sûre ...

Gondremarek.

Madame.

Urbain.

Notre chère amirale.

Gondremarek.

Ah ! c'est madame. J'ai reçu votre
charmante invitation, madame et je me
suis hâté ...

Pauline.

Ah ! tais-toi !

Gondremarck.

Ah ! qu'est-ce qu'elle a dit ?

Prosper.

Et cet excellent amiral. Est-ce que nous ne le verrons pas ?

Pauline.

Mais il ne peut pas venir.

Prosper.

Pourquoi ça ?

Pauline.

Pas possible d'entrer dans son uniforme. Vous devriez aller l'aider.

Urbain.

Nous y allons.

(on sonne.)

Pauline.

Tenez – il s'impatiente.

Urbain et Prosper.

On y va ! On y va !

(Ils sortent.)

Scène 6^e

Gondremarck, Pauline.

Gondremarck.

Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

Pauline.

Qu'avez-vous, mon ami ?

Gondremarck.

Ces deux messieurs ...

Pauline.

Eh bien !

Gondremarck.

Mais ... il me semble qu'ils nous quittent d'une façon un peu singulière.

Pauline.

Vous vous en plaignez ...

Gondremarck.

Moi – pas du tout. (à part) Les voilà donc, ces femmes du grand monde.

Ah !

Pauline (à part.)

Le retenir le plus tard possible. Voilà ce qu'on m'a recommandé.

Gondremarck.

Les Parisiennes ! Les Parisiennes !

Pauline.

Venez vous asseoir près de moi – plus près – plus près encore. Où êtes-vous, mon ami ?

Gondremarck.

Là, madame.

Pauline.

Ah ! bien. Vous aussi, je suis sûre, vous pensez du mal de nous.

Gondremarck.

Par exemple !

Pauline.

Oui. Vous vous dites : Ah ! ces femmes du monde ... ces femmes du monde ... coquettes ... toquées.

Gondremarck.

Ah !

Pauline.

Tout cela est vrai – mais à qui la faute ... à la société moderne qui ne laisse aux femmes qu'une place insuffisante.

Gondremarck.

Ah ! quant à cela ...

Pauline.

Vous dites ?

Gondremarck.

Je dis que quant à la place insuffisante ...

Pauline.

Farceur ...

Gondremarck.

Madame ...

Pauline.

Oui, tout ce que l'on dit de nous est vrai – mais si l'on savait ... On ne sait pas. Pourquoi toutes ces folies. C'est que nous avons besoin de nous étourdir – c'est que nous souffrons – c'est qu'il nous manque quelque chose.

Gondremarck.

Quoi donc ?

Pauline.

Ah ! pourquoi me le demandez-vous ...

Gondremarck.

Pour le savoir.

Pauline.

Eh bien ! voilà – il nous manque ... celui que nous avons rêvé.

Gondremarck.

Ce regard ...

Pauline.

Vous savez ... Jeune fille, on rêve – un idéal – mais quand on est jeune fille – on ne peut pas chercher ... voilà le diable. Alors on se marie pour avoir le droit de chercher ... et on cherche.

Gondremarck.

C'est pour cela que vous vous êtes mariée ...

Pauline.

Pas pour autre chose ...

Gondremarck.

Et vous avez cherché.

Pauline.

Je vous en réponds – mais je n'avais pas rencontré jusqu'à présent.

Gondremarck.

Jusqu'à présent !

Pauline.

Je ne l'ai pas dit ...

Gondremarck.

Vous l'avez dit.

Pauline.

Ah ! non !

Gondremarck.

Ah ! si !

Pauline.

Je vous dis que je ne l'ai pas dit.

Gondremarck.

Je vous dis que vous l'avez dit.

Pauline.

Ah ! voilà que vous me méprisez ... déjà.

Gondremarck.

Madame.

Pauline.

On m'appelle Pauline.

Gondremarck.

Pauline ...

Pauline (à part.)

Voilà un homme qui n'a pas envie de s'en aller.

Gondremarck (à part.)

Ah ! ces parisiennes ! ces parisiennes ! (haut) Ah ! pourquoi suis-je marié !

Pauline.

Puisque je le suis aussi, moi.

Gondremarck.

C'est juste.

Pauline.
Non – ce n'est pas là l'obstacle ...

Gondremarck.
L'obstacle ...

Pauline.
C'est que je me méfie.

Gondremarck.
Ah !

Pauline.
Vous êtes là – près de moi – vous me regardez. Je vous regarde. Eh ! bien-là, voulez-vous que je vous dise. Vous ne me faites pas l'effet d'un homme qui ne sait pas ce que c'est que l'amour.

Gondremarck.
Moi – je ne saurai pas ...

Duetto.

Gondremarck.
1.
L'amour c'est le cœur qui s'entr'ouvre
une échelle immense
~~Et découvre~~ **Qui commence**
~~Ce que n'ont jamais vu les yeux~~ **Sur la**
terre et finit aux cieux
L'amour, pour moi, c'est le nuage
Qui voyage
Et s'en va vers les pays bleus !

Ensemble.
O beau nuage
Emporte-nous !

Pauline.
2.
Elle est là-bas cette contrée
Adorée
Où l'on voudrait vivre toujours
Filons vers la terre promise
Bonne brise
Allons au pays des amours.

Ensemble.
O beau nuage
Qui voyage
Ne t'en va pas sans nous, sans nous,
Vers ce pays si doux, si doux,
O beau nuage
Emporte-nous !

Prosper.
Madame la vicomtesse de ~~Valangoujar~~
Haute venue, madame la marquise de
~~Villebouzin~~ **la Farandole !** (il se
sauve.)

Scène 7^e

Les mêmes, Clara, Léonie.

Gondremarck.
Ah ! quelqu'un !

Pauline.
Ça ne m'étonne pas. Ce bonheur-là ne
pouvait pas durer. Cette chère
Vicomtesse, cette chère Marquise.

Clara.
Cette chère amirale.

Pauline.
Ah ! mais vous avez des toilettes ...

Clara.
Et vous donc – avec cela un air de
contentement.

Pauline.
Ça se voit.

Léonie.
Parfaitement.

Pauline.
Ah ! mais alors me voilà perdue, moi.
M. le baron de Gondremarck.

Clara.
M. de Gondremarck, on m'avait dit
qu'il était bien ...

Pauline.
Eh bien ?

Clara.
Il est mieux encore ...

Gondremarck.
Ah ! madame ...

Léonie.
Quelqu'un m'a parlé de vous.

Gondremarck.
Qui ça ?

Léonie.
Veux pas vous le dire. Devinez.

Gondremarck.
Peux pas deviner.

Léonie.
Faut pas lui dire – ne lui dites pas – il
faut l'intriguer – ne lui dites pas, ma
chère.

Prosper.
Mme de Sainte-Amaranthe. (il se
sauve.)

Scène 8^e

Les mêmes, Gabrielle.

Gabrielle.
Mesdames ...

Léonie.

Ne lui dites pas non plus – chère
madame ...

Gabrielle.
Quoi donc ?

Clara.
Ne lui dites pas.

Gondremarck.
Ah ! vous devez me le dire, car enfin
nous sommes de vieilles
connaissances.

Pauline.
Ah ! vous connaissez madame ?

Gondremarck.
A peine.

Pauline.
Je vous défends de la regarder. (à
Gabrielle) Chère madame ...

Gabrielle.
Chère madame.

Pauline.
Asseyons-nous, mesdames ... et vous,
baron, au milieu de nous.

Gondremarck (à part.)
Le grand monde ! Voilà le grand
monde ! Que je sois perdu si ce n'est
pas là ce qu'on appelle un raoût !
(Entre Prosper) (à part) Mais cette
figure ...

Gabrielle.
Prenez donc, cher baron ...

Gondremarck.
Volontiers, madame ... (Prosper sort.)

Gabrielle.
Eh ! bien, baron, que dites-vous de
Paris ?

Gondremarck.
Paris ... Eh mais – je vous avouerai
tout d'abord qu'il m'a semblé qu'on en
exagérât un peu les merveilles ...
Ainsi, tenez, hier, je me suis fait
conduire au musée d'artillerie ... Je
m'en faisais une toute autre idée. J'y ai
trouvé beaucoup de batterie de cuisine,
mais pas une d'artillerie ...

Clara.
Eh quoi, baron.

Le baron.
Oui, marquise. Cependant je dois
convenir qu'on m'y a vendu une
excellente couverture de voyage mais
qu'importe ? il y a les Parisiennes à
Paris, et là où il y a les Parisiennes à
quoi bon regarder autre chose ? Ce
matin je suis sorti à midi ... mon

intention était d'aller visiter les
Invalides ... sur ma route j'ai trouvé
un tas de petites femmes qui
trottaient, trottaient, trottaient ...
J'ai complètement lâché les Invalides.

Gabrielle.

Vous êtes observateur ... Toutes les
femmes à la rigueur peuvent sortir en
voiture ... Les Anglaises savent sortir
à cheval ... mais il n'y a que les
Parisiennes qui savent sortir à pied.

Couplets.

1.

On va courir,
On va sortir,
Sortir à pied ... pas en berline.
On va pouvoir,
En laisser voir,
Un peu plus haut que la bottine.
Ah ! que d'apprêts,
De soins coquets
Quel tracas pour la chambrière
Enfin c'est fait
Elle paraît
La Parisienne ... armée en guerre
En la voyant on devient fou
Et l'on ressent là comme un choc
Sa robe fait frou frou frou frou,
Ses petits pieds font toc toc toc.

Ensemble.

Sa robe fait frou frou frou frou
Ses petits pieds font toc toc toc.

Gabrielle.

2.

Le nez au vent
Trottant, trottant
Elle s'en va droit devant elle
En la croisant
Chaque passant
S'arrête et dit : Dieu ! qu'elle est
belle !
Ce compliment
Elle l'entend
Et suis son chemin toute fière
Se balançant
Se trémoussant
D'une façon particulière.
En la voyant on devient fou
Et l'on ressent là comme un choc
Sa robe fait frou frou frou frou
Ses petits pieds font toc toc toc.

Ensemble.

Sa robe fait frou frou frou frou
Ses petits pieds font toc toc toc.

Scène 9^e

Les mêmes, Bobinet (en amiral
suisse.)

Prosper.

Son excellence l'amiral.

Gondremarck (à part.)
Décidément voilà un domestique qui
ressemble ...

Pauline.
Mon mari ... c'est mon mari.

(Entre Bobinet.)

Bobinet.
J'ai fini par entrer dans mon uniforme,
mais j'ai peur qu'il n'ait craqué dans le
dos. Ça me désolerait parce que ce
serait une invraisemblance et qu'il
n'en faut pas. Décidément il a craqué.

Pauline.
M. de Gondremarck, mon mari.

Bobinet.
Ah ! ce cher baron ...

Quintette.

Le baron.
Son habit a craqué dans le dos.

Bobinet.
Mon habit a craqué dans le dos.

Tous.
Son/Mon habit a craqué dans le dos.

Le baron (à Pauline.)
Ah ! voyez donc son uniforme.

Pauline.
Eh bien, c'est l'habit d'un héros.

Le baron.
Mais ce trou, madame, est énorme.

Pauline.
Baron, tenez-vous en repos.

Reprise de l'ensemble.

Le baron.
Cela gêne ce beau costume.

Pauline.
Ce sont là de nobles accrocs.

Le baron.
Il pourrait attraper un rhume.

Pauline.
Baron, tenez-vous en repos.

Reprise de l'ensemble.

Gondremarck.
Peut-être faudrait-il le prévenir.

Pauline.
Il ne vous le pardonnerait pas.

Gondremarck.

Alors je vais lui parler d'autre chose.

Pauline.
Je vous le conseille.

Gondremarck.
Vous avez de beaux éperons.

Bobinet.
Cela fait bien.

Gondremarck.
Je ne dis pas le contraire, mais je
croyais que les amiraux n'en portaient
pas.

Bobinet.
Dans les pays qui ont une marine, mais
la suisse n'en ayant pas ...

Gondremarck.
C'est juste, mais alors ...

Bobinet.
Mais alors ...

Gondremarck.
Si la Suisse n'a pas de marine,
comment êtes-vous amiral ?

Bobinet.
Il me semble que voilà deux fois que
vous m'interrogez. (rentrent Prosper et
Urbain.)

Gondremarck.
J'aime cette fierté chez un marin.

Pauline.
Allons à table ! à table !

(On apporte la table du souper)

Note de Halévy : A partir de ce
moment, la pièce est entièrement
refaite.

~~Urbain (à Bobinet.)
Il y a là un tas de gens qui demandent
à entrer.~~

~~Bobinet.
Ce sont les bottiers. Fais les entrer.~~

~~Prosper.
Un domestique tout à l'heure vous a
offert des glaces.~~

~~Gondremarck.
Oui.~~

~~Prosper.
Peut-être avez-vous remarqué une
ressemblance singulière entre cet
homme et moi.~~

Pauline.
Nous allons tâcher de le faire boire
beaucoup.

Finale du 3^e acte.

Gabrielle.

Soupons, soupons, c'est le moment
Et tachons de souper gaiment.
Ne nous lançons pas de suite
Allons doucement, piano, piano, piano,
C'est sottise d'aller trop vite
Qui va piano, piano, va sono.

Le baron.

Prenez mon bras, madame.

Pauline.

Je le veux bien, baron.

Prosper.

Souffrez que je réclame

Clara.

Je ne vous dis pas non.

L'amiral.

La comtesse est exquise.

Léonie.

Taisez-vous, amiral.

Urbain.

M'acceptez-vous, marquise ?

Gabrielle.

Comment donc, général.

Ah !

Ensemble.

Ne nous lançons pas trop vite
Etc.

Urbain.

Qui va piano, piano

L'amiral.

Qui va piano, piano, piano,

Prosper.

Qui va piano, piano, piano,

Ensemble.

Qui va piano, va sono.

Urbain.

Qui va piano

Le baron.

Piano

Urbain et l'amiral.

Qui va piano

Le baron.

Piano

Ensemble.

Va sono.

Gabrielle.

Va !

Ensemble.

Sono.

L'amiral.

Traçons notre plan de campagne

Là-bas en quoi se grise-t-on ?

Urbain.

En Bourgogne.

Ensemble.

En Bourgogne.

L'amiral.

Et vous, et vous ?

Prosper.

En Champagne.

Ensemble.

En Champagne.

L'amiral.

Et vous, et vous ?

Pauline et Clara.

En Bordeaux.

Ensemble.

En Bordeaux.

L'amiral.

Et le baron ?

Le baron.

En tout.

Ensemble.

En tout.

Le baron.

Moi, je me grise en tout.

Prosper.

Cette réponse est de bon goût. (bis)

Le baron.

Si nous voulons nous amuser

En nous grisant, il faut, marquise

Il faut dire un tas de bêtises.

Ensemble.

Nous allons dire des bêtises.

L'amiral.

En endossant mon uniforme

Je vis qu'il n'était pas complet

Je m'aperçus ... lacune énorme

Que je n'avais pas mon plumet.

Prosper.

De nos hôtes chantons la gloire

Tous deux, ils savent nous charmer

Oui, tous deux, car l'un nous fait boire

Et l'autre, elle nous fait aimer.

Ensemble.

Ah !

Prosper.

Ah !

Ensemble.

Ça commence.

Prosper.

Ça commence

Tout tourne, tourne, tourne

Tout danse, danse, danse,

Et voilà déjà que ma tête s'en va.

Les femmes.

Elle s'en va.

Les hommes.

Elle s'en va.

Prosper.

Et voilà déjà que ma tête s'en va

Mais oui elle s'en va.

Ensemble.

Tout tourne, tourne tourne,

Etc.

Gabrielle.

Et voilà déjà que ma tête s'en va.

Elle s'en va, elle s'en va.

Oui, déjà ma tête s'en va.

Mais oui, elle s'en va.

Les autres.

Et déjà ma tête s'en va.

Elle s'en va, elle s'en va

Oui, déjà que ma tête s'en va.

Mais oui, elle s'en va.

Urbain.

Volontiers je me fais longue pause

Quand on me verse du bon vin,

Je prends racine où l'on m'arrose

Comme une fleur dans un jardin.

Gabrielle.

Ce que je ne m'explique guère

C'est pourquoi l'on boit à Paris

Le mauvais vin dans des grands verres

Et le bon vin dans les petits.

Ensemble.

Ah !

Gabrielle.

Ah !

Ensemble.

Ça commence.

Gabrielle.

Ça commence.

Tout tourne, tourne, etc.

Pauline.

A vous, baron.

Clara. A vous, baron.	Urbain. Il est gris.	Ensemble. Il est gris, nous sommes tous gris.
Léonie. A vous, baron.	Le baron. Moi pas gris.	Gabrielle. Quand on boit il est une chose Qui me surprend fort, mes amis Et c'est que pour tout voir en rose Il faille soi-même être gris.
Le baron. Ah ! mesdames, je vous fais raison A la marquise.	L'amiral. Il est gris.	Reprise ensemble.
Ensemble. A la marquise.	Le baron. Vous tous gris.	Prosper. Il est gris.
Le baron. A la duchesse.	Ensemble.	Le baron. Moi pas gris.
Ensemble. A la duchesse.	Le baron. Moi pas gris Mais vous tous gris.	Urbain. Il est gris.
Le baron. A la baronne.	Tous les autres. Il est gris Tout à fait gris.	L'amiral. Il est gris.
Ensemble. A la baronne.	Prosper. On dit parfois, ces gens sont gris. Hou !	Le baron. Tout tourne.
Le baron. A la comtesse.	Ensemble. Ces gens sont gris.	Prosper. Tout tourne.
Les hommes. A la comtesse A la marquise A la duchesse A la baronne A la comtesse	Prosper. Et ces gens-là ne sont pas gris. Hou !	Le baron. Tout tourne.
L'amiral. Baron, je porte une santé Et cette santé, c'est la tienne.	Ensemble. Ne sont pas gris.	Urbain et Gabrielle. Tout danse.
Le baron. Amiral, ta main dans la mienne Ta femme est belle en vérité.	Prosper. Si l'on dit de nous : ils sont gris. Hou !	Gabrielle. Tout tourne, tourne, etc.
Urbain. A vous, baron.	Ensemble. Ah ! ils sont gris.	Ensemble. Feu partout Feu partout Lâchez tout Feu partout Qu'on s'élançe Que l'on danse Feu partout Feu partout Lâchez tout Qu'on s'élançe Que l'on danse.
Prosper. A vous, baron.	Prosper. On fait bien	Acte 4 ^e Note de Halévy : ancien et ne devant pas être joué.
Les femmes. A vous, baron.	Ensemble. On fait bien, car nous sommes gris.	Même décor. Sous les 2 tables qui sont sur le devant de la scène, on aperçoit Urbain et Prosper endormis. Sur un fauteuil à droite, Bobinet également endormi. Demi-jour – quelques volets étant fermés.
Les hommes. A vous, baron.	Prosper. Il est gris.	Scène 1 ^{ère}
Le baron. Pardieu, je vous ferai raison. Pardieu, je vous ferai raison.	L'amiral. Il est gris.	Bobinet, Urbain, Prosper.
Prosper. Il est gris.	Ensemble. Il est gris, tout-à-fait gris.	Terzetto.
L'amiral. Il est gris.	Urbain. Il est gris.	
Ensemble. Il est gris, tout à fait gris.	Le baron. Moi pas gris.	
	L'amiral. Il est gris.	
	Le baron. Vous tous gris.	

Ensemble.
(Ronflements).
Crr ... crr ... crr ... crr ...
Ah ! quelle fête !
Nous avons ri, nous avons bu
Je suis brisé, je suis fourbu ...
Crr ... crr ... crr ... crr ...
Mon Dieu que j'ai mal à la tête.

Prosper (dormant).
Lev'ra t'y l'pied, ri le l'ira t'y pas
Le l'vra t'y haut le l'vra t'y bas !

Bobinet (endormi, son porte-voix à la main).
Allez monsieur de Gondremarck.
Allez et soutenez l'honneur du Danemarck.

Urbain (endormi).
Feu partout
Lâchez tout
Qu'on s'élançe
Que l'on danse
Sautez tous
En vrais fous ...

Bobinet.
Allez, monsieur de Gondremarck
Allez et soutenez l'honneur du Danemarck.

Reprise de l'Ensemble et des ronflements.
Crr ... crr ... crr ...
Ah ! quelle fête
Nous avons ri, nous avons bu
Je suis brisé, je suis fourbu
Crr ... crr ... crr ... crr ...
Mon Dieu ! que j'ai mal à la tête !

(Entrent Mme de Quimper-Karadec, Mme de Folle-Verdure, etc. etc.)

Scène 2^e

Les mêmes. Mme de Quimper-Karadec, Mme de Folle-Verdure, précédées de Pauline. Derrière elles Léonie, Clara et Noël, domestique, portant les sacs de voyage. Etc. etc. Pauline et Léonie, tombant de sommeil. Elles ont encore leurs coiffures de bal.

Mme de Q. K.
Mais qu'est-ce qu'elles ont, ces filles ?
Avancez donc.

Pauline.
Voilà, madame, voilà !

Mme de Q. K.
Vous dormez ... Dieu me pardonne.

Mme de F. V.
A trois heures de l'après-midi.

Pauline.

Nous ne dormons pas, madame.

Clara (apercevant Bobinet).
Ah ! (Elle le cache en jetant sur lui une couverture de voyage.)

Mme de Q. K.
Qu'est-ce qui vous arrive !

Clara.
Rien, madame. (bas à Léonie) M. Bobinet sur le fauteuil !

Mme de Q. K.
Et vous avez des fleurs dans les cheveux ?

Clara.
Non, madame.

Mme de F. V.
Comment non ?

Pauline.
Je vais vous dire, c'est quelqu'un qui nous aura fourré ça dans les cheveux. C'est une farce qu'on nous aura faite.

Mme de Q. K.
Elle se moque de nous, je crois.

Mme de F. V.
Ma tante ...

Mme de Q. K.
Allons, posez tout cela.

Pauline.
Que je suis fatiguée ... mon Dieu ! que je suis fatiguée.

Mme de Q. K.
Ah ! ça. Et Prosper ... et Urbain ... où sont-ils ?

Pauline.
Je ne sais pas, madame. Où peuvent-ils être, après tout ?

Léonie (bas à Pauline).
Et ton baron ... qu'en as-tu fait ?

Pauline.
Vers six heures du matin, il devenait pressant, alors je l'ai enfermé dans une chambre en lui disant : attendez-moi là.

Léonie.
Dans quelle chambre ?

Pauline (baillant).
Est-ce que je sais, moi ?

Clara (sur le devant de la scène, dormant tout debout).
Sa robe fait frou frou frou frou ...
Ses petits pieds font toc, toc, toc ...

Mme de Q. K.
Qu'est-ce que vous dites ?

Clara.
Je ne dis rien, madame.

Mme de Q. K.
Mais voyez les ... allez-vous-en ... Allez-vous-en toutes les trois. (Elles sortent avec Noël.)

Scène 3^e

Mme de Quimper-Karadec, Mme de Folle-Verdure.

Mme de Q. K.
Ah ! Qu'est-ce qui s'est donc passé dans ce salon ?

Mme de F. V.
Je ne m'en doute pas.

Mme de Q. K.
Ce désordre ...

Mme de F. V.
Dame, quand on laisse une maison à mon cousin Bobinet.

Mme de Q. K.
Adorable jeune homme.

Mme de F. V.
Il aurait dû venir au-devant de nous.

Mme de Q. K.
C'est qu'il était chez quelque cocotte. Tu devrais épouser ce garçon-là.

Mme de F. V.
Grand merci, ma tante.

Mme de Q. K.
Il a du feu. Qu'est-ce que tu veux demander de plus à un homme.

Mme de F. V.
Rien assurément. Vous savez que ce soir, ma tante, nous ne dînerons pas seules.

Mme de Q. K.
Je sais. Ta jeune amie Christine de Gondremarck doit venir et nous présenter son mari.

Mme de F. V.
J'espère aussi que mon cousin Bobinet nous fera le plaisir. Et pour tâcher de le décider ... je vais changer de robe.

Mme de Q. K.
Folle enfant ... fais-moi le plaisir, en t'en allant de fermer ce rideau ... le chemin de fer m'a fatiguée bien que nous n'y soyons pas restées longtemps – et je vais reposer un peu ...

Mme de F. V. (fermant le rideau.)
Comme cela, ma tante ?

Mme de Q. K.
Oui. C'est très bien. Merci.

Scène 4^e

Mme de Quimper-Karadec, Bobinet,
Prosper, Urbain.

Mme de Q. K. (Elle s'étend sur le
canapé et chante pour s'endormir.)
Ah ! si je pouvais croire
Au doux espoir
De vous revoir.
Ah ! si je pouvais croire
A tant de félicité.

Si vous voulez me voir
Venez ce soir
Dans mon boudoir
Si vous voulez me voir
Venez et vous me verrez.

(La voix s'affaiblit peu à peu, et Mme
de Quimper-Karadec est sur le point de
s'endormir. Reprise de terzetto,
doucement d'abord, puis *rinforzando*.)

Urbain, Prosper et Bobinet.
Crr ... crr ... crr ... crr ...
Ah ! quelle fête.
Nous avons ri, nous avons bu
Je suis brisé, je suis fourbu.
Crr ... crr ... crr ... crr ...
Mon Dieu ! que j'ai mal à la tête.

(Mme de Quimper-Karadec se redresse
effarée et regarde autour d'elle.)

Mme de Q. K.
Mais qu'est-ce qui se passe, à la fin ?
(Elle se lève, fait quelques pas et se
heurte contre une des jambes
d'Urbain.) Qu'est-ce que c'est que ça.

Urbain (se levant).
Ohé ! Ohé !

Mme de Q. K.
Un homme !

Prosper (se levant).
Ohé ! Ohé !

Mme de Q. K.
Deux hommes !

Urbain.
C'est madame ... (Il se sauve.)

Prosper.
Ah ! c'est la patronne ! (Il se sauve.)

Mme de Q.K.
Deux hommes chez moi. (Dans sa
frayeur elle s'appuie sur Bobinet.
Celui-ci glisse, se débarrasse de sa

couverture de voyage et se relève.)
Encore un !

Bobinet.
Tiens ! C'est ma tante ! (Il l'embrasse
et se sauve. Mme de Quimper-Karadec
s'empare du porte-voix.)

Mme de Q. K.
Des hommes, des hommes ! Et il y en
a un qui m'a embrassée ! (Elle ouvre la
fenêtre. Cris dans la coulisse : Ma
tante ! ma tante !) Qu'est-ce que c'est
encore ?
(Entre Mme de Folle-Verdure effrayée.
Robe pas attachée.)

Scène 5^e

Mme de Quimper-Karadec, Mme de
Folle-Verdure, puis Le baron (derrière
la porte).

Mme de F. V.
Ah ! ma tante ! (Elle ferme la porte.)

Mme de Q. K.
Eh bien ?

Mme de F. V. (achevant de boutonner
son corsage.)
Je venais de changer de robe ... tout à
coup je me sens prendre la taille et une
voix d'homme me dit : Enfin, vous
voilà, ma chère amirale ; vous m'avez
fait attendre, mais ça ne fait rien.

Mme de Q. K. (légèrement).
Et on t'a embrassée ?

Mme de F. V.
Mais, pas du tout ...

Mme de Q. K.
Eh ! bien, moi, j'ai eu plus de bonh ...
plus de malheur que toi. Car il m'a
embrassée ...

Mme de F. V.
Oh !

Mme de Q. K. (avec orgueil et
montrant le porte-voix).
Et il m'a donné ça.

(On frappe dans la porte par laquelle
est entrée Mme de Folle-Verdure.)

Mme de F. V.
Il frappe.

Mme de Q. K.
Oui ... attends ... (parlant dans le
porte-voix) Qui est là ?

Le baron.
C'est moi, chère amirale, c'est moi ...

Mme de Q. K.

Qu'est-ce que vous voulez ?

Le baron.
Je voudrais sortir d'ici ... D'abord
parce que je vous aime et puis il est
tard, et ce soir, il faut que j'aïlle
dîner ... Je suis invité.

Mme de Q. K.
Qu'est-ce qu'il dit ?

Mme de F. V.
Il dit qu'il est invité à dîner.

Mme de Q. K.
Ouvre cette porte.

Mme de F. V.
Oh ! non, par exemple.

Mme de Q. K.
Folle enfant, tu as peur ... Je vais
ouvrir, moi, nous verrons bien. (D'une
main elle prend la clef pour ouvrir, de
l'autre elle prépare son porte-voix pour
frapper le baron quand il entrera. Elle
ouvre, le baron entre rapidement et le
porte-voix frappe dans le vide.)

Scène 6^e

Les mêmes, Le baron.

Le baron.
Enfin ... chère Amirale ... Ah !
pardon ... (à part) Ce n'est pas elle ...
(saluant) Mesdames ...

Mme de Q. K.
Monsieur ... (Le baron salue de
nouveau).

Le baron.
Mon Dieu, mesdames, je vous prie de
me pardonner ... quelle heure est-il ?

Mme de Q. K.
Trois heures, monsieur.

Le baron.
Trois heures, déjà – ça ne m'étonne
pas si je meurs de faim ! (à part) Oh !
perfade, perfide amirale !

Mme de Q. K.
Plait-il ?

Le baron.
Rien. (à part) Des personnes qui sont
en visite chez elle sans doute, ne la
compromettons pas. (saluant)
Mesdames ...

Mes de Q.K. et de F. V.
Monsieur ... (On s'assied – mines –
silence).

Mme de Q. K.
Vous ne nous dites rien, monsieur ?

Le baron (à part).
C'est vrai, il faut dire quelque chose.
(haut) Déjà hier, mesdames, il faisait un froid très piquant. Cela n'a rien d'étonnant au mois d'octobre ... il y a cependant des gens qui murmurent, qui se plaignent de l'hiver, et qui disent tout haut qu'ils préféreraient un printemps éternel. Ces gens manquent de logique, mesdames, et font preuve d'ineptie. Le froid est chose nécessaire comme la chaleur, et les biens de la terre ont besoin de froid. Quant à ce qui regarde les personnes, l'hiver a sur l'été au moins cet avantage, que l'on peut en se couvrant bien éviter les atteintes du froid, tandis qu'il est fort difficile de combattre une chaleur excessive ... tout au plus, aurait-on la ressource de ne pas s'habiller du tout – moyen insuffisant, et que les devoirs que nous avons à remplir envers la société nous interdisent d'ailleurs complètement.

Mme de F. V.
Hum ! (Elle fait un signe. Mme de Quimper-Karadec incline la tête et sonne.)

Le baron (à part.)
Pourquoi cette dame a-t-elle sonné ?
Mon Dieu que j'ai faim. Et puis ce dîner que j'ai ce soir, rue de Lille, chez les Quimper-Karadec.

(Entre Clara.)

Scène 7^e

Les mêmes, Clara, puis Léonie, puis Pauline.

Le baron.
Cette chère Mme de Valangoujar ...

Clara (le reconnaissant et jetant un cri.)
Ah ! (Elle se sauve.)

Mme de Q. K.
Oh ! mais nous saurons à la fin. (Elle resonance.)

Le baron.
Pourquoi Mme de Valangoujar s'est-elle sauvée ! Dieu ! que j'ai faim !

(Entre Léonie.)

Mme de Q. K.
J'espère que vous me direz ...

Le baron.
Cette adorable Mme de Villebousin.

Léonie (même jeu que Clara.)
Ah ! (Elle se sauve.)

Le baron.
Elle aussi ! Décidément, cela est étrange ...

Mme de Q. K.
Vous trouvez, monsieur ? C'est aussi notre avis. Mais quand le diable y serait ...

Le baron.
Vous allez encore sonner ...

Mme de Q. K.
Oui, monsieur. (Elle sonne.)

Le baron.
Eh bien, sonnez madame. (à part)
Qu'est-ce que ça me fait, après tout ?
Dieu, que j'ai faim ! (Entre Pauline, l'air délibéré, les mains dans les poches.) Enfin, voici cette chère amirale. (Il salue.)

Pauline.
Madame a sonné ? (à part) C'est pourtant vrai, qu'il est resté ce Danois, faudrait voir à s'en débarrasser.

Le baron (à part.)
Madame a sonné ... Je ne m'explique pas bien pourquoi Mme l'Amirale a dit ...

Mme de Q. K.
En voilà une qui ne se sauve pas, au moins.

Le baron (à part.)
Chère Amirale présentez-moi à ces dames ... Je suis dans une position très fausse.

Pauline.
Oui ... Oui ... Je vais vous présenter ...

Mme de Q. K.
Nous ne demandons pas autre chose.

Pauline.
Madame a peut-être remarqué un grand désordre dans cette maison ...

Mme de Q. K.
En effet ...

Pauline.
Voilà ce que c'est : madame sait, ou ne sait pas, que je dois épouser Jean – un cocher !

Le baron.
Un cocher !

Mme de Q. K.
Non ... je ne savais pas.

Le baron.
Moi non plus !

Pauline.
Alors, M. Bobinet nous a autorisés à donner un petit bal pour célébrer mes fiançailles ... il a même poussé la complaisance jusqu'à daigner y assister ... et voilà comment il se fait ...

Mme de Q. K.
C'est très bien ... c'est très bien ... mais vous ne m'avez pas dit... (montrant Gondremarck) Ca ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le baron.
Comment ça ?

Pauline.
Madame ne devine pas ...

Mme de Q. K.
Non ...

Pauline.
Ça, madame – c'est Jean le cocher !

Quatuor.

Mes de Q. K., de F. V. et le baron.
Jean le cocher !

Pauline.
Oui, madame, Jean le cocher !

Mme de Q. K.
Venez ça, qu'on vous examine.

Le baron (à Pauline.)
Un cocher, moi ...

Pauline (bas au baron.)
Voulez-vous m'empêcher de nous tirer d'affaire ...

Mme de F. V.
Il a fort bonne mine.

Pauline.
Il n'est pas bien en habit noir
Mais sur son siège, il faut le voir.

Couplets.

I.
Belle livrée
Tête poudrée
Sur son siège tout droit planté
En bas de soie
Il vous déploie
Une étonnante dignité.
Ah ! sur mon âme
Faudrait, madame
S'en aller bien loin pour chercher
Pareil cocher.

II.
Celle qu'il mène
Est bien certaine
D'être conduite rondement

Il file, il perce
Et s'il vous verse
Il s'y prend très adroitement
Ah ! sur mon âme
Faudrait, madame
S'en aller bien loin pour chercher
Pareil cocher !

Mme de Q. K.
La perle des cochers, d'après ce que tu dis,
Sera la perle des maris.

Ensemble.

Mmes de Q. K. et F. V.
Allez, Jean,
Allez vous-en
Je suis trop bonne personne
Je pardonne
Allez, Jean
Allez vous-en
Allez Jean !

Pauline.
Venez, Jean
Allons-nous en
Madame est bonne personne
Vous pardonne
Venez Jean
Allons-nous en
Venez Jean.

Le baron.
Qui, moi, Jean
Allons-nous en
Madame est bonne personne
Me pardonne
Je suis Jean
Allons-nous en
Je suis Jean.

Le baron (à part.)
Je me croyais chez des duchesses,
Je me croyais ches des princesses.
Et voilà.
Que j'ai fait, le ciel me pardonne,
Que j'ai fait la cour à la bonne
Oh ! la ! la !

Reprise de l'Ensemble.
Allez Jean
Etc.
Venez Jean
Etc.
Je suis Jean
Etc.

(Pauline emmène le baron).

Scène 9^e

Mme de Quimper-Karadec, Mme de Folle-Verdure.

Mme de F. V.
Est-ce que vous ne trouvez pas cela étonnant ma tante ?

Mme de Q. K.
Quoi donc ?

Mme de F. V.
Que notre cousin Bobinet ait autorisé cette fête et s'y soit fourvoyé ...

Mme de Q. K.
Ce sont les grandes traditions de l'ancienne noblesse.

Mme de F. V.
Ah !

Mme de Q. K.
Il est bon que de temps à temps le maître préside aux divertissements de leurs serviteurs et se mêle à leurs jeux.

Urbain (annonçant.)
Mme la baronne de Gondremarck.

Scène 10^e

Les mêmes, La baronne.

Mme de F. V.
Christine ...

La baronne.
Ma chère Julie ...

Mme de F. V.
Ma tante, je vous présente Mme de Gondremarck – Christine, ma tante, madame de Quimper-Karadec ...

La baronne.
Madame ...

Mme de Q. K.
Si vous voulez, chère petite, nous supprimerons toute cérémonie ...

La baronne.
Je ne demande pas mieux, madame.

Mme de Q. K.
A l'anglaise, alors ... (poignée de mains) Savez-vous bien que vous êtes charmante.

La baronne.
Oh ! madame !

Mme de Q. K.
Certainement, certainement.

La baronne.
Là-bas, à Copenhague, je ne me trouve pas trop mal ... mais depuis que je suis ici – depuis que j'ai regardé les Parisiennes ... Je vois bien que je ne suis pas à la hauteur ...

Mme de F. V.
Par exemple ...

La baronne.

Oh ! Je ne désespère pas d'y arriver ... grâce à tes conseils, à tes leçons ... et à celles de madame.

Mme de Q. K.
Je vous mènerai chez mon tailleur ...

Mme de F. V.
Mais, encore une fois, je t'assure ...

La baronne.
N'essaie pas de me faire croire ... Je ne suis que depuis quarante huit heures à Paris – mais j'ai bien regardé – ainsi, par exemple.

Rondeau.

Hier, au bois, j'ai vu ma charmante
Une dame du plus grand ton
Devant moi passer triomphante
Dans son petit coupé marron.
Seigneur ! Comme elle était gentille
Ah ! Parisienne de mon coeur !
Est-ce le diable qui t'habille
Et te donne cet air vainqueur ?
Moi, je la regardais,
Et tout bas je pensais
A prendre cet air là, Dieu, que j'aurai de peine
Mais je veux être Parisienne !
Je le serai
J'arriverai.

Monté sur une belle bête
Un petit cavalier passa
D'un joli mouvement de tête
La dame lui dit : Je suis là.
Que d'art, que de coquetterie
Que d'esprit dans ce mouvement.
Ce n'était rien, ma chère amie
Rien du tout, et c'était charmant.
Moi, je la regardais
Et tout bas je pensais
A saluer ainsi, Dieu que j'aurai de peine
Mais je veux être Parisienne.
Je le serai
J'arriverai.

J'ai, dans une petite allée
Revu dans son petit coupé
Ma petite dame voilée.
Elle avait l'air fort occupé.
Le petit monsieur, d'un air tendre
De près, de tout près lui parlait
La dame paraissait comprendre
Ce que le monsieur lui disait.
Moi, je la regardais
Et tout bas je pensais
A jouer un tel jeu, Dieu que j'aurai de peine
Mais je veux être Parisienne
Je le serai
J'arriverai.

Ce spectacle m'allait à l'âme
Et je lorgnais d'un air rêveur
La petite main de la dame

Dans les petits doigts du monsieur.
C'étaient des amoureux sans doute
Car en passant j'entendis, moi
Que le monsieur disait : écoute
Que la dame disais : tais-toi
Moi je les regardais
Et tout bas je pensais
A me conduire ainsi, Dieu ! que j'aurai
de peine
Mais je veux être Parisienne
Je le serai
J'arriverai.

(Entre Bobinet.)

Scène 11°

Les mêmes, Bobinet.

Bobinet.
Maintenant, chère cousine ...
(apercevant la baronne) Ah !
Madame...

Folle Verdure.
Ma chère Christine.

Bobinet (à part.)
Tiens, la Danoise ...

Folle Verdure.
J'ai l'honneur de te présenter ...

La baronne.
Oh ! Je connais bien monsieur ...
monsieur est maître d'hôtel ...

Mme de Q. K.
Comment maître d'hôtel ... c'est mon
neveu.

Mme de F. V.
C'est mon cousin Bobinet.

La baronne (à Mme de Q. K.)
Vous vous trompez, je crois ...
madame ... ce n'est pas votre neveu.
(à F.V.) Ce n'est pas ton cousin.

Mme de F. V.
Mais si.

La baronne.
Mais non, c'est un maître d'hôtel,
n'est-ce pas, monsieur que vous
êtes ...

Bobinet.
Certainement, madame ... c'est à dire
que ... Oh ! mais ... je ne sais plus ce
que je dis, moi.

Mme de Q. K.
Qu'est-ce que ça signifie encore, ça ?
Est-ce une nouvelle aventure ? Va-t-on
encore m'embrasser ?

(Entre Urbain)

Urbain.
Monsieur ...

Bobinet.
Qu'est-ce que c'est ...

Urbain.
Une carte ... (il remet la carte à
Bobinet.)

Mme de F. V. (à la baronne.)
De ton mari, peut-être ...

Bobinet.
Ah ! le mari de madame doit ? ...

Mme de Q. K.
Nous attendons M. le baron de
Gondremarck.

Bobinet (à part.)
Ah bien ... ça va être drôle. (haut)
Mais ce n'est pas M. le baron ... Vous
permettez. (lisant) Heures délicieuses
passées avec la baronne. Baron pas
rentré – besoin de te parler. (haut)
Qu'est-ce qui t'a remis cette carte ?

Urbain.
M. de Gardefeu lui-même.

Bobinet.
Il est ?

Urbain.
Dans l'appartement de monsieur, il
attend ...

Bobinet.
Pardonnez-moi, mes dames, il faut que
je ...

La baronne.
Oh ! je vous en prie, monsieur, et vous
aussi, mesdames, ayez la bonté de faire
venir ici M. de Gardefeu.

Bobinet.
Comment, vous voulez ...

La baronne.
Je vous en prie.

Mme de Q. K.
Faites ce qu'on vous dit, Urbain, priez
monsieur de Gardefeu ...

(Urbain sort)

Bobinet (relisant la carte.)
Heures délicieuses passées avec la
baronne. Et elle tient à le voir ... (il la
regarde) Ma foi ... je suis curieux ...

Mme de F. V.
Mais qu'est-ce que tout cela ?

La baronne.

Tu vas savoir ... mais tout à l'heure
quand monsieur de Gardefeu sera
ici ...

Mme de Q. K.
Allons, allons, je le vois bien ... il faut
encore s'attendre à de l'extraordinaire.
(Elle reprend son porte-voix et se pose.
Entre Urbain.)

Urbain.
M. le chevalier Raoul de Gardefeu.

(Entre Gardefeu)

Scène 12°

Les mêmes, Gardefeu.

Gardefeu.
Mesdames, pardonnez-moi ...

Mme de Q. K.
Nous vous pardonnons tout, monsieur,
excepté de venir si rarement.

Gardefeu (apercevant la baronne.)
Ah ! (Tout le monde saute, excepté
Mme de Q. K.)

Mme de F. V.
Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

Gardefeu.
Rien ... rien ...

Mme de Q. K.
C'est l'extraordinaire qui
recommence. Je m'y attendais. Va-t-il
encore y en avoir.

La baronne.
Mais je pense que oui, chère madame.
Et si vous voulez bien m'écouter.

Mme de Q. K.
Si je le veux ... asseyons-nous,
asseyons-nous.

Gardefeu (bas à la baronne.)
Ange, ne craignez rien. Je ne dirai pas
un mot qui vous puisse compromettre.

La baronne (bas à Gardefeu, avec un
sourire.)
Il ne manquerait plus que ça. (haut) Je
vous ai raconté ce que j'avais fait dans
mon après-midi, mais je ne vous ai pas
dit ce que j'avais fait dans la soirée.

Gardefeu (à part.)
Comment elle va dire

Bobinet (id).
Bravo, bravo ! ça va changer.

Gardefeu (bas.)
Tais-toi donc.

La baronne.

En arrivant, avant-hier à la gare, nous y avons trouvé un guide que nous avions retenu. Il nous conduisit dans un hôtel, nous nous y installons, et le lendemain je reçois une lettre ... une lettre que voici. Elle est signée Métella.

Gardefeu (à part.)
Métella.

La baronne.

Cette lettre, je vais vous la lire
« Madame vous croyez être dans un hôtel garni, pas du tout. Vous êtes chez monsieur de ... »

Mme de Q. K. (déjà très émue.)
Monsieur de ? ...

La baronne.

Si vous voulez, madame, nous appellerons ce monsieur ...

Mme de Q. K.

Appelons-le Rocambole.

La baronne.

Soit ! Vous êtes chez monsieur de Rocambole. C'est un homme terrible. Rien ne lui coûte pour assouvir ses passions.

Mme de Q. K.

Ah ! ah ! Très bien ... Je vois où nous allons ...

La baronne.

Un piège épouvantable est ouvert sous vos pieds. Votre mari, attiré ce soir dans un bal du grand monde, sera retenu loin de vous ...

Mme de Q. K.

Pauvre baron ... je le vois ... Ils l'ont enfermé dans la cave de la veuve Fipart. Dans la chambre à côté, la chouette joue de l'orgue pour étouffer les cris de la victime, et l'infâme Rodin ...

Bobinet.

Qu'est-ce que vous avez, ma tante ?

Mme de Q. K. (tranquillement.)

Ce n'est pas ça ?

La baronne.

Mais non, madame.

Mme de Q. K.

Ah ! bien. Voilà mon défaut ... quand on me raconte quelque chose, je bâtis tout de suite mon petit roman à côté, et puis je vais, je vais ... revenons à vous, chère baronne ... je vous écoute.

La baronne.

Je finis la lettre « Au lieu de vous retirer dans votre chambre, enfermez-vous dans celle de votre mari. Je viendrai, moi, et je prendrai votre place. »

Gardefeu et Bobinet (à part.)

Oh !

La baronne.

En effet à onze heures ... mon mari était sorti ...

Mme de Q. K.

Pauvre baron !

La baronne.

J'étais dans la chambre de mon mari, cette femme était venue et était dans ma chambre, à moi. Un homme entra.

Mme de Q. K.

C'était le mangeur de fer.

La baronne.

Cet homme tenait à la main une bougie allumée.

Bobinet.

Sa figure l'était aussi.

Mme de Q. K.

Il alla jusqu'à la porte de la chambre, souffla la bougie, poussa la porte et entra ...

Mme de Q. K.

Alors on entendit un grand cri.

La baronne.

Mais non, madame. J'eus beau prêter l'oreille, je n'entendis rien du tout.

Mme de Q. K.

Mais enfin, qu'est-ce qui se passait dans cette chambre ... à la fin – je veux le savoir.

Mme de F. V.

Ma tante ...

La baronne.

Madame ...

Mme de Q. K. (exaspérée.)

Je vous dis que je veux le savoir ...

Tous (la calmant.)

Madame ...

Mme de F. V.

Ma tante ...

Mme de Q. K.

Il n'est pas permis de surexciter ainsi l'intérêt d'une pauvre femme ... et de la laisser ensuite le bec dans l'eau ... une dernière fois, qu'est-ce qui se passait dans cette chambre.

La baronne.

Je n'en sais rien, moi, madame, mais si vous tenez absolument à le savoir, demandez à monsieur (Elle désigne Gardefeu.)

Mes de F. V. et Q. K.

A monsieur !

La baronne.

Oui – car celui que nous avons nommé Rocambole s'appelait de son vrai nom M. de Gardefeu.

Mme de Q. K.

Ah ! ainsi ce guide qui sous prétexte de vous menez dans un hôtel garni ...

La baronne.

C'était monsieur ...

Mme de Q. K.

Aïe. C'est ennuyeux ça, c'est ennuyeux.

Bobinet.

Pourquoi ça ...

Mme de Q. K.

Moi qui comptait le prier de dîner avec nous ... mais ça vous embarrasserait peut-être de vous trouvez en face ...

La baronne.

Moi – mais pas du tout. Je n'ai aucun motif d'en vouloir ...

Mme de Q. K.

C'est juste ... après ça, il ne vous a rien fait.

La baronne.

Mais rien du tout !

Scène 13^e et dernière

Les mêmes, puis Prosper, Urbain, Léonie, Clara, Pauline, Noël, Gondremarck et les bottiers – entrent en même temps par des portes différentes les deux domestiques et les trois femmes de chambre. Celles-ci s'occupent de prendre le chapeau, le manteau de M. de Gondremarck.

Finale.

Urbain et Prosper.

Madame est servie !

Mme de Q. K.

Un instant ! Nous ne pouvons nous mettre à table
Sans que votre mari ...

La baronne.

C'est impatientant.
(à Gardefeu)

Qu'avez-vous fait de lui ?

Gardefeu (à Bobinet.)
Comment on attend le mari.

Bobinet.
Nous l'attendons !

Gardefeu.
Cela manquait
Le baron, voilà le bouquet.

Noël (annonçant.)
Monsieur de Gondremarck.

(entre le baron)

Mme de Q. K.
Ciel ! que vois-je !

Le baron.
Ô prodige !
Encore cette dame ! où suis-je ?
Où fuir ? où me cacher ?

Mme de Q. K.
Mais c'est Jean-le-cocher.

Ensemble (agité.)
Ma tête ! Oh ! ma tête ! ...
Nous devenons fous !
Tout ça, c'est trop bête !
En sortirons-nous ?
Ah ! peut-on comprendre
Rien à tout ceci
Pouvait-on s'attendre
A le voir ici.
Ma tête ! Oh ! ma tête ! ...
Nous devenons fous !
Tout ça, c'est trop bête !
En sortirons-nous ?

Mme de Q. K. (à la baronne.)
Est-ce votre mari ?

La baronne.
Certainement, madame.

Mme de Q. K.
Pas le cocher, alors ?

La baronne.
Le cocher ? Quel cocher ?

Mme de Q. K.
Le cocher dont Pauline un jour sera la
femme.

Le baron.
Ah ! monsieur l'amiral !

La baronne.
Mais que va-t-il chercher ?

Mme de Q. K.
Où ça, cet amiral.

La baronne.
Mais là.

Mme de Q. K.
C'est mon neveu !

Le baron.
Mon guide, le voilà !

La baronne, Mes de F. V. de Q. K. et
Bobinet (présentant Gardefeu au
baron.)
Monsieur de Gardefeu !

Le baron (trépigant sur le devant de la
scène.)
Mon Dieu !
Mon Dieu !
Mon Dieu !

Reprise de l'Ensemble.
Ma tête ! Oh ! ma tête
Etc.

(On entend au dehors le chœur des
bottiers.)

Nous avons fermé nos boutiques.
Et nous venons
Goûter les plaisirs des salons
Aristocratiques.

Mme de Q. K.
Ce bruit ? Qu'arrive-t-il ?

Mme de F. V. (à la fenêtre.)
Une horde indomptable.
Du jardin de l'Hôtel envahi les
sentiers.

Bobinet et Gardefeu.
Les bottiers ! Les bottiers !

Mme de Q. K.
Les bottiers ! Quels bottiers ?

Bobinet (tombant à genoux aux pieds
de sa tante.)
Les bottiers d'hier soir ! C'est moi qui
suis coupable !

(Toutes les portes s'ouvrent, paraissent
les bottiers. Ils envahissent la salle –
prennent les femmes par la taille et
veulent commencer à danser en
chantant le chœur du 3^e acte.)

Feu partout !
Lâchez tout !
Qu'on s'élançe
Que l'on danse
Feu partout !
Lâchez tout !

Acte 5^e

Un salon dans un restaurant.

Scène 1^{ère}

Alfred, Garçons de café, Sommeliers,
Chasseurs.

Chœur des garçons.
Bien bichonnés, et bien rasés,
Bien pommadés et bien frisés,
Pimpants
Fringants,
Proprets,
Coquets
Et discrets.
Quand vient minuit, l'heure joyeuse,
L'heure amoureuse
Nous servons dans les cabinets !

Alfred.
En attendant la foule
Que l'Opéra ce soir ici doit amener
Fourez-vous dans la boule
Les excellents conseils qu'Alfred va
vous donner !

Le chœur.
Fourrons-nous dans la boule
Les excellents conseils qu'Alfred va
nous donner !

Alfred.
1.
Avant toute chose il faut être
Mystérieux et réservés
N'ayez jamais l'air de connaître
Ces messieurs quand vous les servez !
Si parfois au bras d'une actrice
Un homme grave ici se glisse,
Fermez les yeux
Ne gênons pas les amoureux,
Fermez les yeux !

Tous.
Fermions les yeux,
Ne gênons pas les amoureux
Fermions les yeux !

Alfred.
2.
Quelquefois la porte résiste,
Soyez prudents en pareil cas,
Le garçon maladroit insiste,
Mais le malin n'insiste pas.
Sans frapper partez au plus vite
Et quand vous reviendrez ensuite,
Fermez les yeux
Ne gênons pas les amoureux,
Fermez les yeux !

Tous.
Fermions les yeux
Ne gênons pas les amoureux,
Fermions les yeux.

Alfred.
Pourquoi faut-il que je sois obligé
d'ajouter des paroles sévères.
Approchez, Paul.

Paul.
Voilà, M. Alfred.

Alfred.

Hier vous avez porté l'addition au n°3 – un monsieur et une dame. Cette addition était de 92 f 25. Sur les justes réclamations du client elle a été ramenée à 22 f 25. C'est-à-dire réduite de 70 f. Pourquoi le client avait-il réclamé ?

Paul.

Parce qu'il avait vérifié.

Alfred.

Et pourquoi avait-il vérifié ?

Paul.

Dame ... Je ne sais pas ...

Alfred.

Quand avez-vous remis cette addition ?

Paul.

J'ai profité du moment où la dame était sortie pour aller se mettre un peu de poudre de riz ...

Alfred.

Il l'avoue ! malheureux jeune homme. Il a choisi le moment où ce monsieur était seul !

Paul.

Oh !

Alfred.

Mais d'où venez-vous donc pour vous conduire ainsi – vous sortez donc de chez Dinochau !

Paul.

M. Alfred !

Alfred.

Comment, ne savez-vous pas qu'un homme quand une femme le regarde, n'est presque jamais tenté de vérifier l'addition. S'il est seul il n'hésitera pas.

Tous.

Très bien !

Alfred.

Voilà ce qu'il y a de vraiment beau, de vraiment élevé dans notre profession, messieurs. L'addition, soignez l'addition ! non par ces moyens vulgaires ... Les centimes additionnés avec les francs, le numéro du cabinet ajouté au chiffre de la dépense, une pièce de cinq ou de dix francs cachée sous le papier ... non, messieurs, élevons-nous plus haut, et pour forcer l'addition, soyons observateurs, étudions le cœur humain. – Il y a toujours dans un souper un moment où le client est hors d'état de vérifier l'addition. C'est ce moment-là qu'il

faut choisir, petit jeune homme, c'est de ce moment-là qu'il faut savoir profiter.

Tous.

Bravo. Bravo.

Alfred.

Merci, messieurs, je compte sur vous. Nous avons ici ce soir une grande fête offerte par un Brésilien à toutes ces dames et à tous ces messieurs. Ces dames seront en grisettes, ces messieurs seront en tourlourous. Ce sera charmant, et le souper sera formidable. Venez ici, M. le premier ? (le sommelier fait un pas en avant). Quel vin donnerons-nous au commencement de ce souper ?

Le 1^{er} Sommelier.

Du bon vin.

Alfred.

Et au milieu ?

Le 1^{er} Sommelier.

Du vin moins bon ...

Alfred.

Et à la fin ?

Le 1^{er} Sommelier.

Du vin ordinaire ...

Alfred.

Quel prix paiera-t-on le vin au commencement du souper ?

Le 1^{er} Sommelier.

Dix francs la bouteille.

Alfred.

Et au milieu ?

Le 1^{er} Sommelier.

Quinze francs.

Alfred.

Et à la fin ?

Le 1^{er} Sommelier.

Un Louis.

Alfred.

Très bien. Voilà un observateur. Un mot encore, messieurs ... Je vous ai dit de ne pas employer de moyens vulgaires pour forcer l'addition ; cependant si en la parcourant du regard vous vous aperceviez d'une erreur énorme commise au bénéfice de la maison : Fermez les yeux Laissons payer les amoureux, Fermez les yeux !

Choeur.

Fermez les yeux

Etc. etc. etc.

Paul (des larmes dans les yeux.)

Ça ne m'arrivera plus, M. Alfred, ça ne m'arrivera plus.

Alfred, (avec bonté.)

Allez, mon ami, allez !

(Sortent les garçons de café.)

Scène 2^e

Alfred.

Encore une grande fête ... Je vais donc les revoir ... les dix adorables femmes qui ... depuis 15 ans, dans la galanterie française, tiennent le haut du pavé ; – toujours les mêmes ... la vieille garde ... qui se tend toujours et ne meurt jamais ... C'est comme au théâtre ... On a beau crier : Place aux jeunes ... et le public n'aime que les noms connus ...

(Entre Bobinet. Costume de tourlourou sous son paletton.)

Scène 3^e

Alfred, Bobinet.

Alfred.

Bonsoir, M. Bobinet.

Bobinet.

Bonsoir, Alfred.

Alfred.

Il y a trois jours qu'on ne vous avait vu.

Bobinet.

Et ça vous faisait de la peine ...

Alfred.

Sans doute ... et puis je pensais qu'on ne vous verrait plus du tout ...

Bobinet.

Comment ...

Alfred.

Encore une chose à remarquer dans notre monde ... c'est que si les femmes durent longtemps, les hommes ne durent guère ... Ils sont nettoyés avec une rapidité ...

Bobinet.

Personne n'est encore arrivé ...

Alfred.

Personne. Mais voici M. de Gardefeu ... (entre Gardefeu) Bonsoir, M. de Gardefeu.

Gardefeu.

Bonsoir, Alfred.

(Alfred sort. Gardefeu et Bobinet ont ôté leurs paletons et sont en tourlourous.)

Scène 4^e

Bobinet, Gardefeu.

Gardefeu.
Bonsoir.

Bobinet.
Bonsoir, ami.

Gardefeu.
Tu as l'air gai ...

Bobinet.
J'ai joué au baccarat hier. J'ai gagné une vingtaine de mille francs et on me les a payés ...

Gardefeu.
C'est une raison ...

Bobinet.
Tu as l'air triste, toi !

Gardefeu.
J'ai l'air triste parce que je suis allé aujourd'hui chez Mme de Gondremarck.

Bobinet.
Elle n'est donc plus chez toi ...

Gardefeu.
Hier soir elle a quitté mon petit hôtel pour aller s'installer dans le Grand-Hôtel. Donc aujourd'hui je suis allé chez la baronne. Je tenais à lui donner, sur ce qui s'est passé hier, quelques explications ...

Bobinet.
Je comprends ça ...

Gardefeu.
Je lui ai fait passer ma carte, et alors ...

Bobinet.
Alors ? ...

Gardefeu.
Elle m'a fait remettre 20 francs par le domestique.

Bobinet.
Oh !

Gardefeu.
Du reste je n'avais pas le droit de réclamer davantage ... dix francs par jour c'était le prix convenu ... Deux jours à dix francs ça fait bien vingt francs.

Bobinet.
Il n'y avait rien pour le garçon, alors ?

Gardefeu.
Rien du tout. Le résultat, après avoir fait la cour à une femme du monde, m'a fait venir des réflexions.

Bobinet.
Tout comme moi. Je n'ai pas eu plutôt vingt mille francs dans ma poche que j'ai commencé à réfléchir.

Gardefeu.
Je me suis dit : Les cocottes ont du bon, après tout, elles ont du bon, ces pauvres petites femmes qu'il y a trois jours nous avons fait serment d'abandonner.

Bobinet.
Certainement elles ont du bon. D'autant que les femmes du monde ... peuh ! Il y en a une pourtant – ma cousine de Folle Verdure ... On m'a parlé de l'épouser ... Je me serais laissé faire.

Gardefeu.
Elle t'aime peut-être !

Bobinet.
Eh ! eh ! Je crois bien que si je la tenais seule dans l'obscurité – pendant un an ... mais laissons cela. J'ai vingt mille francs dans ma poche, et je suis absolument décidé à entrer dans le monde galant.

Gardefeu.
Moi aussi. C'est pour cela que je me suis habillé comme toi, – en tourlourou, et que je viens me mêler à la fête donnée par ce Brésilien qui est arrivé à Paris en même temps que ma Danoise ...

Bobinet.
Cela est-il sûr, après tout, que Métella nous trompait ...

Gardefeu.
Cela n'est pas sûr du tout.

Bobinet.
Veux-tu que je te dise ...

Gardefeu.
Dis-moi ...

Bobinet.
Mon opinion à moi c'est qu'elle ne nous trompait pas.

Gardefeu.
Mais alors si elle ne nous trompait pas, ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait ...

Bobinet.
N'est-ce pas ?

Gardefeu.
Est-ce dit ?

Bobinet.
C'est dit.

Gardefeu.
La reprenons-nous ?

Bobinet.
Nous la reprenons ! ... (ils se serrent la main) Qu'est-ce que je dis, moi, nous la reprenons ... C'est-à-dire que je la reprends ... Eh ! là-bas ... (Entrent les tourlourous et les grisettes.) Il est trop tard maintenant !

Scène 5^e

Bobinet, Gardefeu, les Bonnes, les Tourlourous, puis le Brésilien et Gabrielle.

Chœur.
En avant les bonnes
Et les tourlourous,
Joyeuses personnes,
Nous accourons tous,
En avant les bonnes
Et les tourlourous !

(Entrent le Brésilien et Gabrielle.)

Le Brésilien.
Mes bons amis, je vous présente
Une gantière autrefois innocente :
Et qui pour moi renonce à vingt ans de vertu.

Le Chœur.
Turlututu !

Couplets.

1.
Gabrielle.
Hier à midi la gantière
Vit arriver un Brésilien.

Le Brésilien.
Il lui dit : voulez-vous, gantière,
Vendre des gants au Brésilien ?

Gabrielle.
C'est mon état, dit la gantière,
Quel numéro, beau Brésilien ?

Le Brésilien.
Huit trois quart, charmante gantière
Lui riposta le Brésilien.

Gabrielle.
Votre main, lui dit la gantière,
La voici, dit le Brésilien.

Le Brésilien.

Et sous les doigts de la gantière,
Tremblait la main du Brésilien.

Chœur.
Et sous les doigts de la gantière
Tremblait la main du Brésilien.

2.
Gabrielle.
C'est pas tout ça, belle gantière
Dit tout-à-coup le Brésilien.

Le Brésilien.
Les gants bien moins que la gantière
Ont attiré le Brésilien.

Gabrielle.
Partez, s'écria la gantière,
Partez, séduisant Brésilien.

Le Brésilien.
Tu veux donc, cruelle gantière,
Tu veux la mort du Brésilien.

Gabrielle.
Un sourire de la gantière
Ressuscita le Brésilien.

Le Brésilien.
Et voilà comment la gantière
Sauva les jours du Brésilien.

Choeur.
Et voilà comment la gantière,
Sauva les jours du Brésilien.

(Entre Alfred suivi de 4 garçons de
café.)

Alfred.
Mesdames et messieurs, le dîner est
servi,
Interrompez vos chants et venez par
ici.

Choeur.
Du bruit, du plaisir, de l'amour,
Buvons et chantons jusqu'au jour,

Les hommes
Tends ton bras,
Ô ma belle !

Les femmes
Prends le bras
De ta belle,
Le repas
Nous appelle
Chants joyeux
Et lumière
Des vins vieux
Dans nos verres
Des flacons
Qui pétillent
Des chansons
Qui babillent
Des amants
Des maîtresses,
Des serments

Des tendresses,
Du bruit, du plaisir, de l'amour
Chantons et buvons jusqu'au jour.

(Ils sortent tous, sauf Alfred.)

Scène 6^e

Alfred, Mme de Quimper-Karadec, la
baronne, Mme de Folle-Verdure.

Alfred.
Oh ! folle, folle jeunesse ... et
combien y en a-t-il parmi ces
gentilshommes, qui demain seront
sérieusement indisposés. (Entrent les
trois femmes masquées.) Entrez,
mesdames, entrez.

Mme de Quimper-Karadec.
Ecoutez-moi, mesdames. Il ne faut pas
se mêler d'être folles, ou bien il faut
l'être complètement.

Mme de Folle-Verdure.
Que voulez-vous dire, ma tante ?

Mme de Quimper-Karadec.
Je veux dire que je n'aurais jamais dû
mettre le pied ici ... mais qu'enfin
puisque j'y suis, j'ai envie de m'y
amuser ... et ferme ... garçon, venez,
petit garçon.

La baronne.
Mon Dieu, madame, qu'allez-vous
faire ?

Mme de Quimper-Karadec.
Est-ce que vous n'avez pas chez vous
un charmant petit jeune homme ... M.
de Bobinet.

Alfred.
Si fait, madame.

Mme de Quimper-Karadec.
Priez-le de venir ... Dites lui qu'il y a
ici une dame ... des dames qui le
demandent.

Alfred.
Bien, madame.

Mme de Quimper-Karadec.
Allez, petit garçon.

Alfred, (en sortant.)
Ça, c'est des femmes du monde.

(Alfred sort. Les trois femmes
masquées s'avancent sur le devant de
la scène.)

Scène 7^e

Mmes de Quimper-Karadec, de Folle-
Verdure, La baronne, puis Métella.

Trio de masques.

Mme de Quimper-Karadec.
Un peu de Mozart ... ça ne peut pas
faire de mal. – Ôtons nos masques
maintenant. (elles ôtent leurs
masques).
Mais qu'avez-vous donc, chère
baronne ?

La baronne.
Je vous avoue que je ne suis pas très
rassurée.

Mme De Folle-Verdure.
Mais c'est à cause de vous que nous
sommes venues.

La baronne.
Cela est vrai. (Entre Métella.) Cette
demoiselle Métella m'a écrit de me
trouver ici ce soir – qu'elle y viendrait
et qu'elle avait à me dire quelque
chose de très important, après le
service qu'elle m'avait rendu je ne
pouvais guère refuser ... je suis venue.

Mme de Quimper-Karadec.
Et nous vous avons accompagnée.

La baronne.
C'est très drôle ... je suis contente
d'être venue ici ... et cependant j'ai un
peu peur. Où sommes-nous ? Qu'est-
ce que c'est que cet endroit dont nous
avons si souvent entendu parler et que
nous ne connaissons pas ?

Métella, (s'avançant).
Ce que c'est ? ... Si vous le désirez,
mesdames, je vous le dirai, moi ...

La baronne.
Melle Métella !

Métella.
Vous êtes ici ... parlons bas ... vous
êtes
Ô femmes honnêtes,
Dans le restaurant
Où quand la nuit vient d'étendre ses
voiles
Brillent les étoiles
Du monde galant ! ...
C'est ici l'endroit redouté des mères
L'endroit effroyable où les fils
mineurs
Font sauter l'argent gagné par leurs
pères
Et rognent la dot promise à leurs
soeurs !
A minuit sonnante commence la fête
Maint coupé s'arrête
On en voit sortir
De jolies messieurs et de jeunes
femmes
Qui viennent, mesdames,
Pour se divertir !
La fleur du panier, des brunes, des
blondes,

Et bien entendu, des rouses aussi.
Les jolis messieurs de tous les mondes
C'est un peu mêlé ce qu'on trouve ici.

Tout cela s'anime et se met en joie
Frou frou de la soie
Le long des couloirs
C'est l'adagio de la bacchanale
Dont la voix brutale
Gronde tous les soirs !
Rires éclatants, fracas du champagne
On cartonne ici, l'on danse là-bas
Et le piano qui grince, accompagne
Sur l'air du *Sapeur* d'étranges ébats !

Le bruit monte, monte et devient
tempête,
La jeunesse en fête
Chante à plein gosier !
Est-ce du plaisir ou de la furie
On parle, l'on crie
Tant qu'on peut crier !
Quand on ne peut plus, il faut bien se
taire
La gaîté s'en va petit-à-petit
L'un dort tout debout, l'autre dort par
terre
Et voilà comment la fête finit.

Quand vient le matin, quand paraît
l'aurore
On en trouve encore
Mais plus de gaîté
Les brillants viveurs sont mal à leur
aise
Et dans le grand Seize
On voudrait du thé !
Ils s'en vont enfin la mine blafarde
Écoeurés de vin, écoeurés d'amour
Et le balayeur s'arrête, regarde
Et leur crie : Ohé ! les heureux du
jour !

Vous êtes ici ... parlons bas ... vous
êtes
Ô femmes honnêtes
Dans le restaurant
Où quand la nuit vient d'étendre ses
voiles
Brillent les étoiles
Du monde galant !

Scène 8^e

Les mêmes, Bobinet, puis le Brésilien,
puis les femmes masquées, excepté
Métella.

Bobinet.
Où est la femme qui me demande ?

Mme de Quimper-Karadec.
C'est moi.

Bobinet.
Vous ici, ma tante.

Mme de Quimper-Karadec.

Il m'a reconnue – vous y avez mis le
temps, à venir.

Bobinet.
J'étais en train de jouer au baccarat ...
J'ai tout perdu, allons-nous-en, ma
tante.

Mme de Quimper-Karadec.
Pas du tout.

Bobinet.
Je n'ai plus mes vingt mille francs.
Décidément Métella me trompait ; je
reviens aux femmes du monde.

Mme de Quimper-Karadec.
Alors prends le bras de ta cousine ...

Bobinet.
Ma cousine ...

Mme de Folle-Verdure, (s'avancant.)
Vous ne me reconnaissez pas, moi ...
si vous saviez ... j'ai eu une émotion
quand je vous ai vu en militaire ...

Bobinet.
Ça me va bien, n'est-ce pas ?

Mme de Folle-Verdure.
Oui. Et puis ce vœu que j'ai été
obligée de faire ... cette exigence de
mon mari ... Epouser un soldat ... qui
me dit maintenant que ce n'est pas
vous qu'il voulait me désigner ?

Bobinet.
Peut-être bien – au fait – peut-être
bien ... allons-nous-en !

(entre le Brésilien)

Le Brésilien.
Vous en aller ... Je ne laisserai
certainement pas s'en aller des
femmes ... des femmes qui sont
venues pour assister à la fête que je
donne ...

Mme de Quimper-Karadec.
Ah ! monsieur donne une fête ...

Le Brésilien.
Tu le sais bien ... dis ... tu le sais
bien ...

Mme de Quimper-Karadec.
Tu me croiras si tu veux ... je ne m'en
doutais pas.

Le Brésilien.
Tu le sais maintenant ... viens souper.

Mme de Quimper-Karadec.
Avec toi ...

Le Brésilien.
Parbleu !

Mme de Quimper-Karadec.
Ecoute, je veux bien ...

Le Brésilien.
Alors ...

Mme de Quimper-Karadec.
Mais avec toi seulement ... pas avec
tout le monde ...

Le Brésilien.
Gourmande ...

Mme de Quimper-Karadec.
C'est comme ça.

Le Brésilien.
J'ai notre affaire ... un petit cabinet ...
nous serons seuls ...

Mme de Quimper-Karadec, (à la
baronne.)
Vous nous rejoignez, chère petite ...

La baronne.
Oui, dès que madame m'aura dit ...

Mme de Quimper-Karadec.
Vous venez, Bobinet ?

Bobinet.
Je crois bien que je viens ... Oh ! les
femmes du monde ! ...
(il sort avec Folle-Verdure.)

Le Brésilien, (à Mme de Quimper-
Karadec.)
Un mot avant d'entrer ... ton âge ?

Mme de Quimper-Karadec,
(résolument.)
Vingt deux ans.

Le Brésilien.
Entrons alors.

Mme de Quimper-Karadec, (au
Brésilien qui lui prend la taille.)
Eh ! bien, déjà ? (à part) Ça me
rappelle les fêtes galantes du
Directoire ! (ils sortent.)

Scène 9^e

Métella, la baronne.

La baronne.
Vous m'avez priée de venir, madame.
Je suis venue.

Métella.
Et je vous en remercie, madame. Car
j'ai à vous demander un service.

La baronne.
Après ce que vous avez fait pour
moi ...

Métella.
Un service pareil à celui que j'ai eu le plaisir de vous rendre ...

La baronne.
Pareil ?

Métella.
Absolument pareil ...

La baronne.
Mais ... je ne comprends pas bien, madame. Le service que vous m'avez rendu consistait ...

Métella.
A prendre votre place dans une circonstance ... vous vous rappelez.

La baronne.
Et vous venez me demander ? ...

Métella.
Justement ; je dois ce soir souper ici ... avec une certaine personne. Je viens vous prier de prendre ma place tout comme avant-hier j'ai pris la vôtre.

La baronne.
Oh !

Métella.
Vous refusez. – Parions que vous ne refuserez plus quand vous saurez le nom de cette personne avec qui je dois souper ce soir.

La baronne.
Dites-le-moi, ce nom.

(Entre Alfred)

Scène 10^e

Les mêmes, Alfred, puis le baron.

Alfred.
Melle Métella, il y a là un baron.

La baronne.
Un baron.

Métella, (à la baronne.)
Vous allez voir cette personne, remettez votre masque. (à Alfred)
Faites entrer ce baron.

Alfred.
Si monsieur veut se donner la peine ...

(il sort – entre le baron)

La baron.
Ah ! mon amour ... (apercevant la baronne) Une dame ...

Métella.

Une amie à moi, soyez convenable ... (bas à la baronne) Eh ! bien, refusez-vous toujours !

La baronne, (bas.)
Ma foi. J'ai bien envie.

Métella.
Ah ! diable non – pas de bêtise ... J'ai compté sur vous, c'est entendu, n'est-ce pas. Vous prenez ma place.

La baronne.
C'est entendu !

Métella, (revenant, au baron.)
Ça va bien, du reste ?

Le baron.
Ça va très bien – nous soupçons ...

Métella.
Nous sommes ici pour ça. – Bonsoir.

Le baron.
Comment, bonsoir ?

Métella.
Deux mots à dire dans le cabinet à côté ... Je viens de rencontrer un jeune homme ...

Le baron.
Un jeune homme ...

Métella.
Oui, c'est très singulier, je me souviens que je l'ai aimé à la folie et je ne peux pas me rappeler son nom. Je vais le lui demander.

Le baron.
Métella ...

Métella.
Bonsoir – et quand vous le reverrez, dites bien des choses de ma part au baron de Frascata ! (elle sort.)

Scène 11^e

Le baron, la baronne.

Le baron.
Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

La baronne, (à part.)
Mon mari ici ! ... Et moi qui n'ai tenu à quitter Copenhague que parce que j'avais peur de ne pouvoir résister à ce jeune attaché d'ambassade ...

Le baron, (regardant la baronne.)
Heureusement il me reste l'amie. (à la baronne) Depuis combien de temps dans le monde galant ?

La baronne.
Depuis cinq minutes.

Le baron.
Et avant ?

La baronne.
J'étais mariée ...

Le baron.
Monsieur votre mari ...

La baronne.
M'a trompée et alors. (Elle commence à jouer le rondeau de Pâris dans la Belle Hélène.)

Le baron, (à part.)
Oh ! qu'elle est vieille cette histoire-là ! ... qu'elle est vieille ! ... Pianiste avec ça ... c'est une fille de portière ... (haut) Vous gardez votre masque ...

La baronne.
Oui.

Le baron.
Ah ! fâcheux ! ... le masque tombe, – l'homme reste – le masque reste, l'homme tombe.

La baronne.
Qu'est-ce que vous dites ?

Le baron.
Je dis que ... (riant) Qu'est-ce que vous voulez que je dise si vous jouez toujours ... Finissez donc ... je dis que ... (2^e piano accompagnant plusieurs voix qui dans un cabinet voisin chantent l'air du *Sapeur*.) Allons bon ! un autre piano maintenant ... Il me semble que vous avez de très beaux yeux. (Dans un autre cabinet, 3^e piano accompagnant le choeu de *Bû qui s'avance* [de la Belle Hélène] ; la baronne continue à jouer et l'air du *Sapeur* continue également.) Bon ! un troisième piano maintenant ! (quatrième piano et quatrième choeu sur le galop final d'*Orphée aux enfers*.) Un quatrième !

(affreux charivari de tous les chœurs se confondant et s'embrouillant.)

La baronne, (criant.)
Mais parlez donc ! ... (le baron fait entendre par gestes qu'il la supplie d'ôter son masque.) Je ne comprends pas.

Le baron, (criant.)
Je vous supplie d'ôter votre masque ...

(Tous les deux pendant les répliques qui suivent, crient de plus fort en plus fort – le vacarme des pianos et des chœurs allant toujours croissant au dehors.)

La baronne.
Je ne demande pas mieux.

Le baron.
Ma femme !

La baronne.
Qu'en dites-vous, monsieur ?

Le baron.
Pardonnez-moi ...

La baronne.
A une condition.

Le baron.
Laquelle ?

La baronne.
Demain nous repartons pour
Copenhague.

Le baron.
Vous l'exigez ?

La baronne.
Je l'exige.

Le baron.
Nous partirons alors.

(Tapage énorme – toutes les portes
s'ouvrent. Entrent tous les
personnages.)

Scène 12^e et dernière

Tous les personnages.

Finale.

Ronde sur *La Vie parisienne*.

Livret de Censure 1866
Actes 4 et 5 (2^e version)

Acte 4^e

Décor du 2^e acte. Bougies allumées.
Minuit.

Scène 1^{ère}

Gardefeu, Alphonse.
(on entend crier : Porte, s'il vous plaît !)

Gardefeu.
C'est la Baronne, elle revient des Italiens ... Alphonse, Alphonse ! Descends, tu ouvriras la porte et après cela ...

Alphonse.
Après cela ?

Gardefeu.
Tu iras à la Porte Saint Martin ; tu y trouveras la femme de chambre ; tu lui diras : « Votre maîtresse vous attend à Versailles »... et tu l'y conduiras ; vous prendrez le train de minuit et demi.

Alphonse.
Et une fois à Versailles ...

Gardefeu.
Tu installeras la femme de chambre à l'hôtel des Réservoirs et tu t'installeras, toi, dans l'hôtel qui te plairas le mieux.
(il lui donne de l'argent) Va vite ...

Alphonse.
Alors, monsieur me permet ...

Le cocher, au dehors.
Porte, s'il vous plaît !

Gardefeu.
Mais va donc vite ! tu vois bien que l'on s'impatiente !
(sort Alphonse)

Scène 2^e

Gardefeu.
Nous touchons au drame ; je me suis débarrassé du mari, je viens de renvoyer les serviteurs, j'ai coupé tous les cordons de sonnette et j'ai préparé un petit ambigu ... pour deux personnes. Si je ne réussis pas, je n'aurai rien du moins à me reprocher ... ce sera une consolation.

(Entre la Baronne.)

Scène 3^e

Gardefeu, la Baronne.

La Baronne.
Tiens, vous êtes resté ici ?

Gardefeu.
Oui, j'attendais la femme de chambre de Madame la Baronne.

La Baronne.
Comment, ma femme de chambre n'est pas là ?

Gardefeu.
Non, madame, elle est sortie.

La Baronne.
Et pourquoi est-elle sortie ?

Gardefeu.
Ah ! voilà ! pourquoi est-elle sortie ! Il est venu un voltigeur.

La Baronne.
Un voltigeur ...

Gardefeu.
Oui, madame.

La Baronne.
Qu'est-ce que c'est que ça, un voltigeur ?

Gardefeu.
C'est un militaire ... Ah ! madame ne sait pas ... il y a des militaires de plusieurs sortes ... Le voltigeur est le plus petit, mais il n'est pas le moins dangereux. Donc, il est venu un voltigeur et il a dit à votre femme de chambre : « De quel endroit êtes-vous » ? – « Je suis de Stockholm », a-t-elle répondu – « Comme ça se trouve, a riposté le voltigeur, nous sommes pays ». Et ils sont partis.

La Baronne.
Ils sont partis ?

Gardefeu.
Oui, mais je pense qu'elle ne tardera pas à revenir ... il me paraît impossible qu'elle ne revienne pas bientôt.

La Baronne.
Et mon mari n'est pas encore rentré ?

Gardefeu.
Pas encore, madame.

La Baronne.
Comme vous dites cela ...

Gardefeu.
Je ne peux pas vous le dire autrement ; vous me dites : « mon mari n'est pas encore rentré » – je vous répons : – Pas encore, madame ... Ah ! c'est que

voyez-vous, madame, Paris est une ville où une femme, une jolie femme, doit s'habituer à ~~se passer de son mari~~ voir son mari rentrer tard.

La Baronne.
Mais alors ... je suis seule ici, moi ...

Gardefeu.
Seule ... non, puisque je suis là. Ah ! c'est que, voyez-vous, madame, Paris est une ville où, ~~lorsqu'une jolie femme s'est habituée à se passer de son mari,~~ elle lorsque le mari n'est pas rentré, une jolie femme est toujours sûre de trouver là, près d'elle ...

La Baronne.
Plait-il ?

Gardefeu.
Et je suis là !

La Baronne.
Mais vous allez vous en aller.

Gardefeu.
Ah ! non !

La Baronne.
Qu'est-ce que vous dites ?

Gardefeu.
Je dis que dans le cas où il vous serait le moins du monde désagréable de rester seule, je consentirais volontiers, bien qu'à la rigueur je n'y sois pas tenu comme guide ...
(on frappe à la porte)

La Baronne.
On a frappé ! ...

Gardefeu (à part)
Qu'est-ce que c'est que ça ? (haut)
Vous croyez, madame ?

La Baronne.
Comment je crois ... (on frappe) Vous n'entendez pas ?

Gardefeu.
Ce n'est pas ici.

La Baronne.
Mais si fait, c'est ici. Allez voir.

Gardefeu.
Des gens qui frappent à cette heure-ci ! Est-ce que vous n'avez pas peur ...

La Baronne.
De quoi voulez-vous que j'aie peur ? Ce ne peut être que ma femme de chambre ou mon mari.

Gardefeu, à part.
Les maladroits ! Ils l'auront laissé s'échapper ! (on frappe)

La Baronne.
Allez ouvrir ... Eh bien ?

Gardefeu.
J'y vais, madame ... Maladroits ! (Il sort.)

Scène 4^e

La Baronne.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Ce guide a véritablement des allures étranges. Tout-à-l'heure, au moment où je rentrais, un jeune homme s'est approché de la voiture ... il m'a mis une lettre dans la main, et m'a dit : lisez, et il s'est éloigné aussitôt. Quelle ville singulière, Paris ! Mais il faut le dire aussi, quelle ville charmante. J'arrive des Italiens, quelle soirée j'ai passé ! ... que d'éclat, que de lumière !

Je suis encor toute éblouie
Toute ravie
Ah ! quel tableau pour mes yeux surpris !
Je reviens charmée, enivrée,
Enthousiasmée !
Enfin, ce soir, j'ai vu Paris,
Des toilettes étourdissantes,
Des fronts chargés de diamants
Et lorgnant ces femmes charmantes
Force petits messieurs charmants.
J'arrive, j'entre dans la salle,
Et je m'installe
Sous des regards curieux
Tout d'abord, deux femmes divines
Mes voisines,
Par leur éclat, frappent les yeux
Toutes deux, elles étaient belles,
Mais à faire perdre l'esprit.
Je demande qui donc sont-elles ?
Et voilà ce que l'on me dit :
L'une est une femme à la mode,
Assez commode,
Et l'orchestre est plein de ses amants,
L'autre, ah ! l'autre est une comtesse
Et sa noblesse
A plus de cinq ou six cents ans.
Examinez bien leur toilette
Et quand vous aurez vu, parlez,
Dites quelle est la cocodette
Et quelle est la cocotte, allez.
Je regardai, même frisure,
Et même allure,
Même regard impertinent,
Même hardiesse à tout dire,
Même sourire,
Allant aux mêmes jeunes gens.
Pour choisir ne sachant que faire
Je dis : la grande Dame est là,
C'était justement le contraire.
Mais comment deviner cela !
Et pendant ce temps, de Rosine
La voix mutine
Chantait les airs de Rossini.
Et toute la salle grisée,
Electrisée,

Battait des mains à la Patti.
J'eus aussi mon succès, je pense,
Car, en partant, dans le couloir,
Je vis une énorme affluence
Des gens se pressant pour me voir.
Oui, pour me voir.
Ah !
Ah ! je suis encore toute éblouie,
Toute ravie,
Ah ! quel tableau pour mes yeux surpris !
Je reviens charmée, enivrée,
Enthousiasmée,
Enfin, ce soir, j'ai vu Paris

Scène 5^e

La Baronne, Gardefeu, très troublé.

Gardefeu.
Madame, madame ...

La Baronne.
Eh bien ? ...

Gardefeu.
Ce n'était pas votre femme de chambre, madame ...

La Baronne.
C'était mon mari, alors ...

Gardefeu.
Ce n'était pas non plus votre mari, madame ...

La Baronne.
Mais enfin, qu'est-ce que c'était ?

Gardefeu.
Deux dames qui désiraient vous parler ; je leur ai dit que cela était impossible à une pareille heure ... mais elles ont insisté ... il y en a une des deux qui m'a paru douée d'une énergie peu commune ... (Il donne des cartes.) Je vais les renvoyer, n'est-ce pas ?

La Baronne.
Mais pas du tout. Avant de les renvoyer, il faut savoir ... (entre Madame de Folle Verdure)

Mme de Folle-Verdure.
Là ... quand je le disais ...

Scène 6^e

Les mêmes, Mmes de Quimper-Karadec et Folle-Verdure.

La Baronne.
Ma chère Julie ...

Mme de Folle-Verdure.
Ma chère Christine ... venez, ma tante, venez.
(Entre Madame de Quimper-Karadec.)

Mme de Quimper-Karadec.
Me voilà, moi. (à Gardefeu) Qu'est-ce que ce garçon nous disait donc alors ...

Gardefeu, à part.
C'est celle-là qui a de l'énergie.

Mme de Quimper-Karadec (à Madame de Folle-Verdure.)
Présente-moi, chère enfant.

Mme de Folle-Verdure.
Ma chère Christine, je te présente ma tante, Madame de Quimper-Karadec, ma tante, Madame la baronne de Gondremarck.

Mme de Quimper-Karadec.
Madame ...

La Baronne.
Madame ...

Mme de Quimper-Karadec.
Avouez d'abord que vous êtes diablement surprise de nous voir chez vous à une pareille heure.

Gardefeu.
Oh ! oui !

Mme de Quimper-Karadec.
Qu'est-ce que c'est ? Ce garçon est à votre service ?

La Baronne.
Oui, c'est mon guide. C'est lui qui nous a amenés dans cet hôtel.

Mme de Quimper-Karadec.
Eh bien, mon ami, faites-nous préparer deux chambres ; ma nièce et moi passerons la nuit ici.

Gardefeu.
Ici ?

Mme de Folle-Verdure, à la Baronne.
Tu continues à être surprise ; nous t'expliquerons cela plus tard ...

Gardefeu (à Mme de Quimper-Karadec)
Mais, madame ...

Mme de Quimper-Karadec.
Mais quoi – nous sommes dans un hôtel, n'est-ce pas ?

Gardefeu.
Ah ! mais ! ... ah ! mais ! ...

Mme de Folle-Verdure.
Si nous sommes dans un hôtel, il me semble ...

Gardefeu.

Vous êtes dans un hôtel, cela est vrai ; mais il est plein, cet hôtel – il est plein depuis en haut jusqu'en bas ... ainsi ...

Mme de Folle-Verdure.
Ah ! c'est fâcheux !

La Baronne.
Mais je vous donnerais bien volontiers l'hospitalité.

Gardefeu.
Par exemple ...

Mme de Quimper-Karadec.
Comment, par exemple ! il a dit : « par exemple », Dieu me pardonne !

Gardefeu.
J'ai voulu dire que ces dames ne peuvent pas rester ici, mais si elles veulent, je leur trouverai des chambres dans un autre hôtel.

Mme de Folle-Verdure.
Cela vaut mieux, ma tante.

Mme de Quimper-Karadec.
Eh bien, c'est dit ; occupez-vous de nous trouver cela, petit homme, et dépêchez-vous.

Gardefeu.
Soyez tranquille ... je ne perdrai pas de temps. (à part) Allons, c'est moins effrayant que je ne pensais ... je leur trouve un appartement dans un véritable hôtel, et elles s'en vont ! (il sort)

Scène 7^e

Mme de Quimper-Karadec, Mme de Folle-Verdure, la baronne.

La baronne.
En attendant qu'il revienne, asseyons-nous, mesdames, et dites-moi maintenant ...

Folle-Verdure.
Nous allons te dire ... ma tante a eu l'idée de revenir de la campagne quelques jours plus tôt qu'elle n'avait annoncé. C'était afin de voir comment nos gens se comportaient en notre absence ...

Quimper-Karadec.
Cette expérience a réussi – j'ose le dire – elle a complètement réussi.

Folle-Verdure.
Nous arrivons et nous trouvons le concierge de l'hôtel dans un état, comment dirai-je ?

Quimper-Karadec.

Dans un inqualifiable état d'ébriété ...
« Madame ... dit cet homme à ma nièce, voici une lettre pour vous ».

Folle-Verdure.
C'était la tienne.

Quimper-Karadec.
Il la lui donne ; en la lui donnant, il ouvre un oeil mourant qu'il referme soudain, et il retombe ...

Folle-Verdure.
Impossible de tirer de lui une seule parole ... Nous passons outre, et nous pénétrons dans l'hôtel ...

Quimper-Karadec.
Il était splendidement illuminé, l'hôtel ! ...

Folle-Verdure.
Et on y faisait un vacarme ... nous regardons par une porte entr'ouverte, et qu'est-ce que nous voyons ? mesdames nos femmes de chambre et messieurs nos domestiques revêtus de costumes extravagants et avec quelques uns de leurs amis, en train de se livrer à une danse échevelée ...

Quimper-Karadec.
Et voluptueuse ... J'emmène ma nièce, nous ressortons, et je me fais conduire chez le commissaire de police.

Folle-Verdure.
Nous trouvons là une façon de secrétaire qui nous dit : M. le Commissaire est couché !

Quimper-Karadec.
Je réponds : « faites-le lever, c'est une dame » ... Il se lève, arrive et demande : « où est la dame » ? ... « C'est moi, la dame », et je le prie d'envoyer une escouade chez moi pour fourrer tous ces gaillards-là à la porte.

Folle-Verdure.
Le commissaire hésitait.

Quimper-Karadec.
Un sourire le décide.

Folle-Verdure.
Il envoie ses hommes. Mais nous, que devenir pendant cette expédition ? Je venais justement de lire ta lettre et j'y avais vu ton adresse ... Je dis à ma tante : allons dans l'hôtel où est logée ma chère Christine.

Quimper-Karadec.
Et nous voilà !

Folle-Verdure.
Et j'ai presque envie de remercier nos gens, car c'est à cause d'eux, en

somme, que j'ai le plaisir de t'embrasser vingt-quatre heures plus tôt, ma chère Christine. Voyons, parle, toi, maintenant. Dis-moi un peu ce que tu penses de messieurs les Parisiens.

La Baronne.
Mais je pense qu'ils sont très impertinents.

Folle-Verdure.
Ah ! tu as remarqué cela, déjà ! ...

Quimper-Karadec.
Vous ne perdez pas de temps, vous.

Folle-Verdure.
Et de quelle impertinence s'est-on rendu coupable, dis ...

Quimper-Karadec.
Ah ! oui, dites-nous ... voilà des histoires que j'aime ... mon Dieu ! comme j'aime ces histoires-là ! Est-elle bien impertinente, l'impertinence ?

La Baronne.
Il ne faut pas vous attendre à des choses ...

Quimper-Karadec.
Mais si ...

La Baronne.
Mais non ...

Quimper-Karadec.
Mais si, mais si ...

La Baronne.
Je vous assure que non. Tout-à-l'heure, un jeune homme m'a glissé une lettre dans la main.

Quimper-Karadec.
Pas mal cela, pas mal, et que disait-elle, cette lettre ?

La Baronne.
Je ne l'ai pas lue.

Folle-Verdure.
Tu as refusé de la prendre ...

La Baronne.
Oh ! non, je l'ai prise pour me débarrasser du jeune homme.

Quimper-Karadec.
Vous l'avez enfin !

La Baronne.
La voici.

Quimper-Karadec.
Lisez alors, je vous en supplie, lisez tout de suite.

La Baronne.

Eh ! mon Dieu, madame, puisque cela vous fait tant de plaisir ... (elle ouvre la lettre)

Quimper-Karadec.
A la bonne heure !

La Baronne.
Oh !

Quimper-Karadec.
Qu'est-ce que c'est ?

La Baronne.
Oh ! ...

Folle-Verdure.
Mais parle donc !

Quimper-Karadec.
Non, elle veut que je meure ... je vois clairement son idée ... ton amie veut que je meure ...

La Baronne.
Cette lettre n'est pas écrite par un homme – elle est signée Métella.

Quimper-Karadec.
Un nom de cocotte !

La Baronne.
Cette demoiselle Métella m'avertit que cet homme que nous avons trouvé à la gare et qui s'est fait passer pour un guide, n'est autre que le brillant Vicomte de Gardefeu.

Quimper-Karadec.
Continuez, je vous en prie, continuez.

La Baronne.
Je me figure d'être dans un hôtel garni ... je suis dans l'hôtel de Monsieur de Gardefeu ... c'est lui qui a éloigné mon mari, c'est lui qui a éloigné mes domestiques ... et, me tenant ainsi, seule chez lui, il espérait ...

Quimper-Karadec.
Achevez ...

Folle-Verdure.
Ma tante !

Quimper-Karadec.
Eh bien ! je trouve que cela sent son oeil de bœuf.

La Baronne.
Qu'est-ce que vous dites ?

Quimper-Karadec.
Je dis que par le temps qui court, on n'est pas fâché de se trouver en face d'une nature quelque peu audacieuse, exceptionnelle ... et dix-huitième siècle ! ça sent la poudre ça ne me

déplaît pas ; je suis de l'ancien régime, moi, j'aime mieux Lauzun que Rocambole, à cela près que ce monsieur de Gardefeu est un polisson !

La Baronne.
Partons ... partons tout de suite.

Folle-Verdure.
Que veux-tu faire ?

La Baronne.
Partir d'ici ... courir après mon mari.

Folle-Verdure.
Sans te venger ... sans punir l'insolent qui a osé ...

La Baronne.
Le punir ...

Folle-Verdure.
Il le faut.

1^{er} couplet.
Quoi, ces messieurs pourraient, ma chère,
A leur aise nous insulter,
Et nous, malgré notre colère,
Nous devrions tout supporter ?
Non, pardieu ! vengeons-nous, ma chère,
Ne nous laissons pas outrager,
Vengeons-nous (bis) il faut nous venger (bis)

2^e couplet.
Pense donc à cela, ma chère
Sans le hasard qui te sauva,
Cet insolent qu'allait-il faire ?
On tremble en songeant à cela ...
Il faut punir le téméraire
Ne nous laissons pas outrager
Vengeons-nous (bis) il faut nous venger ! (bis)

Gardefeu, entrant par le fond.
Mesdames ...

Quimper-Karadec.
C'est lui.

Gardefeu.
J'ai retenu deux chambres au grand hôtel.

La Baronne.
Je croyais qu'il n'y en avait plus.

Gardefeu.
On en a retrouvé deux, heureusement ; j'ai pris les numéros, et quand ces dames voudront ...

Quimper-Karadec.
Vous avez une voiture ?

Gardefeu.
Il y en a une en bas.

Quimper-Karadec.
C'est très bien. (lui montrant des sacs de voyage qu'elles avaient en entrant) Descendez et mettez cela dans la voiture. (à la Baronne) Chère madame, nous allons maintenant vous dire adieu.

Gardefeu.
Enfin ! Elles vont partir.
(Il sort avec les sacs de voyage.)

Scène 9^e

Les mêmes, moins Gardefeu.

La Baronne.
Comment ! Vous me laissez ...

Quimper-Karadec.
N'ayez pas peur ... et vite, affublez-vous de tout cela ... (elle lui met son chapeau sur la tête, et sur les épaules, son manteau de voyage) Et tachez que l'on ne vous reconnaisse pas ... Où est votre chambre ?

La Baronne, la lui montrant.
Là ... vous voulez ...

Quimper-Karadec.
Oui, je veux ... marchez un peu sur la pointe des pieds, comme cela ... Du reste, comme il ne se méfie pas ... il n'est pas probable ...

Folle-Verdure.
Mais vous, ma tante ...

Quimper-Karadec.
Je vais rester, moi !!!

Folle-Verdure.
Et vous n'avez pas peur ...

Quimper-Karadec.
Folle enfant ... allez, allez vite.

Reprise de l'ensemble.
Vengeons-nous (bis) il faut nous venger
(les deux femmes sortent)

Scène 10^e

Mme de Quimper-Karadec, puis Gardefeu.

Quimper-Karadec.
La voiture s'en va – ah ! ah ! M. de Gardefeu, vous aimez les aventures régence ... eh bien ! nous allons voir ... C'est une femme du monde qu'il vous fallait, en voici une, ventre-saint-gris ! Je l'entoure, le voici !

Gardefeu (rentrant)

Enfin, elles sont parties ... (haut)
Madame, c'est encore moi. Madame,
je vous en prie, n'avez pas peur ... et
ne vous étonnez pas de ce que je vais
vous dire ... Je conviens qu'au premier
abord cela peut paraître étonnant,
mais ... (à part) elle me laisse
parler ... Madame ... (il prend la main
que Mme de Quimper-Karadec laisse
prendre négligemment) ah ! Madame,
madame !

Quimper-Karadec (se retournant)
Qu'avez-vous, petit homme ?

Gardefeu.
Oh !

Quimper-Karadec.
Eh bien ?

Gardefeu.
C'est vous ... vous qui êtes ici ...

Quimper-Karadec.
C'est moi ...

Quimper-karadec.
Et la baronne ...

Quimper-Karadec.
Envolée la baronne, mais je suis restée.

Gardefeu.
Fichtre !

Quimper-Karadec.
Et nous allons rire !

Gardefeu.
Croyez-vous ...

Quimper-Karadec.
Je l'espère, et voulez-vous que je vous
dise pourquoi je suis restée, petit
homme, dites, le voulez-vous ?

Gardefeu.
Oui.

Quimper-Karadec.
Je suis restée parce que je vous avais
remarqué.

Gardefeu.
Hein ?

Quimper-Karadec.
Parce que je vous avais remarqué, et
que moi, lorsque j'ai remarqué un
jeune homme... (à part) tu veux de la
régence, en voilà.

Gardefeu.
Qu'est-ce que vous avez dit ?

Quimper-Karadec.

Cela vous étonne ? n'avez pas peur,
dans un instant, vous en entendrez bien
d'autres.

Gardefeu.
Si c'est pour ça que j'ai coupé mes
cordons de sonnettes ...

Quimper-Karadec.
Seulement, il y a une chose qui me
chiffonne ...

Gardefeu.
Vraiment ? Et quoi donc ?

Quimper-Karadec.
Ce qui me chiffonne, c'est que je ne
suis pas sûre de votre discrétion ; ainsi,
tenez, en ce moment, j'ai une envie
folle de vous sauter au cou.

Gardefeu.
Par exemple !

Quimper-Karadec.
Eh bien ! je me contiens, je me
contiens avec peine, mais je me
contiens ... et pourquoi ça ... parce
que je ne suis pas sûre de votre
discrétion. Je me dis : attention, ne
nous abandonnons pas ... si nous nous
abandonnons, le petit homme qui est là
est capable d'aller raconter demain à
tout Paris. (tendrement) mais
supposons que j'en sois sûre de votre
discrétion ...

Gardefeu.
Vous pouvez y compter. Ecoutez, ne
supposons rien ; je vais aller vous
chercher une voiture.

Quimper-Karadec.
Non ... j'aime mieux supposer ...
supposons que vous ne soyez pas ce
que vous prétendez être ... supposons
que vous soyez un homme du monde.

Gardefeu.
Comment ...

Quimper-Karadec.
Un homme du monde qui, pour attirer
chez lui une femme jeune et belle ...

Gardefeu.
Oh ! oh !

Quimper-Karadec.
Qui, pour attirer chez lui une femme
jeune et belle, aurait imaginé un joli
traquenard. (changeant de ton) Dans
lequel il aurait fini par se laisser
prendre lui-même comme un niais.

Gardefeu.
Madame ...

Quimper-Karadec.

Voyez comme alors la situation serait
changée ... j'en serais bien sûre de
votre discrétion – je vous tiendrais
dans ma main, mon bon Monsieur de
Gardefeu ...

Gardefeu.
Mon nom ! ...

Quimper-Karadec.
Je vous tiendrais, et je vous tiens,
monsieur.

Gardefeu, à part, en la regardant
Ah ! ah ! nous voulons nous moquer
de papa ...

Quimper-Karadec.
Et s'il me prenait fantaisie de croquer
avec vous les pommes ... que vous
comptiez bien croquer avec la baronne,
gamin, il vous serait impossible de
refuser.

Gardefeu.
Voyez-vous ça, gourmande, vraiment.

Quimper-Karadec.
Qu'est-ce que vous en dites ?

Gardefeu.
Vous êtes une gaillarde, il paraît ...

Quimper-Karadec.
Ah ! je crois bien !

Gardefeu, terrible.
Eh bien ! ça se trouve à merveille, car
moi aussi, je suis un gaillard.

Quimper-Karadec.
Qu'est-ce qui lui prend ?

Gardefeu.
Il y a du bon dans ton raisonnement.

Quimper-Karadec.
Comment ... dans ton ... il me
tutoie ...

Gardefeu.
Tu t'étonnes de ça ... as pas peur ...
tout-à-l'heure tu en verras bien
d'autres.

Quimper-Karadec.
Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

Gardefeu.
Il y a du bon dans ton raisonnement,
mais il pêche par la base ... tu dis que
tu me tiens, et ça c'est possible, mais
moi ... je ne te tiens pas, tu n'as pas
remarqué cela ...

Quimper-Karadec.
Je vous défends ...

Gardefeu.

Je ne te tiens pas ... pour que je te tienne, il faut qu'il se passe ici ~~des choses~~ un drame que tu ne pourras pas raconter, et ...

Quimper-Karadec.
Et ?

Gardefeu.
Et il va ~~se en passer~~ se passer, ce drame ! ...

Quimper-Karadec.
D'abord je crierai ... on m'entendra ...

Gardefeu.
Tu te figures donc que je ne sais pas mon métier ... Elles sont coupées ; je ne les avais pas coupées à votre intention, mais qu'importe.

Quimper-Karadec.
Monsieur, monsieur !

Gardefeu.
Allons, va, n'aie pas peur. J'ai pitié de ta jeunesse et de ton innocence.

Quimper-Karadec.
Ah ! ah ! monsieur !

Gardefeu.
Mais, vous voyez bien, madame, que vous n'êtes pas une gaillarde. Vous voyez bien que vous êtes une femme du meilleur monde !

Quimper-Karadec.
Vous vous en étiez aperçu ?

Gardefeu.
Est-ce que ça ne se voit pas tout de suite ? ... vous pouvez entrer dans cette chambre et y reposer sans crainte.

Quimper-Karadec.
Dans cette chambre !

Gardefeu.
C'est celle de la baronne.

Quimper-Karadec.
Ecoutez, Vicomte, je vais vous donner une preuve de confiance. Je vais y entrer. Mais dites-moi, y a-t-il une cheminée dans cette chambre ?

Gardefeu.
Oui ... il y en a une ...

Quimper-Karadec.
Y a-t-il des pincettes près de cette cheminée ?

Gardefeu.
Sans doute ... pourquoi me demandez-vous ça ?

Quimper-Karadec.

J'ai mon idée. Adieu ! J'entre dans cette chambre. J'ai confiance comme vous voyez. (à part) S'il a le toupet de franchir cette porte, je tombe dessus à coups de pincettes – la voilà, mon idée ! (elle entre)

Scène 11^e

Gardefeu, puis le Baron.

Gardefeu.
Oh ! eh bien, il est évident que je ne me serais pas fait guide si j'avais su où cela me conduirait ... ah ! ça mais ... on ouvre la porte ... quelqu'un monte ... qu'est-ce que c'est encore ... (entre le baron) Le Baron !

Gondremarck.
Tiens ! c'est mon guide ! qu'est-ce que vous faites ici ?

Gardefeu.
J'attends Monsieur le Baron.

Gondremarck.
Charmante soirée, seulement, à la fin, on nous a tous mis à la porte. Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne fait rien ... charmante soirée !

Gardefeu.
Qu'est-ce que vous avez sur la tête ?

Gondremarck.
Tiens ! C'est le chapeau de l'amiral ! Je me serai trompé ... charmant homme, l'amiral, et sa femme donc, sa femme ... la baronne est rentrée ?

Gardefeu.
La Baronne ...

Gondremarck.
Oui ...

Gardefeu.
Oh ! quelle idée ... Madame la Baronne est rentrée, et même elle m'a chargé de dire quelque chose à Monsieur le Baron.

Gondremarck.
Quoi donc ?

Gardefeu.
Elle m'a dit de prier Monsieur le baron d'aller lui parler quand il rentrerait.

Gondremarck.
Ah ! elle a dit cela ! ...

Gardefeu.
Oui, Monsieur le Baron.

Gondremarck.
Ah ! eh bien ! laissez-nous. C'est très bien ... vous pouvez nous laisser.

Gardefeu.
Je vous laisse, Monsieur le Baron ! (à part) C'est est toi qui vas la recevoir, la tripotée. (Il sort)

Gondremarck.
Pauvre petite femme. Elle ne se doute pas que pendant qu'elle m'attendait ici ... j'étais sur le point, moi ... pauvre petite femme !

(Il ouvre la porte de la Baronne – un grand cri – il rentre presque aussitôt poursuivi à coups de pincette par Madame de Quimper-Karadec.)

(la toile tombe)

Acte 5^e

Un salon dans un restaurant.

Scène 1^{ère}

Urbain. Garçons de café, sommeliers et chasseurs.

Chœur des garçons.
Bien bichonnés et bien rasés,
Bien pommadés et bien frisés,
Pimpants,
Fringants,
Proprets,
Coquets
Et discrets.
Quand vient minuit, l'heure joyeuse,
L'heure amoureuse,
Nous serons dans les cabinets.

Urbain.
En attendant la foule
Que l'opéra ce soir ici doit amener,
Fourrez-vous dans la boule
Les excellents conseils qu'Urbain va vous donner !

Le chœur.
Fourrons-nous dans la boule
Les excellents conseils qu'Urbain va nous donner !

Urbain.
1.
Avant toute chose, il faut être
Mystérieux et réservés,
N'ayez jamais l'air de connaître
Ces messieurs quand vous les servez !
Si parfois au bras d'une actrice
Un homme grave ici se glisse,
Fermez les yeux !
Ne gênons pas les amoureux,
Fermez les yeux !

Tous.
Fermons les yeux !
Ne gênons pas les amoureux,
Fermons les yeux !

Urbain.

2.

Quelquefois la porte résiste,
Soyez prudents en pareil cas.
Le garçon maladroit insiste,
Mais le malin n'insiste pas.
Sans frapper, partez au plus vite,
Et quand vous reviendrez ensuite,
Fermez les yeux !
Ne gênons pas les amoureux,
Fermez les yeux !

Tous.

Fermons les yeux !
Ne gênons pas les amoureux,
Fermons les yeux !

~~~~~

Urbain.

La maison compte sur vous,  
messieurs ; nous avons ce soir ici une  
grande fête, un bal masqué offert à  
toutes ces dames et à tous ces  
messieurs par un Brésilien fraîchement  
débarqué ; ce sera charmant, et le  
souper sera formidable. Un mot  
encore ; si, en parcourant l'addition du  
regard, vous vous aperceviez d'une  
erreur énorme commise au bénéfice de  
la maison :

Fermez les yeux,  
Laissez payer les amoureux,  
Fermez les yeux.

Chœur

Fermons les yeux !  
Laissons payer les amoureux,  
Fermons les yeux !

(sortent les garçons de café)

Scène 2<sup>e</sup>

Urbain, seul.

Une grande fête ! pas fâché de ça,  
moi ! ... Je vais donc les voir ... ces  
dix adorables femmes qui, depuis  
quinze ans, dans la galanterie  
française, tiennent le haut du pavé ;  
toujours les mêmes ... la vieille  
garde ... qui se rend toujours et ne  
meurt jamais ! ... C'est comme au  
théâtre, on a beau crier : Place aux  
jeunes ! le public n'aime que les noms  
connus.

(Entre le baron de Gondremarck.)

Scène 3<sup>e</sup>

Urbain, Gondremarck.

Urbain.  
Tiens ! voilà Monsieur de  
Gondremarck !

Gondremarck.

Cette figure ...

Urbain.

Vous ne vous trompez pas ; c'est  
moi ... Porto-Rico ... Ça va bien,  
depuis que nous avons trinqué  
ensemble ?

Gondremarck.

C'est vrai, nous avons trinqué  
ensemble ... s'est-on assez moqué de  
moi ! ah ! Monsieur de Gardefeu,  
quand je vous retrouverai ! (à Urbain)  
Et vous voilà ici maintenant ?

Urbain.

Dame ! après que l'on nous a eu mis à  
la porte, il a bien fallu chercher un  
abri ... Prosper s'est fait cocher, et je  
suis entré ici, grâce à la protection de  
Monsieur de Bobinet.

Gondremarck.

L'amiral suisse, Monsieur de  
Bobinet ?

Urbain.

Eh ! oui ...

Gondremarck.

S'est-on assez moqué ! ... Eh bien,  
puisque vous êtes garçon dans ce  
restaurant, il me faudrait un cabinet  
pour moi tout seul ... parce que  
j'attends une personne ...

Urbain.

Qui ça, dites ?

Gondremarck.

Je ne sais pas si je dois ...

Urbain.

Allez donc ...

Gondremarck.

Mademoiselle Métella ...

Urbain.

Comment peut-elle souper avec vous  
ce soir ? ... Elle doit être invitée au bal  
du Brésilien ...

Gondremarck.

Oui, elle me l'a dit ; mais elle a ajouté  
qu'elle trouverait moyen de  
s'échapper ...

Urbain.

Farceur !

Gondremarck.

Qu'est-ce que c'est ?

Urbain.

Eh bien ! quoi ? ... quand on a trinqué  
ensemble ... (Entre Métella.)  
Tenez, la voilà, Mademoiselle  
Métella !

Scène 4<sup>e</sup>

Les mêmes, Métella.

Gondremarck.

Ah ! madame ...

Métella, lui tendant sa sortie de bal.

Je vous en prie, débarrassez-moi ...

Gondremarck.

Comment donc.

Métella, bas, pendant que

Gondremarck s'éloigne.

Garçon !

Urbain.

Madame ...

Métella.

Tout-à-l'heure une dame masquée  
viendra me demander ; dès qu'elle sera  
venue, vous m'avertirez.

Urbain.

Ça suffit ! (il sort)

Scène 5<sup>e</sup>

Métella, Gondremarck.

Gondremarck.

Ah ! Métella ...

Métella, préoccupée.

Laissez-moi un instant ...

Gondremarck.

Qu'est-ce que vous avez ?

Métella.

Quelque chose que je cherche et que je  
ne peux pas ... Je viens de rencontrer  
un jeune homme.

Gondremarck.

Un jeune homme ?

Métella.

Oui ... C'est très singulier, je me  
souviens que je l'ai aimé à la folie, et  
je ne peux pas me rappeler son nom ...

Gondremarck.

Oh ! oh !

Métella.

Je vous ai fâché ?

Gondremarck.

Non ... mais ...

Métella.

Vous êtes surpris ...

Gondremarck.

Dame ! je venais à vous ... je peux le dire, je venais à vous ... avec des trésors de tendresse plein le cœur ... Et puis, dès le premier mot, vous venez me casser bras et jambes ...

Métella.  
Ah ! bien ... vous en entendrez bien d'autres !

Gondremarck.  
Vraiment !

Métella.  
Nous sommes dans le restaurant à la mode, mon cher, et minuit vient de sonner ...

Rondeau.  
A minuit sonnante commence la fête.  
Maint coupé s'arrête ;  
On en voit sortir  
De jolis messieurs, des femmes charmantes,  
Qui viennent pimpantes  
Pour se divertir !  
La fleur du panier, des brunes, des blondes,  
Et bien entendu, des rousses aussi ...  
Les jolis messieurs sont de tous les mondes  
C'est un peu mêlé ce qu'on trouve ici !

Tout cela s'anime et se met en joie,  
Frou frou de la soie,  
Le long des couloirs  
C'est l'adagio de la bacchanale,  
Dont la voix brutale  
Gronde tous les soirs !

Rires éclatants, fracas de champagne,  
On cartonne ici, l'on danse là-bas,  
Et le piano qui grince accompagne,  
Sur l'air du *Sapeur*, d'étranges ébats !

Le bruit monte, monte et devient tempête,  
La jeunesse en fête  
Chante à plein gosier !  
Est-ce du plaisir ou de la furie ?  
On parle, l'on crie  
Tant qu'on peut crier !  
Quand on ne peut plus, il faut bien se taire,  
La gaité s'en va petit à petit,  
L'un dort tout debout, l'autre dort par terre,  
Et voilà comment la fête finit !

Quand vient le matin, quand paraît l'aurore,  
On en trouve encore  
Mais plus de gaité !  
Les brillants viveurs sont mal à leur aise  
Et dans le grand seize  
On voudrait du thé !  
Ils s'en vont enfin, la mine blafarde,  
Écœurés de vin, écœurés d'amour,

Ivres de champagne et de faux amours  
Et le balayeur s'arrête, regarde,  
Et leur crie : « Ohé ! les heureux du jour » !

Gondremarck.  
Moi aussi, je suis venu pour me divertir ... et ...

(Entre Urbain)

Métella.  
Devant ce garçon ... perdez-vous la tête ?

Gondremarck.  
Mais qu'est-ce qu'il vient faire ce garçon ? ... qui est-ce qui lui a dit de venir ?

Métella.  
C'est moi ... Cette dame est là, garçon ?

Urbain.  
Oui, seulement au lieu d'une, il y en a trois.

Métella.  
Trois ? ... cela n'en vaudra que mieux ... faites-les entrer.

Gondremarck.  
Comment, les faire entrer ! ... pourquoi ça ?

Métella.  
Vous ne tarderez pas à le savoir, mon ami.

Urbain.  
Entrez, les masques ... (Entrent Madame de Quimper-Karadec, Madame de Folle-Verdure et la baronne, masquées) Ça c'est des femmes du monde ! ... (il sort).

Scène 6<sup>e</sup>

Trois femmes masquées (Mme de Quimper-Karadec, Mme de Folle-Verdure, la Baronne) Gondremarck, Métella.  
(Les trois femmes s'avancent sur le devant de la scène.)

Gondremarck.  
Mais qu'est-ce que c'est que ça ? ... qu'est-ce que c'est que ça ? J'étais venu pour souper, moi !

Métella.  
Chut ! ... ne dites pas trop haut pourquoi vous étiez venu ... vous pourriez vous en repentir.

Gondremarck.  
Mais enfin ...

Métella.  
Je vous laisse avec ces dames ...

Gondremarck.  
Comment, vous me laissez, et vous ...

Métella.  
Moi ... je vais retrouver ce jeune homme dont je vous parlais tout-à-l'heure ... j'ai fini par me rappeler son nom.

Gondremarck.  
Et ce nom ?

Métella.  
Raoul de Gardefeu ...

Gondremarck.  
Gardefeu, toujours ! (elle sort ; il veut poursuivre Métella, les trois femmes masquées l'entourent) Je vous demande pardon, mesdames ... encore une fois, mesdames ... Mais, qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ?

La Baronne.  
Je te connais !

Folle-Verdure.  
Je te connais !

Quimper-Karadec.  
Je te connais !

Ensemble.  
Je te connais.

La Baronne.  
Tu venais avec l'espérance  
De t'amuser à Paris, mais  
On dit que tu n'as pas de chance  
Et que tu n'as pas fait tes frais !  
Je te connais !  
Etc. etc.

Folle Verdure.  
Te croyant, le ciel me pardonne !  
Dans le grand monde, tu faisais,  
Tu faisais la cour à la bonne  
Mais tu ne faisais pas tes frais !  
Je te connais !  
Etc. etc.

La Baronne.  
Et ce soir, dans ta folle ivresse,  
Mari coupable, tu voudrais  
Prendre Métella pour maîtresse,  
Mais tu ne feras pas tes frais !  
Je te connais !  
Etc. etc.

Les 3 femmes.  
Je te connais !

Urbain, entrant.  
Le numero 3 est prêt ... quand ces dames voudront ... le cabinet des femmes du monde ...

Gondremarck.  
Des femmes du monde ?

La Baronne.  
Pourquoi pas ?

Gondremarck.  
Et vous allez me quitter ?

Folle Verdure.  
Dame !

Gondremarck.  
Vous avez fait partir Métella, et vous croyez que je vais vous laisser vous en aller ?

Quimper-Karadec.  
Mon Dieu ! oui, nous le croyons ...

Gondremarck.  
Eh bien, vous vous trompez ; je vais souper avec vous.

Quimper-Karadec.  
Comme ça ... sans savoir si nous sommes jeunes, si nous sommes jolies ...

Gondremarck.  
Bah ! je me risque !

Quimper-Karadec, se démasquant.  
Et tu n'as pas tort.

Gondremarck.  
La dame aux pincettes ! (il recule)  
(Les 3 femmes entrent en riant dans le cabinet dont Urbain leur a ouvert la porte.)

Scène 7<sup>e</sup>

Gondremarck, Urbain.

Gondremarck.  
Encore un tour de cet infernal  
Gardefeu ... ah ! il faut en finir !

Urbain.  
Eh bien, vous n'entrez pas ?

Gondremarck.  
Non. Mais si vous voulez m'être agréable, dites-moi où je pourrai le trouver, ce monsieur de Gardefeu !

Urbain.  
Il sera ici tout-à-l'heure, au bal du Brésilien ...

Gondremarck.  
Moi aussi j'y serai à ce bal ... mais comment ?

Urbain.  
Avec une invitation.

Gondremarck.  
Je n'en ai pas.

Urbain.  
En voulez-vous une ? j'en ai des tas.

Gondremarck.  
Combien ?

Urbain.  
Vingt francs.

Gondremarck.  
Voici.

Urbain.  
Merci ... Mais il vous faut autre chose encore.

Gondremarck.  
Quoi donc ?

Urbain.  
Un costume ; ici on n'est reçu que masqué.

Gondremarck.  
N'est-ce que cela ? ... j'aurai un costume.

Urbain.  
Ayez-le vite, car je les entends ; voici la bande joyeuse qui arrive. (Sort Gondremarck. Resté seul, Urbain danse un petit pas.)  
Et allez donc ! voilà les vrais viveurs !  
ohé ! ohé !

Scène 8<sup>e</sup>

Bobinet, Gardefeu, les bonnes, les tourlourous, puis le Brésilien, Gabrielle.

Chœur.  
En avant, les bonnes  
Et les tourlourous,  
Joyeuses personnes,  
Nous accourons tous,  
En avant, les bonnes  
Et les tourlourous !

Le Brésilien, entrant avec Gabrielle.  
Mes bons amis, je vous présente  
Une gantière, autrefois innocente,  
Et qui pour moi renonce à vingt ans de vertu !

Le Chœur.  
Turlututu !

Couplets.

1.  
Gabrielle.  
Hier à midi la gantière  
Vit arriver un Brésilien.

Le Brésilien.

Il lui dit : voulez-vous, gantière,  
Vendre des gants au Brésilien ?

Gabrielle.  
C'est mon état, dit la gantière,

~~Quel numéro~~ Quelle couleur, beau  
Brésilien ?

Le Brésilien.

~~Huit trois quarts~~ Gris perle, charmante  
gantière  
Lui riposta le Brésilien.

Gabrielle.  
Votre main, lui dit la gantière,

Le Brésilien.  
La voici, dit le Brésilien.

Et ~~sous les doigts~~ dans la main de la  
gantière,  
Tremblait la main du Brésilien.

Chœur.  
Et ~~sous les doigts~~ dans la main de la  
gantière,  
Tremblait la main du Brésilien.

2.  
Gabrielle.  
C'est pas tout ça, belle gantière  
Dit tout-à-coup le Brésilien.

Le Brésilien.  
Les gants bien moins que la gantière  
Ont attiré le Brésilien.

Gabrielle.  
Partez, s'écria la gantière,  
Partez, séduisant Brésilien.

Le Brésilien.  
Tu veux donc, cruelle gantière,  
Tu veux la mort du Brésilien !

Gabrielle.  
Un sourire de la gantière

Le Brésilien.  
Ressuscita le Brésilien.  
Et voilà comment la gantière  
Sauva les jours du Brésilien.

(Entre Urbain suivi de quatre garçons de café.)

Urbain.  
Mesdames et messieurs, le dîner est servi.  
Interrompez vos chants et venez par ici.

(Ronde de la vie parisienne.)

Le Brésilien.  
1.

En cherchant dans la ville, on trouverait, je crois,  
Quelque maison tranquille, pleine de  
bons bourgeois !  
Ces dignes personnages ne font pas  
comme nous,  
Ils disent qu'ils sont sages, nous disons  
qu'ils sont fous !  
Et pif, et pif, et pif, et paf !  
Oui voilà la vie parisienne,  
Du plaisir à perte d'haleine,  
Oui, voilà ! voilà la vie parisienne !  
Voilà, voilà ! le bonheur est là.

2.

Des amants, des maîtresses qui  
s'aiment en riant,  
Des serments, des promesses  
qu'emportera le vent,  
Des chansons qui babillent, des baisers  
pris et rendus,  
Des flacons qui pétillent, en avant, les  
grands crus !  
et pif, et pif, etc. etc.

~~~~~

Le Brésilien.
Oh !

Gabrielle.
Qu'avez-vous, mon ami ?

Le Brésilien.
Je suis désolé !

Gabrielle.
Et pourquoi ?

Le Brésilien.
Je ne vois pas parmi nous les deux
brillants gentilshommes qui, lors de
mes premiers voyages à Paris,
soupaient tous les soirs avec moi ...

Gabrielle.
De qui parlez-vous ?

Le Brésilien.
De qui voulez-vous que je parle, si ce
n'est de messieurs de Gardefeu et de
Bobinet.

Tous.
Les voici ! les voici !

(Gardefeu et Bobinet déguisés
paraissent au fond.)

Le Brésilien.
Ah ! messieurs ... arrivez donc !

Gardefeu et Bobinet.
Nous arrivons.

Le Brésilien.
Figurez-vous qu'une nouvelle
épouvantable est venue jusqu'à moi.

On m'avait dit que vous renonciez à
faire l'ornement du monde galant.

Bobinet.
Mon Dieu ! oui, nous y avons pensé.

Gardefeu.
Il en avait été question.

Gabrielle.
Ah ! messieurs ! ... nous vous en
prians, messieurs !

Gardefeu.
Remettez-vous ; nous vous revenons.

Bobinet.
Les duchesses en diront ce qu'elles
voudront ; nous faisons notre rentrée.

Le Brésilien.
Allons souper ... allons, allons
souper !

Gabrielle.
Mais, qu'est-ce que c'est que cela ?

(Marche de Don Juan. Entrée du
Commandeur. – Gondremarck en
Commandeur paraît au fond précédé
d'Urbain. Ils descendent tous les deux,
Urbain tournant le dos au public,
presque sur le devant de la scène.)

Scène 9^e

Les mêmes, Gondremarck.

Gondremarck, d'une voix très simple.
Voici mon invitation.

Urbain.
Merci, m'sieur ! (il s'en va)

Gondremarck.
M. de Gardefeu, nous avons un terrible
compte à régler ensemble.

Gardefeu.
Je suis à vos ordres, Commandeur. –
Petit Bob, veux-tu te charger ? ...

Bobinet, avec fierté.
Mais sans doute ...

Gondremarck.
Je suis étranger, monsieur, et vous
l'êtes aussi ...

Le Brésilien.
Je le suis ...

Gondremarck.
Oserai-je alors, en qualité de
compatriote, vous prier de m'assister ?

Le Brésilien.
Avec plaisir ...

Gabrielle.
On va se battre ! ... on va se
battre ! ...

Le Brésilien.
N'ayez pas peur ... et laissez-nous
tous les quatre arranger cette petite
affaire. Laissez-nous, mes amis ... A
tout-à-l'heure, charmante gantière !

Gabrielle.
A tout-à-l'heure, beau Brésilien !

(Le chœur sort sur la reprise de l'air :
Et voilà la vie parisienne)

Scène 10^e

Gondremarck, le Brésilien, Gardefeu,
Bobinet.

Bobinet.
Un mot d'abord ... j'ai consenti à me
charger de cette affaire, mais c'est à
une condition ...

Gardefeu.
Laquelle ?

Bobinet.
C'est que l'on me permettra d'être
sérieux ... Si l'on ne me permet pas
d'être sérieux, j'aime autant ne pas
m'en mêler.

Le Brésilien.
Si ce n'est pas sérieux, il vaut mieux
s'en aller. Je m'en vais.

Gardefeu.
Mais non, mais non ...

Le Brésilien.
Je m'en vais ... je m'en vais ...

Gardefeu.
Ce sera sérieux ... mais puisqu'on
vous dit que ce sera sérieux ...

Le Brésilien.
C'est entendu ?

Gondremarck.
C'est entendu.

Bobinet.
Commençons, alors.

Le Brésilien.
Commençons ... J'ai une idée : Nous
éteignons tout dans ce cabinet.

Bobinet.
Eh bien ?

Le Brésilien.
Nous y laissons ces deux messieurs
tout seuls, chacun avec un petit
couteau ...

Bobinet.
Bien ...

Le Brésilien.
Nous nous en allons, nous fermons les portes, et demain matin, avant de partir, nous venons constater le résultat.

Bobinet.
Bien ! ... Ça vous va-t-il, ça ?

Gondremarck.
Peuh !

Gardefeu.
Peuh !

Bobinet.
Ça n'a pas l'air de vous aller ... autre chose alors ...

Gardefeu.
Oui, autre chose ...

Bobinet.
Je vois votre affaire, je la vois ; elle est simple comme bonjour ! Nous allons, monsieur et moi, rédiger un petit procès-verbal ...

Gondremarck.
J'aime mieux ça ...

Gardefeu.
Il n'y a pas autre chose à faire.

Bobinet.
Qui est-ce qui se plaint, d'abord ? ... qui est-ce qui se plaint ? ...

Gondremarck.
Mais c'est moi, pardieu ! c'est moi !

Bobinet.
Et de quoi vous plaignez-vous ?

Gardefeu.
Oui, de quoi ?

Le Brésilien.
Répondez ... de quoi ?

Gondremarck.
Je vais vous le dire ... Je me plains de la farce un peu violente qui m'a été jouée par monsieur !

(il montre Gardefeu)

Bobinet.
Précisez la farce.

Gardefeu.
On vous dit de préciser ...

Bobinet.
Voulez-vous préciser, oui ou non ?

Le Brésilien.
Si vous ne précisez pas, je m'en vais.

Gondremarck, lentement.
Mais non ! mais non ! je vais préciser ... Quand je suis arrivé à Paris, j'ai trouvé monsieur à la gare. Monsieur s'est fait passer pour un guide et m'a mené chez lui.

Bobinet.
Y étiez-vous mal, chez lui ?

Gondremarck.
Qu'est-ce que vous dites ?

Bobinet.
Je vous demande si vous étiez mal chez lui ...

Gondremarck.
Non, j'y étais très bien !

Gardefeu.
Et combien vous ai-je demandé par jour ? Dites un peu ...

Gondremarck.
Cent sous par jour ... cent sous !

Bobinet.
Et vous vous plaignez ?

Gondremarck.
Ce n'est pas de cela que je me plains !

Bobinet.
Pouquoi en parlez-vous alors ?

Le Brésilien.
Si le cabinet ne leur va pas ... Décidément, il ne vous va pas, le cabinet, avec le petit couteau ?

Gondremarck.
Non ... non ...

Le Brésilien.
Aimez-vous mieux un fiacre ? ... Nous vous mettons tous les deux dans un fiacre, ~~vous baissez les stores, et puis...~~ avec un petit couteau, et puis ...

Bobinet.
Vous n'y pensez pas, mon ami ...

Le Brésilien.
Pourquoi ?

Bobinet.
Pas un cocher ne permettrait ça, à cause des coussins ... et puis, vous savez bien que ces messieurs préfèrent un petit procès-verbal.

Gardefeu.
Oui, oui !

Bobinet.

Continuez à nous dire de quoi vous vous plaignez.

Gondremarck.
Monsieur m'a fait croire que j'étais invité dans le grand monde, et m'a envoyé chez vous ... vous savez bien ?

Bobinet.
Dites tout de suite que vous vous y êtes ennuyé, chez moi !

Gondremarck.
Je ne peux pas dire ça ... d'abord parce que ça ne serait pas poli ... et puis parce que ce ne serait pas vrai.

Gardefeu.
Vous ne vous êtes pas ennuyé ?

Gondremarck.
Oh ! non.

Bobinet.
Vous vous êtes amusé, peut-être ?

Gondremarck.
Et ferme !

Bobinet.
De quoi vous plaignez-vous alors ?

Le Brésilien.
Ecoutez-moi bien. De quoi vous plaignez-vous, puisque vous vous êtes amusé ?

Gondremarck.
C'est vrai, au fait ! ... puisque je me suis amusé, de quoi est-ce que ? Je n'avais pas considéré la question à ce point de vue ...

Bobinet.
Mon ami vous trouve à la gare ... il se dit : Voilà un malheureux étranger qui va être berné, volé, pillé ... Il vous emmène chez lui, il vous loge, il vous héberge, il vous fait faire ma connaissance, et vous vous plaignez ! ... Est-ce que mon vin de champagne n'est pas bon ?

Gondremarck.
Si fait ...

Bobinet.
Et madame l'amirale ... hé ?

Gondremarck.
Oh ! madame l'amirale ...

Gardefeu.
Eh bien, alors ?

Le Brésilien.
Eh bien, alors ?

Gondremarck.

C'est vrai ... en examinant bien la chose ... je ne vois pas du tout de quoi je pourrais me plaindre ...

Bobinet.
Tout est arrangé, alors ?

Gardefeu.
Tout est arrangé.

Le Brésilien.
Tout est arrangé ; il ne reste plus qu'à se procurer deux petits couteaux ...

Gondremarck et Gardefeu.
Mais non ! mais non !

Bobinet.
Puisqu'on vous dit que tout est arrangé, que tout est fini.

(Entrent Madame de Quimper-Karadec, de Folle Verdure et la Baronne)

Scène 11^e

Les mêmes, Mme de Quimper-Karadec, de Folle Verdure, la Baronne.

Quimper-Karadec.
Non, tout n'est pas fini ... Il y en a deux parmi vous pour qui tout n'est pas fini.

(La baronne masquée vient se placer près de Gondremarck, Folle Verdure masquée près de Bobinet, Quimper-Karadec vient se placer entre le Brésilien et Gardefeu)

Le Brésilien.
Des femmes pour ma fête... des femmes, des femmes !

Quimper-Karadec.
Ah ! monsieur donne une fête ?

Le Brésilien.
Tu le sais bien ... dis ... tu le sais bien ?

Quimper-Karadec.
Tu le croiras si tu veux, je ne m'en doutais pas.

Le Brésilien.
Tu vas venir souper ?

Quimper-Karadec.
Parbleu ! ... mais tout-à-l'heure ... faites-nous d'abord l'amitié de nous laisser avec ces deux messieurs.

Gardefeu.
Ah ! il faut ?

Quimper-Karadec.
Il le faut !

Le Brésilien.
Ecoute un peu ... nous allons être bien gentils ...

Gardefeu.
Nous allons être bien aimables ... mais si dans cinq minutes tu n'es pas venue ...

Le Brésilien.
C'est nous qui viendrons te chercher.

Quimper-Karadec.
Eh bien, c'est ça ... venez me chercher !

Gardefeu, la pinçant.
Dans cinq minutes.

Le Brésilien.
Dans cinq minutes ... (ils sortent).

Quimper-Karadec.
Eh ! laissez donc ... ça me rappelle les fêtes galantes du Directoire. – Bas les masques maintenant !

(Les femmes se démasquent)

Bobinet.
Ma tante !

Gondremarck.
Ma femme !

La Baronne.
Oui, votre femme, monsieur !

Bobinet.
Pardonnez-moi, ma tante ?

Quimper-Karadec.
Eh ! oui, je te pardonne ... Est-ce que je pourrais vivre sans toi ? ... Tu es un fier galopin, mais tu es la joie de mon foyer.

Gondremarck.
Pardonnez-moi, Christine ...

La Baronne.
Jamais, par exemple !

Folle Verdure.
Ma tante ... ma tante ...

Quimper-Karadec.
Eh bien, quoi ?

Folle Verdure, montrant Bobinet.
Regardez ... il est en militaire ...

Bobinet.
Ça me va bien, n'est-ce pas ?

Folle Verdure.
Ce vœu que j'ai été obligée de faire ... cette exigence de mon mari ... épouser un soldat !

Quimper-Karadec.
C'est évident ... prends le bras de ta cousine ... vous serez mariés dans quinze jours ...

Bobinet.
A quoi tient le bonheur ! quand on songe que si je ne m'étais pas déguisé en militaire ... (il prend le bras de Folle Verdure)

Gondremarck.
Christine ...

La Baronne.
Jamais, vous dis-je !

Gondremarck.
Je sais que je suis bien coupable ...

Quimper-Karadec.
Comment, coupable ? en quoi coupable ? Il me semble au contraire que jusqu'à présent ... le pauvre baron ...

La Baronne, riant, en regardant son mari.
C'est vrai, au fait ...

Gondremarck.
Mais oui, en y réfléchissant bien, je ne sais pas pourquoi je demande pardon ; je n'ai rien fait !

La Baronne, riant.
Rien du tout, cela est vrai ; je n'avais pas examiné la question à ce point de vue ...

Quimper-Karadec.
Vous lui pardonnez, alors ; c'est entendu ... prenez son bras. (regardant les deux couples avec orgueil) Et voilà mon ouvrage ! Deux hommes, deux gentilshommes, arrachés au gouffre et ramenés dans le droit chemin ! ... La femme honnête triomphante, les cocottes battues, et, qu'on le remarque, battues ici, sur leur propre terrain ! ... (explosion et musique dans les cabinets) Qu'est-ce que c'est que ça ? (Les portes s'ouvrent. Le Brésilien, Gardefeu, Métella, Gabrielle, etc. etc.)

Scène 12^e

Tout le monde.

Le Brésilien.
Je t'avais dit que nous viendrions te chercher !

(Finale – Marche brésilienne, etc.)
Reprise du refrain de la ronde de la vie parisienne.

Livret de Censure 1873

Aut[orisé] le 25 7bre 73

La Vie parisienne

4^{ème} acte

Pour être représenté aux Variétés

18 7bre 1873

E. Bertrand

Acte 4^e

Un salon dans un restaurant.

Scène 1^{ère}Garçons de café puis Alfred.

Chœur des garçons.

Bien bichonnés et bien rasés,

Bien pommadés et bien frisés,

Pimpants,

Fringants,

Proprets,

Coquets

Et discrets.

Quand vient minuit, l'heure joyeuse,

L'heure amoureuse,

Nous servons dans les cabinets !

Alfred.

La maison compte sur vous,
messieurs ; nous avons ce soir ici une
grande fête, un bal masqué offert à
toutes ces dames et à tous ces
messieurs par un Brésilien fraîchement
débarqué ; ce sera charmant, et le
souper sera formidable. Appelé par la
confiance du patron à l'honneur de
vous commander je ne crois pas inutile
de vous donner quelques conseils.

1.

Avant toute chose, il faut être
Mystérieux et réservés ;
N'ayez jamais l'air de connaître
Ces messieurs quand vous les servez !
Si parfois au bras d'une actrice
Un homme grave ici se glisse,
Fermez les yeux !
Ne gênons pas les amoureux,
Fermez les yeux !

Tous.

Fermons les yeux !

Ne gênons pas les amoureux,

Fermons les yeux !

Alfred

2.

Quelquefois la porte résiste,
Soyez prudents en pareil cas.
Le garçon maladroît insiste,
Mais le malin n'insiste pas.
Sans frapper, partez au plus vite,
Et quand vous reviendrez ensuite,
Fermez les yeux !

Ne gênons pas les amoureux,
Fermez les yeux !

Tous.

Fermons les yeux !

Ne gênons pas les amoureux,

Fermons les yeux !

Alfred (parlé)

Allez, messieurs, et chacun à son
poste !

(Sortent les garçons de café)Scène 2^eAlfred, seul.

Une grande fête ! pas fâché de ça,
moi ! Je vais donc encore avoir une
occasion de les passer en revue, ces
dix ou douze adorables femmes qui,
depuis quinze ans, dans la galanterie
française, tiennent le haut du pavé.
Toujours les mêmes ! La vieille
garde ! qui se rend toujours et ne meurt
jamais ! Les autres ont beau crier :
Place aux jeunes ! Le public n'aime
que les noms connus. Pourquoi ça ? Je
me le demande ! (Entrent deux
femmes masquées et un domino)

Scène 3^eAlfred, Albertine, Charlotte.

Albertine.

Bonsoir, Alfred .

Alfred.

Bonsoir mes chattes !

Charlotte.

Le Duc est arrivé.

Alfred.

Le Duc ... je crois bien qu'il est arrivé
le Duc, il est là, il vous attend ?

Albertine.

Je t'avais dit de m'envoyer des
perdreux chez moi, tu ne me les as
pas envoyés, les perdreux.

Charlotte.

Ni à moi mes douze bouteilles de vin
de champagne.

Alfred.

J'enverrai le champagne, j'enverrai les
perdreux.

Albertine.

Et tu mettras ça sur la note ... sur la
note de qui nous mettrons ça ?

Charlotte.

Moi, ça m'est égal, pourvu que ce soit
sur la note de quelqu'un !

Alfred.

Ça vous est égal. Et à moi donc qu'est-
ce que ça me fait, à moi, que ce soit
sur la note de celui-ci ou sur la note de
celui là.

Charlotte.

Bonsoir Alfred.

Alfred.

Bonsoir mes anges !

(Il les embrasse et elles se laissent
embrasser. Entre le Baron
Gondremarck. Albertine et Charlotte
entrent dans un cabinet.)

Scène 4^eLe Baron Gondremarck, Alfred.

Le Baron.

Oh ! pardon !

Alfred.

C'est moi, monsieur qui vous demande
pardon ... Qu'ya-t-il pour le service de
Monsieur ?

Le Baron.

J'avais vu entrer ces deux jeunes
personnes ...

Alfred.

Albertine et Charlotte !

Le Baron.

Vous les connaissez. Je me suis bien
aperçu tout à l'heure que vous les
connaissiez.

Alfred.

Oh ! moi, je les connais toutes.

Le Baron (avec admiration)

C'est un homme de plaisir. J'avais
envie de voir un homme de plaisir. En
voilà un. (haut) Vous venez souvent
ici ? ...

Alfred.

Ici ?

Le Baron.

Oui.

Alfred.

J'y demeure.

Le Baron.

Vous y demeurez.

Alfred.

Oui, j'ai une petite chambre en haut.

Le Baron (à part)

Je savais bien qu'il y avait des gens
qui passaient leur existence ici. Mais je
ne croyais pas que l'on pût y

demeurer ... c'est très commode ...
On est tout porté ... (à Alfred) Vous
êtes garçon alors ?

Alfred.
Sans doute.

Le Baron.
A la bonne heure si vous aviez été
marié ! ... Il vous aurait été
impossible ... (En le regardant avec
curiosité) Ainsi là, vraiment vous les
connaissiez toutes ?

Alfred.
Sans exception ... qui est-ce qui les
connaîtrait si moi, je ne les connaissais
pas ...

Le Baron.
Quelle existence !!

Alfred.
Ah !

Le Baron.
Celle-ci après celle-là, la blonde après
la brune ; la brune après la blonde.
C'est alléchant, je ne dis pas le
contraire, c'est alléchant ... mais au
milieu de cette ribambelle de femmes
a-t-on le temps d'aimer ? Voilà ce que
je me demande, a-t-on le temps
d'aimer et d'être aimé ?

Alfred.
Mon Dieu, vous savez, ça ... ça
dépend du service ...

Le Baron.
Vous dites ? ...

Alfred.
Vous voulez prendre la question de
plus haut ... ça m'est égal, prenons la
de plus haut ... Vous me demandez si
au milieu de cette ribambelle de
femmes on a le temps d'aimer ...

Le Baron.
Et d'être aimé.

Alfred.
Non, on ne l'a pas ... (avec force)
Non, on ne l'a pas. Mais voyons,
Monsieur, on ne peut pas tout avoir.
Avoir les femmes et avoir l'amour ce
serait trop. – Celui qui a l'amour ne
peut avoir les femmes, celui qui a les
femmes ne peut pas avoir l'amour. Il
faut choisir. Moi j'ai choisi les
femmes.

Le Baron.
Vous avez bien fait.

Alfred.
N'est-ce pas ? ...

Le Baron.
Vous avez bien fait. Décidément, il ne
me reste plus maintenant qu'à me
féliciter d'avoir rencontré un homme
aussi ... voulez-vous me faire un
plaisir ?

Alfred.
C'est mon état.

Le Baron.
Dites moi votre nom.

Alfred.
Alfred.

Le Baron.
Alfred ! ...

Alfred.
Alfred ... maître d'hôtel.

Le Baron (furieux)
Maître d'hôtel ?

Alfred.
Mais oui ...

Le Baron.
Monsieur de Gardefeu lui aussi, m'a
dit qu'il était maître d'hôtel, il m'a dit
que les quarante messieurs qui nous
suivaient au Bois de Boulogne étaient
quarante maîtres d'hôtel et vous venez
à votre tour ...

Alfred.
Mais monsieur.

Le Baron.
Je châtierai Monsieur de Gardefeu
quand je le rencontrerai. Quant à vous,
puisque je vous tiens ...

Alfred.
Mais Monsieur je vous assure que je
suis vraiment

Le Baron.
Maître d'hôtel ! ...

Alfred.
Tenez, vous allez voir ... (Il va
repréndre sa serviette, fait deux ou
trois salutations et offre au Baron la
carte du jour)

Le Baron (lisant la carte)
Potage Saint Germain. Croûte au pot.
Potage à la Bisque

Alfred.
Là ! êtes vous convaincu ...

Le Baron.
Eh bien ... approchez puisque vous
êtes maître d'hôtel ... approchez je
vous dis ... il me faudrait un cabinet,
puisque vous êtes maître d'hôtel ... un

cabinet pour moi tout seul ... parce
que j'attends une personne.

Alfred.
Qui ça ... dites ? ...

Le Baron.
Mademoiselle Métella.

Alfred.
Comment peut-elle souper avec vous
ce soir ? Elle doit être invitée au bal du
Brésilien.

Le Baron.
Oui, elle me l'a dit ... mais elle a
ajouté qu'elle trouverait un moyen de
s'échapper.

Alfred.
Elle en est bien capable, Mademoiselle
Métella.

Le Baron.
Vous la connaissez aussi ?

Alfred.
Puisque je vous dis que je les connais
toutes !

Le Baron (courant après lui)
Attends un peu, toi, attends un peu ...
puisque tu es maître d'hôtel ...

(Alfred s'enfuit poursuivi par le
Baron)

Scène 5^e

Le Baron (seul)
S'est-on assez moqué de moi ...
l'amiral suisse ... avec son habit qui a
craqué dans le dos. Le général Porto
ri ... rico ... et ... le prince de
Manchabal. (Il imite le tic du dit
Prince de Manchabal) S'est-on assez
moqué ... Depuis que je suis à Paris je
n'ai rencontré que deux bonnes
âmes ... Madame l'amirale d'abord ...
La petite femme de chambre. Je sais
maintenant que ce n'est qu'une femme
de chambre, mais ça ne fait rien. C'est
une bonne âme, une âme excellente ...
ma seconde bonne âme ... C'est la
personne ... la personne inconnue qui
hier a écrit à ma femme pour l'avertir
que monsieur de Gardefeu était un
polisson. Je n'étais pas du tout dans un
des petits hôtels du grand hôtel. J'étais
dans l'hôtel de monsieur de Gardefeu.
Son plan était ingénieux. Il se
débarrassait de moi et en m'envoyant
chez l'amiral, il isolait la baronne et
une fois la baronne isolée ...
heureusement elle a été avertie ... et
qui plus est, elle a été avertie à temps,
parce que vous comprenez, si elle avait
été avertie trop tard ... Et maintenant
nous sommes au Grand hôtel ... au

vrai Grand hôtel ... derrière les Invalides ... Nous sommes très bien ... Et cependant, faut-il le dire, il y avait dans l'hôtel de monsieur de Gardefeu quelque chose que je regrette : c'était le bon marché ... ça me coûte plus cher maintenant ... mais ça ne fait rien ... J'aime mieux ... j'aime beaucoup mieux ... Quant à monsieur de Gardefeu, la première fois que je le verrai, je réglerai mon compte avec lui. Je lui donnerai dix francs que je lui dois ... deux jours à cent sous ça fait dix francs et quand je lui aurai donné ses dix francs

Alfred (passant la tête sans entrer)
Monsieur ... Eh ! la v'là mademoiselle
Métella ... la v'là. (Entre Métella.)

Scène 6^e

Le Baron, Alfred, Métella.

Le Baron (allant au devant de Métella.)
Ah ! madame

Métella.
Je vous en prie, débarrassez-moi.

Le Baron (enlevant le capuchon et le manteau de Métella)
Comment donc.

Métella. (bas pendant que le baron s'éloigne)
Alfred

Alfred.
Madame.

Métella.
Tout à l'heure une dame masquée viendra me demander ... Dès qu'elle sera venue, vous m'avertirez.

Alfred.
Ça suffit

(Il sort en reprenant à demie voix le refrain : Fermons les yeux)

Scène 7^e

Métella, Le Baron.

Le Baron.
Ah ! Métella ...

Métella, (préoccupée)
Laissez-moi un instant

Gondremarck.
Qu'est-ce que vous avez ?

Métella.
Quelque chose que je cherche et que je ne peux pas ... Je viens de rencontrer un jeune homme.

Gondremarck.
Un jeune homme ?

Métella.
Oui. C'est très singulier. Je me souviens que je l'ai aimé à la folie, et je ne peux me rappeler son nom ...

Gondremarck.
Oh ! oh !

Métella.
Je vous ai fâché

Gondremarck.
Non ... mais ...

Métella.
Vous êtes surpris ?

Gondremarck.
Dame ! je venais à vous ... je peux le dire, je venais à vous ... avec des trésors de tendresse plein le cœur ... et puis dès le premier mot, vous venez me casser bras et jambes.

Métella.
Oh ! bien ... vous en entendrez bien d'autres !

Gondremarck.
Vraiment !

Métella.
Nous sommes dans le restaurant à la mode, mon cher, et minuit vient de sonner.

Rondeau.
C'est ici l'endroit redouté des mères ;
L'endroit effroyable où les fils mineurs
Pour sauter l'argent gagné par leurs pères,
Et rognent la dot promise à leurs soeurs
A minuit sonnante commence la fête.
Maint coupé s'arrête ;
On en voit sortir
De jolis messieurs, des femmes charmantes,
Qui viennent pimpantes
Pour se divertir !
La fleur du panier, des brunes, des blondes,
Et bien entendu, des rousses aussi ...
Les jolis messieurs sont de tous les mondes ;
C'est un peu mêlé ce qu'on trouve ici !
Tout cela s'anime et se met en joie,
Frou frou de la soie,
Le long des couloirs
C'est l'adagio de la bacchanale,
Dont la voix brutale
Gronde tous les soirs !
Rires éclatants, fracas du champagne,
On cartonne ici, l'on danse là-bas,

Et le piano qui grince accompagne
Sur des airs connus d'étranges ébats
Le bruit monte, monte et devient tempête
La jeunesse en fête
Chante à plein gosier !
Est-ce du plaisir ou de la furie ?
On parle, l'on crie
Tant qu'on peut crier !
Quand on ne peut plus, il faut bien se taire,
La gaîté s'en va petit à petit ;
L'un dort tout debout, l'autre dort par terre,
Et voilà comment la fête finit.
Quand vient le matin, quand paraît l'aurore,
On en trouve encore
Mais plus de gaîté
Les brillants viveurs sont mal à leur aise
Et dans le grand seize
On voudrait du thé
Ils s'en vont enfin, la mine blafarde,
Ivres de champagne et de faux amours
Et le balayeur s'arrête, regarde,
Et leur crie : Ohé ; les heureux du jour.

Le Baron
Moi aussi, je suis venu pour me divertir.

(Il veut prendre la taille de Métella ; celle-ci se dégage)

Métella
Qu'est-ce que c'est ?

Le Baron.
Cette réponse, Métella ? vous n'avez pas oublié que vous avez une réponse à me donner ...

Métella
La réponse à la lettre de Monsieur de Frascata ...

Le Baron.
Oui, vous savez : – « Recevez le ma chère ...
Comme autrefois soyez bonne aujourd'hui »

Métella
Je sais ... je sais ... Eh bien ... mon ami ... cette réponse ...

Le Baron.
C'est oui ...

Métella
Non, c'est non ...

Le Baron.
Non ...

Métella.
Non ...

Le Baron.
Allons donc, pas possible ...

Métella.
Raisonnons un peu, mon ami ... Ce que vous voulez de moi ... c'est mon coeur

Le Baron.
... Oui ...

Métella.
Eh bien ... pour le moment c'est comme un fait exprès mon coeur est pris pour le moment ... Je suis amoureuse. Eperdument amoureuse.

Le Baron.
De moi ...

Métella.
Non ...

Le Baron.
D'un autre alors ? ...

Métella.
Oui ...

Le Baron.
Quequ'ça fait ?

Métella.
Ça fait beaucoup. Si je vous écoutais maintenant, ce serait par dépit. Si je vous écoutais ce serait parce que je suis folle. Dans ces conditions là ... j'en suis sûre, vous ne voudriez pas de moi.

Le Baron.
Mais si ...

Métella.
Vraiment ?

Le Baron.
Parole !

Métella.
Oh ! ces hommes ! ...

Le Baron.
Nous sommes comme ça dans le Nord.

Métella.
Vraiment là, vous voudriez bien tout de même ?

Le Baron.
Oui ...

Métella.
Quel dommage alors, que je ne veuille pas, moi.

Le Baron.
Oh !

Métella.
Je ne veux pas !

Le Baron.
A la bonne heure, mais je n'aurais jamais cru qu'un étranger arrivant à Paris, avec de bonnes références ... (avec fureur) C'est indigne ce que vous faites là, c'est abominable ...

Métella.
Mon ami ...

Le Baron.
Et je le dirai à tout le monde à Copenhague (sic), vous entendez je le dirai à tout le monde.

Alfred (passant la tête)
Eh ! ... madame ... C'est cette dame masquée ... Elle est en bas ... dans sa voiture.

Métella.
Priez-la de monter ...

(Alfred disparaît)

Le Baron.
Tout le monde le saura à Copenhague (sic), tout le monde le saura.

Métella.
Vous m'en voulez ?

Le Baron.
Il n'y a pas de quoi, peut-être.

Métella.
Si fait il y a de quoi ... Ce n'est certainement pas moi qui dirais le contraire ... Mais vous n'êtes pas aussi malheureux que vous croyez ... Je vous ai ménagé une petite surprise ... J'ai amené une amie.

Le Baron.
Une amie ...

Métella.
Oui, une personne charmante qui ne demande pas mieux que de souper avec vous

Le Baron.
Selon vous, alors, j'ai l'air du monsieur auquel on repasse les amies

Métella.
Baron !

Le Baron.
Frascata me l'a bien dit ... c'est une des choses qu'il m'a dites, Frascata. Ne te laisse jamais fourrer les amies !

Métella.
Taisez vous, la voici ...

Alfred.
Celle là, je ne la connais pas ...

(Il indique Métella à la Baronne)

Le Baron (se promenant pendant les répliques suivantes)
Elle est hideuse ... j'en suis sûr ... elle est hideuse.

Métella.
Vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai fait venir, madame la Baronne !

La Baronne.
Oui, je comprends ... et je ne sais comment vous en remercier ... Hier vous m'avertissiez du guet à pens dans lequel Monsieur de Gardefeu voulait me faire tomber ... Et aujourd'hui ...

Métella.
Ne me remerciez pas. Tout ce que j'ai fait, c'est un peu pour moi que je l'ai fait. (au Baron qui tourne autour de la Baronne tout en l'examinant avec méfiance) Elle est très bien, je vous l'assure ... je vous laisse avec elle.

Le Baron.
Comment vous me laissez !

Métella.
Je vais retrouver ce jeune homme dont je vous parlais tout à l'heure ... j'ai fini par me rappeler son nom.

Le Baron.
Et ce nom ?

Métella.
Raoul de Gardefeu ! (elle se sauve)

Le Baron (avec colère)
Raoul de Gardefeu ... oh ! ... (Il veut s'élaner. La Baronne lui prend le bras et le retient)

Scène 8^e

Le baron, la baronne, puis Alfred

Le baron.
Ah ! c'est l'amie ... je l'oubliais. Vous êtes l'amie, vous ? ... (à part) Toujours Raoul de Gardefeu ! ... (à la baronne) Vous êtes l'amie et vous voulez manger.

La Baronne, déguisant sa voix
Oui ...

Le Baron.
N'ayez pas peur, vous mangerez ...

La Baronne, avec satisfaction
Ah !

Le Baron
Elle est contente, pauvre femme ... il y a peut être longtemps (à part) Si je savais où le trouver ce Raoul de Gardefeu ... Ah ! (Il sonne. Entre Alfred) Vingt francs pour vous si vous me dites où je trouverai Monsieur de Gardefeu.

Alfred
Il sera ici tout à l'heure, au bal du Brésilien.

Le Baron
Moi aussi, j'y serai.

Alfred
Vous avez une invitation ?

Le Baron
Non.

Alfred
En voici une, j'en ai des tas. Vous avez un costume ?

Le Baron
J'en aurai un.

La Baronne, le retenant une seconde fois
Eh bien, ce souper ...

Le Baron, avec bonté
Elle a peur parce que je m'en vais ... Elle a peur de ne pas avoir ... pauvre femme ! pauvre femme ... Alfred, il faudrait donner quelque chose à cette pauvre femme ... quelque chose de nourrissant ...

Alfred
Un bon bouillon !

Le Baron
Oui ... Et après tout ce qu'elle voudra.

La Baronne
Vous partez ?

Le Baron, en se dégageant.
A tout-à-l'heure, l'amie, à tout-à-l'heure, et à nous deux, Monsieur Gardefeu ! (Il sort.)

La Baronne
Courez après mon mari, monsieur, ramenez-le.

Alfred
C'est votre mari ?

La Baronne
Oui.

Alfred
Pauvre femme ! pauvre femme !

La Baronne
Courez donc.

Alfred
Pas la peine, il va revenir. Madame ferait mieux de l'attendre.

La Baronne
Où ça l'attendre ?

Alfred
Ici, madame, nous avons un cabinet spécial, le cabinet des femmes du monde ... Vite, madame, car j'entend la bande joyeuse qui arrive ... (en la faisant entrer dans le cabinet il lui embrasse la main.)

La baronne
Eh ! bien ?

Alfred
Pardonnez, madame, l'habitude ... (Il la fait entrer) Et allez donc ! voilà les vrais viveurs. Ohé ! ohé !

Scène 9^e

Masques hommes et femmes, puis Le Brésilien, Gabrielle, tous les deux en costume de Brésilien et de Brésilienne ; puis Bobinet et Gardefeu.

Chœur
En avant, les jeunes femmes !
En avant les gais viveurs !
En avant, petites dames !
On vous dira des douceurs
Nous arrivons tous amoureux
Et joyeux,
Puis nous partirons un peu gris
Et ravis.

Le Brésilien, entrant avec Gabrielle
Mes bons amis je vous présente
Une gantière autrefois innocente,
Et qui, pour moi, renonce à vingt ans de vertu.

Le chœur
Turlututu !

1.
Gabrielle.
Hier, à midi, la gantière
Vit arriver un Brésilien.

Le Brésilien.
Il lui dit : Voulez-vous, gantière,
Vendre des gants au Brésilien ?

Gabrielle.
C'est mon état dit la gantière,
Quelle couleur, beau Brésilien ?

Le Brésilien.
Sang de bœuf, charmante gantière
Lui riposta le Brésilien.

Gabrielle.
Votre main, lui dit la gantière,
La voici, dit le Brésilien.

Le Brésilien
Et dans la main de la gantière,
Tremblait la main du Brésilien.

Chœur
Et dans la main de la gantière
Tremblait la main du Brésilien

2.
Gabrielle.
C'est pas tout ça, belle gantière
Dit tout à coup le Brésilien.

Le Brésilien.
Les gants bien moins que la gantière
Ont attiré le Brésilien.

Gabrielle.
Partez, s'écria la gantière,
Partez, séduisant Brésilien.

Le Brésilien.
Tu veux donc, cruelle gantière,
Tu veux la mort du Brésilien !

Gabrielle.
Un sourire de la gantière
Ressuscita le Brésilien !

Le Brésilien
Et voilà comment la gantière,
Sauva les jours du Brésilien !

Le chœur
Et voilà comment la gantière
Sauva les jours du Brésilien !

(Entrent Bobinet et Gardefeu déguisés)

Bobinet et Gardefeu
Nous voilà ! ... nous voilà ! ...

(Rires des autres masques)

Gabrielle
Pourquoi avez-vous mis ça. C'est de très mauvais goût.

Bobinet, ôtant son faux nez
Je sais bien, mais c'est pour échapper à la petite comtesse Diane de la Roche-Trompette. Elle ne fait que courir après moi pour avoir ses cinquante mille francs. Je la trouve partout ... Ah ! les femmes du monde ! Ah ! les femmes du monde.

Alfred
Ces dames et ces messieurs sont servis ...

Le Brésilien
Allons souper alors.

Tous

Allons souper.

Le Baron, entrant.
Un instant, un instant !

Gabrielle
Qu'est-ce que c'est que cela ?

Scène 10°

Les mêmes. le Baron.

Le baron
Où est Monsieur Gardefeu ?

Gardefeu
Me voici, monsieur

Le Baron
Nous avons un terrible compte à régler ensemble, monsieur.

Gardefeu
Je suis à vos ordres !

Gabrielle
On va se battre !

Tous
On va se battre !

Le Brésilien
N'ayez pas peur, mes amis. Laissez - nous tous les quatre arranger cette petite affaire. Allez vous mettre à table. A tout à l'heure, charmante gantière !

Gabrielle
A tout à l'heure, beau Brésilien

(Ils sortent. L'orchestre joue en sourdine le motif de la gantière et du Brésilien.)

Scène 11°

La Baron, le Brésilien, Gardefeu, Bobinet

Gardefeu
Petit Bob, veux-tu te charger ?

Bobinet
Mais sans doute.

Le baron au Brésilien
Je suis étranger, monsieur, vous l'êtes aussi

Le Brésilien
Je le suis.

La baron
Oserai-je alors, en qualité de compatriote ... oserai-je vous prier de m'assister ? ...

Le Brésilien

Avec plaisir ...

Bobinet
Un mot d'abord. Je consens à me charger de cette affaire, mais à une condition.

Tous
Laquelle ?

Bobinet
C'est que l'on me promettra d'être sérieux ... si l'on ne me promet pas d'être sérieux, j'aime autant ne pas m'en mêler

Le Brésilien
Si ce n'est pas sérieux, il vaut mieux s'en aller. Je m'en vais.

Gardefeu, le retenant
Mais, non, mais non

Le Brésilien
Je m'en vais, je m'en vais.

Gardefeu
Ce sera sérieux ... mais puisqu'on vous dit que ce sera sérieux !

Le Brésilien
C'est entendu

Le Baron
C'est entendu.

Bobinet
Commençons, alors.

Le Brésilien
Commençons ! J'ai une idée : nous éteignons tout dans ce cabinet

Bobinet
Bien !

Le Brésilien
Nous y laissons ces deux messieurs tout seuls, chacun avec un petit couteau comme celui ci ... (Il tire deux énormes couteaux de sa ceinture.)

Bobinet
Bien ! ... Très bien cela !

Le Brésilien.
Nous nous en allons, nous fermons les portes, nous allons souper gaiement et demain matin avant de partir, nous venons constater le résultat.

Bobinet au baron et à Gardefeu
Pas mal du tout ! Ça vous va-t-il, ça ?

Le Baron
Peuh !

Gardefeu.
Peuh !

Le Baron
J'aimerais mieux être enfermé tout seul dans un cabinet

Gardefeu
Oui, chacun son cabinet

Le baron
Et chacun son couteau

Bobinet.
Ça n'a pas l'air de vous aller ... autre chose alors.

Gardefeu.
Oui, autre chose.

Bobinet.
Je vois votre affaire, je la vois ; elle est simple comme bonjour ! Nous allons, monsieur et moi, rédiger un petit procès-verbal.

Le Brésilien, mécontent
Un procès-verbal !

Le Baron
J'aime mieux ça

Le Brésilien
Un procès verbal, ça n'est pas sérieux. Je m'en vais

Gardefeu.
Il n'y a pas autre chose à faire.

Bobinet.
Voyons, d'abord, qui est-ce qui se plaint ?

Le Brésilien
Qui est-ce qui se plaint, oui !

Le Baron
Mais c'est moi, pardieu ! c'est moi ! qui me plains !

Bobinet.
Et de quoi vous plaignez-vous ?

Gardefeu.
Oui, de quoi ?

Le Brésilien.
Répondez ... de quoi vous plaignez-vous ?

Le baron
Je vais vous le dire ... Je me plains de la farce un peu violente qui m'a été jouée par monsieur ! (il montre Gardefeu)

Bobinet.
Précisez la farce.

Gardefeu.
On vous dit de préciser.

Bobinet.
Voulez-vous préciser, oui ou non ?
Comment, à votre âge vous ne savez pas préciser ?

Le Brésilien
Si vous ne précisez pas, je m'en vais.

Le Baron le retenant
Mais non ! mais non ! je vais préciser.
Quand je suis arrivé à Paris, j'ai trouvé monsieur à la gare ... de feu ...
Monsieur s'est fait passer pour un guide et m'a mené chez lui.

Bobinet.
Y étiez-vous mal, chez lui ?

Le Baron
Non ... j'y étais très bien !

Gardefeu.
Et combien vous ai-je demandé par jour ? Dites un peu

Le Baron
Cent sous par jour ... cent sous !

Gardefeu.
Et pour quatre personnes.

Bobinet.
Cent sous pour quatre personnes ... et vous vous plaignez ?

Le Baron
Ce n'est pas de cela que je me plains !

Bobinet.
Pourquoi en parlez-vous alors ?

Le Brésilien.
Si le cabinet ne vous va pas ...
Décidément, il ne vous va pas, le cabinet ? Aimez-vous mieux un fiacre ? Nous vous mettons tous les deux dans un fiacre, avec deux petits couteaux (Il tire de nouveau les couteaux) nous fermons les portières, et puis v'lan, v'lan, v'lan !

Bobinet.
Vous n'y pensez pas, mon ami.

Le Brésilien.
Pourquoi ?

Bobinet.
Pas un cocher ne permettrait ça, à cause des coussins ... Et puis, vous savez bien que ces messieurs préfèrent un petit procès-verbal.

Le Baron et Gardefeu.
Oui, oui !

Bobinet.

Voyez, leur figure s'illumine dès qu'on parle de procès-verbal ... Eh ! bien, baron, continuez à nous dire de quoi vous vous plaignez

Le Baron
Monsieur m'a fait croire que j'étais invité dans le grand monde, et m'a envoyé chez vous ... vous savez bien ?

Bobinet.
Eh ! eh ! ... cela devient une affaire personnelle ... Dites tout de suite que vous vous y êtes ennuyé chez moi.

Le Baron
Je ne peux pas dire ça ... d'abord parceque ça ne serait pas poli ... et puis parceque ça ne serait pas vrai.

Gardefeu.
Vous ne vous êtes pas ennuyé ?

Le Baron
Oh ! non !

Bobinet.
Vous vous êtes amusé peut-être ?

Le baron
Et ferme !

Tous
De quoi vous plaignez-vous alors ?

Le Brésilien.
Ecoutez-moi bien. De quoi vous plaignez-vous, puisque vous vous êtes amusé ?

Le Baron
C'est vrai, au fait ! puisque je me suis amusé, de quoi est-ce que ... Je n'avais pas considéré la question à ce point de vue ...

Bobinet, éclatant
Non, vraiment, messieurs, c'est trop fort ... Comment ! mon ami vous trouve à la gare ... il se dit ! voilà un malheureux étranger qui va être berné, volé, pillé ... il vous emmène chez lui, il vous héberge, il vous fait faire ma connaissance ... et vous vous plaignez !

Tous les trois furieux
Et vous vous plaignez ?

Bobinet
Est-ce que mon vin de champagne n'était pas bon.

Le baron
Si fait très bon !

Bobinet.
Et madame l'amirale ... hé ?

Le baron
Oh ! madame l'amirale !... très bonne aussi, madame l'amirale.

Gardefeu.
Eh bien, alors ?

Le baron
C'est vrai ... en examinant bien la chose ... je ne vois pas du tout de quoi je pourrais me plaindre.

Bobinet.
Tout est arrangé, alors ?

Le Brésilien.
Il n'y a plus qu'à leur donner les petits couteaux .

Gardefeu
Puisqu'on vous dit que l'on n'en veut plus.

Bobinet
Il est insupportable à la fin !

Le Brésilien
Qu'est-ce que vous avez dit ?

Bobinet
J'ai dit que vous étiez insupportable.

Le Brésilien
Alors c'est toi qui va prendre le petit couteau ?

Bobinet, furieux
Eh bien donnez-le moi !

La baron, voulant les séparer.
Messieurs nos témoins ! messieurs nos témoins !

Gabrielle, Métella, la Baronne, entrant
Messieurs ! messieurs !

La baronne
Vous ne vous battez pas.

Le baron
Vous ici, baronne !

La baronne
Mais oui, vous savez bien, la pauvre femme de tout à l'heure ... C'était moi la pauvre femme.

Le baron
Pardonnez-moi

La baronne
Oui, mais partons.

Le baron
C'est entendu.

Métella, à Gardefeu
Vous comprenez maintenant ... tout ce que j'ai fait ...

Gardefeu, l'interrompant
 Vous l'avez fait parce que vous
 m'aimiez.

Métella
 Sans doute.

Gardefeu
 Ah ! Métella ... Métella ... (il lui baise
 la main)

Bobinet
 Dites donc Métella, il vient de me
 venir une idée.

Métella
 Quelle idée ?

Bobinet
 C'est de me remettre à vous aimer.

Métella
 Excellent, cette idée la.

Bobinet, baisant l'autre main
 Ah ! Métella ! Métella !

Gardefeu, même jeu de l'autre côté
 Ah ! Métella ! Métella !

Le Brésilien
 Eh bien il n'y a plus qu'à leur donner
 les petits couteaux.

Tous
 Ah ! ah !

Gabrielle
 Mais puisqu'on vous dit que tout est
 arrangé.

Le Brésilien
 Allons souper, alors, allons souper. Du
 bruit et du champagne pendant toute la
 nuit. Buvons et chantons.

Finale
 Par nos chansons et par nos cris
 Célébrons Paris

Tous
 Célébrons Paris

1.
 En cherchant dans la ville,
 On trouverait, je crois,
 Quelque maison tranquille,
 Pleine de bons bourgeois !
 Ces dignes personnages
 Ne font pas comme nous,
 Ils disent qu'ils sont sages
 Nous disons qu'ils sont fous !
 Et pif, et pif, et pif, et paf !

Tous
 Et pif et pif, et pif, et paf !
 Oui, voilà la vie parisienne,
 Du plaisir à perdre l'haleine,

Oui voilà la vie parisienne !

2.
 Des amants, des maîtresses
 Qui s'aiment en riant !
 Des serments, des promesses
 Qu'emportera le vent !

Des chansons qui babillent,
 Baisers pris et rendus !
 Des flacons qui pétillent,
 En avant les grands crûs !
 Et pif, et paf, etc.

Tous
 Et pif, et paf
 Etc.

3.
 Des maris infidèles
 Au bercail ramenés
 Des séducteurs modèles
 Bernés et consolés

Drames et comédies
 Allant tant bien que mal
 Puis après ces folies
 Un pardon général

Tous
 Et pif, et pif, et pif, et paf
 Oui voilà la vie parisienne
 Etc.